

Histoire d'une forteresse : avec 8 gravures en couleurs / texte et dessins de Viollet le Duc

Viollet-le-Duc, Eugène-Emmanuel (1814-1879). Auteur du texte.
Histoire d'une forteresse : avec 8 gravures en couleurs / texte et
dessins de Viollet le Duc. 1874.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

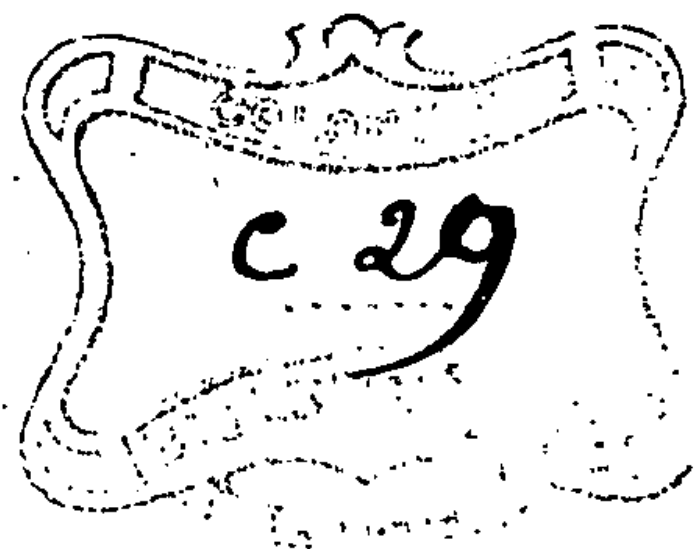
HISTOIRE D'UNE FORTERESSE

TEXTE ET DESSINS

PAR

VIOLET-LE-DUC

AVEC 8 GRAVURES EN COULEURS



C 29

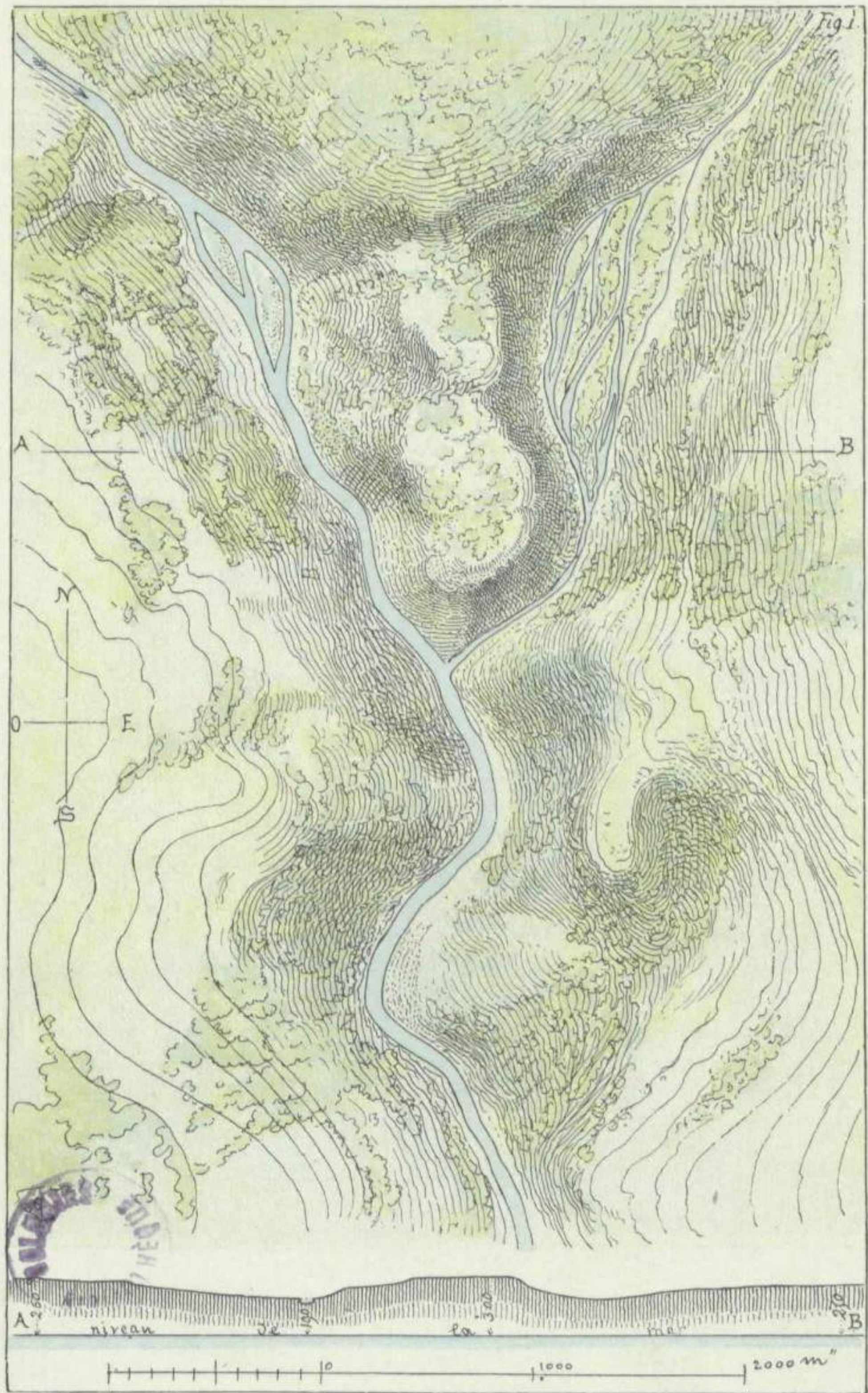
BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB
PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés

HISTOIRE
D'UNE FORTERESSE

14960. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE

Rue de Fleuras, 9



CARTE DU TERRITOIRE D'OHET

HISTOIRE

D'UNE

FORTERESSE

« Je sais bien qu'il faut perdre, qu'il faut gagner, et n'y a rien d'imprenable; mais desirez cent mil fois plustost la mort si tous moyens ne vous deffailent, que dire ce méchant et vilain mot :
« JE LA RENDS. » *Comment. de Montluc*

I

PREMIER REFUGE

Les vieillards disent, à qui les interroge, que depuis un grand nombre d'hivers, les hommes sont établis sur le territoire d'Ohet, situé dans une vallée assez large à travers laquelle serpente une rivière.

Tantôt ouverte, tantôt resserrée, cette vallée mêle ses eaux, vers le sud, au cours du grand fleuve.

Des deux côtés, les bords présentent une série de collines peu élevées, descendant en pentes douces vers la rivière lorsque la vallée est large, quelque peu abruptes lorsqu'elle se rétrécit. Là, des roches grisâtres percent les flancs des

coteaux, jonchés de leurs débris. En remontant les bords de la rivière, du point où elle se réunit au grand fleuve, à trois heures de marche, on trouve, à droite, un autre cours d'eau qui se ramifie en plusieurs petits bras dans une vallée plus élevée. En été, quelques-uns de ces bras se dessèchent, d'autres forment des étangs dont les bords se tapissent de joncs et de nénuphars. Les hommes de la vallée redoutent ce vallon qu'ils croient peuplé de mauvais esprits. Il est dangereux de s'y aventurer, à cause des nombreuses fondrières recouvertes de feuilles et de branchages pourris dans lesquelles l'imprudent disparaît. La forêt est si touffue dans ce vallon, les herbes et buissons si bien mêlés aux troncs et branches des arbres morts, que les rayons du soleil y pénètrent difficilement et n'éclairent que des flaques d'eau toutes couvertes d'un manteau vert. Une sorte de promontoire divise sur ce point les deux cours d'eau (fig. 1); la rivière descendant du Nord-Ouest et le ruisseau du Nord-Nord-Est. Cette partie haute de la contrée est couverte de bois épais, et les hommes de la vallée ne s'y rendent guère que pour chasser l'urus, le sanglier, le loup et le daim. Au delà, le pays semble désert et les étrangers, qui parfois visitent les hommes de la vallée pour échanger contre des peaux de bêtes, de l'ambre, du cuivre, de l'or, du sel et quelques étoffes grossières de laine ou de chanvre, n'arrivent jamais que de la partie où coule le fleuve. Les hommes habitent par familles les espaces libres au milieu des bois, sur les bords de la rivière, dans des huttes coniques, faites de pieux fichés en terre, réunis au sommet et couverts de branchages, de terre et de roseaux. L'homme habite une de ces huttes avec sa femme et ses enfants; quand les garçons deviennent forts, ils élèvent une nouvelle cabane et prennent une compagne.

Tous se nourrissent des produits de la chasse, de la

pêche, de racines sauvages qu'ils font sécher et broient entre des pierres; mais ne cultivent pas la terre et n'ont pas de troupeaux. Jamais ils n'ont eu à combattre, disent encore les vieillards, des hommes comme eux, et s'il survient entre les familles des discussions, on assemble les plus âgés d'entre les chefs des autres familles pour juger les différends. Ceux qui ne veulent pas se soumettre au jugement sont exclus de la vallée, eux et leurs familles; ils descendent les rives du grand fleuve et vont s'établir ailleurs; on n'en entend plus parler.

Quand on demande encore à ces vieillards si, avant eux, il y avait d'autres hommes déjà établis dans la vallée, ils disent : Qu'en effet, il y avait des hommes; mais petits, des nains qui mangeaient de la terre et n'avaient ni arcs ni flèches pour tuer les bêtes sauvages, ni hameçons pour prendre les poissons, ni barques pour passer la rivière. Qu'à l'approche des habitants actuels, ces nains ont disparu et se sont réfugiés sous terre, d'où ils sortent parfois la nuit pour faire le mal, pour couper les attaches des barques ou les couler, pour faire mourir les enfants à la mamelle, casser les arcs ou prévenir les bêtes de la forêt d'une chasse projetée, afin de les éloigner.

Depuis quelque temps, les étrangers qui viennent par le fleuve dans la vallée, disent que d'autres hommes grands, aux cheveux blonds, forts, montés sur des chevaux, ont déjà occupé des contrées voisines et en ont chassé les habitants, tuant ceux qui ne fuyaient pas à leur approche; qu'ils parlent un langage inconnu et n'entreprennent rien qu'après s'être concertés en grand nombre et avoir consulté les plus vieux parmi eux et des femmes, qu'ils n'épargnent que les enfants et les emploient à toutes sortes de travaux. Or, cette nouvelle a jeté une grande inquiétude dans la vallée; les chefs des familles se réunissent et décident qu'ils veilleront au débouché de la rivière à tour

de rôle. Que des jeunes gens postés de distance en distance se préviendront, par de grands cris, de l'arrivée des hommes blonds, de telle sorte que tous les habitants de la vallée soient avertis en peu de temps, et puissent se réfugier avec leurs familles dans les bois situés sur le promontoire qui divise la rivière et le ruisseau en amont. Que chacun devra se munir de provisions comme pour une chasse de plusieurs jours, et qu'on avisera alors sur ce qu'on devra faire.

Cependant, les plus âgés d'entre les hommes tiennent conseil. Ils décident qu'aux premiers cris d'alarme et suivant que les envahisseurs déboucheront dans la vallée sur une des rives, les habitants de cette rive se transporteront dans les bateaux sur le bord opposé pour se réunir à ceux qui occupent ce rivage et que tous ensemble se hâteront de tirer leurs embarcations jusqu'au point où la vallée se divise, afin d'amarrer les bateaux au bas du promontoire sur la rive gauche du cours d'eau en amont de l'embouchure du ruisseau; que les femmes, les enfants et les vieillards se réfugieront sur ce promontoire et que les hommes valides, ainsi séparés des hommes blonds par la rivière et le ruisseau, pourront délibérer s'ils doivent se servir de leurs arcs ou fuir dans la forêt haute. Quelques jours après, au moment où le soleil commençait à descendre, la vallée retentit du cri d'alarme, cent fois répété, annonçant que les hommes blonds arrivent et débouchent le long de la rivière du côté du couchant.

Aussitôt une longue rumeur remplit la campagne, silencieuse peu d'instants auparavant, les habitants de la rive droite s'empressent pour la plupart de passer avec leurs embarcations sur la rive gauche; mais quelques-uns, soit par négligence, soit parce qu'ils s'étaient éloignés de leurs habitations ne peuvent suivre l'avis des anciens.

Cependant les hommes blonds ne s'avancent qu'avec

prudence. On voit d'abord un certain nombre d'entre eux à cheval, qui tournent les bois, se groupent dans les clairières, semblent se concerter avant de pousser plus loin, entourent les huttes sans pénétrer à l'intérieur. On en voit plusieurs qui ont pris des habitants attardés de la vallée, les ont attachés avec des liens et les poussent devant eux en les interrogeant, mais ceux-ci ne comprennent pas ce qu'on leur demande.

Bientôt, vers le fleuve, sur tous les points où l'œil peut pénétrer, la vallée semble être semée d'hommes à pied et à cheval, de chariots; de temps à autre des clameurs s'élèvent. Le soleil s'abaisse sur l'horizon, les clameurs ne cessent de se faire entendre, puis des colonnes de fumée s'élèvent de tous les points; la nuit venue, la vallée étincelle de feux et peu à peu le silence se fait.

Réunis au pied du promontoire, le long des deux cours d'eau, les hommes du territoire d'Ohet ont caché leurs barques au milieu des roseaux; ils ont fait monter les femmes, les enfants et les vieillards sur le plateau; ils n'osent allumer des feux, de peur d'éveiller l'attention des envahisseurs. La nuit se passe à délibérer sans rien résoudre; quelques jeunes chasseurs hardis proposent de profiter du sommeil des hommes blonds pour passer la rivière et se jeter sur eux comme sur des bêtes sauvages, de les tuer tous avec les haches de pierre; mais les chefs de familles pensent que pour exécuter un pareil dessein, ils sont trop peu nombreux; que ces hommes blonds sont peut-être suivis par d'autres, qu'ils montent des chevaux et peuvent fuir aisément; qu'ils semblent grands et forts et que d'ailleurs, il ne paraît pas qu'ils aient tué les habitants tombés entre leurs mains ainsi que les étrangers le leur avaient raconté.

A l'aube, la vallée retentit de bruits étranges, tels que jamais les habitants du territoire d'Ohet n'en ont entendu.

Ce ne sont ni des cris d'hommes, ni des chants de femmes, ni des beuglements d'urus. Ces bruits répandent la terreur parmi les fugitifs. Tous abandonnent les barques et montent sur le promontoire, dans les bois; de là, à travers les arbres, on peut voir ce qui se passe dans la vallée. Ils aperçoivent bientôt une troupe nombreuse qui se montre en face d'eux, à quelque distance de la rivière. Des bateaux oubliés remontent le cours d'eau, dirigés par des hommes blonds. Ceux-ci pénètrent à travers les roseaux, détachent les barques et les amènent, avec de grands cris, sur la rive opposée au promontoire. D'autres clameurs répondent à ces cris et la troupe se précipite sur le rivage. Mais il semble alors que les chefs interviennent; ils parlent longuement et semblent menacer les impatients qui veulent s'embarquer, en montrant souvent de la main le sommet du plateau. La troupe s'éloigne de nouveau du rivage et une douzaine d'hommes seulement montent dans deux barques qui se dirigent sur la rive opposée, au pied du promontoire. Avec eux, sont deux des habitants du territoire d'Ohet, attachés par le col avec des lanières de cuir. Ils descendent à terre tous ensemble, placent les deux prisonniers devant eux et gravissent le plateau. Les douze hommes blonds sont armés de bâtons terminés par une longue pointe de métal brillant, quelques-uns d'entre eux tiennent un arc à la main, la flèche toute prête. Ils sont vêtus de courtes tuniques d'étoffes chamarrées, les bras nus, et les jambes entourées jusqu'aux genoux de lanières de cuir, auxquelles sont attachées des sandales couvertes. Autour de leurs reins est une ceinture de peau à laquelle est suspendu un sac, également de peau ayant conservé le poil de la bête, un couteau long, un autre très-court et une hachette dont le taillant est de cuivre; leurs poignets et leurs coudes sont ornés de grosses perles de verre enfilées ou de cercles de métal. Plusieurs ont les cheveux attachés au

sommet de la tête à l'aide de grosses épingles d'os ou de cuivre; d'autres ont divisé leur chevelure en longues tresses. Ils ont le menton épilé avec soin et des moustaches qui tombent sur leur poitrine. Des cercles rouges et bleus sont peints sur leurs fronts, et leurs joues et leurs bras sont couverts de figures d'animaux et de signes singuliers. Leur aspect est effrayant, car ils sont grands; leurs yeux clairs entourés de lignes noires, brillent comme des pierres précieuses sous des sourcils touffus colorés d'un rouge éclatant.

Arrivés à cinquante pas de la crête du promontoire, sur un point quelque peu découvert, ils s'arrêtent, et l'un des prisonniers parle ainsi : « Les hommes blonds nous ont pris plusieurs, ils ne nous ont pas fait de mal, ils n'ont pas brûlé nos huttes, ils n'ont pas égorgé les femmes et les enfants qu'ils ont rencontrés. Ils veulent vivre en paix avec nous, toujours, sur la même terre. Ils ne nous empêcheront ni de chasser, ni de pêcher, ni de rester près de nos femmes et de nos enfants. Ils disent que le pays est bon et qu'il peut nourrir beaucoup plus d'habitants qu'il n'y en a aujourd'hui. Ils apportent en abondance des choses utiles aux hommes. Ils enseignent aux enfants à monter à cheval, à se servir des armes contre les hommes méchants. Ils disent enfin que nous n'avons rien à craindre et que vous ayez à revenir dans vos habitations.

« J'ai su ces choses par un des leurs qui parle comme nous parlons et qui habitait jadis notre vallée, d'où il avait été expulsé.... Ils disent aussi que si vous ne voulez pas rentrer dans vos demeures et vivre en paix avec eux, ils nous tueront tous comme des bêtes des bois, parce qu'ils sont nombreux et forts. Ils attendent votre réponse ici jusqu'au moment où le soleil sera au milieu de sa course journalière. C'est tout ce que nous avons à dire. »

Plusieurs, parmi les plus âgés de la vallée sortirent alors du bois, et s'avancèrent vers les prisonniers; mais la

troupe des hommes blonds leur fit signe de ne pas aller plus avant et mit les flèches sur la corde des arcs.... Le prisonnier qui avait déjà parlé reprit : « N'allez pas plus avant, délibérez entre vous et donnez promptement une réponse ; c'est tout ce que nous avons à dire. »

Les vieillards s'assemblèrent donc aussitôt, et après avoir coupé des branches d'arbres sur lesquelles ils s'assirent, l'un d'eux parla ainsi : « Ces hommes blonds, au visage teint, sont plus nombreux que nous, ils ont des armes dangereuses, des chevaux, ils sont hardis ; nous ne pouvons les chasser de la vallée ; s'ils veulent vivre en paix avec nous, comme ils le disent, pourquoi ne pas les regarder comme des amis. Ont-ils un intérêt à nous tuer ? Non. Ils possèdent bien des choses que nous ne possédons pas, ils sont munis de ce qui leur est nécessaire. N'avez-vous pas vu au milieu d'eux des troupeaux de bêtes, des chars pleins, des femmes, des enfants. Ce ne sont pas là de misérables voleurs. Acceptons les conditions qu'ils nous offrent.... »

Un des chasseurs, parmi les plus hardis de la vallée se leva alors et parla à son tour. « Pourquoi ces hommes au visage peint viennent-ils dans notre vallée ? C'est pour l'occuper et nous en chasser. Nous ne les avons jamais vus, nous ne leur avons fait aucun tort. Pourquoi ne restent-ils pas là où ils sont nés ? Pourquoi viennent-ils en troupe innombrable ? Y aura-t-il dans la rivière assez de poissons et dans les forêts assez de bêtes sauvages pour les nourrir eux et nous ? Ils prendront tout et ne nous laisseront rien. Combattre contre eux est impossible, c'est vrai.... mais nous pouvons fuir. Il y a d'autres vallées, d'autres rivières non loin d'ici. Emmenons nos femmes et nos enfants avec nous, je connais les bois jusqu'à trois journées de marche. Laissons nos cabanes, nos barques et allons nous établir loin de ces étrangers. » A la suite de ces deux opinions

opposées, cent voix s'élevèrent. Les uns appuyaient l'avis du vieillard, d'autres, celui du chasseur.

Des hommes jeunes voulaient même se jeter sur la petite troupe des hommes blonds et les massacrer.

A plusieurs reprises quelques-uns des habitants du Val d'Ohet, parmi les plus vénérés, voulurent imposer silence et parler; mais le tumulte allait croissant; l'assemblée se partageait par groupes, puis les femmes criaient et se lamentaient; les enfants pleuraient. Cependant, la petite troupe des hommes blonds coupait des arbustes et des broussailles et se faisait un rempart de ces débris.

Bientôt douze bateaux traversèrent la rivière et soixante étrangers vinrent se joindre aux douze premiers. Ceux-ci étaient armés de larges boucliers ovales, faits d'osier et couverts de peaux. A l'aide de piquets, ils fixaient ces boucliers au sol et se tenaient derrière, on ne voyait que leurs têtes peintes de rouge et de bleu et leurs yeux brillants. Ils riaient entre eux bruyamment.

Le milieu du jour était proche et la confusion continuait à régner parmi les réfugiés. On entendit alors retentir les sons étranges qui avaient si fort effrayé les malheureux habitants d'Ohet à l'aube. Puis la rive opposée au promontoire se couvrit d'une multitude d'hommes blonds divisés par troupes, tous armés. Ceux-ci commencèrent alors à passer d'une rive à l'autre et s'assirent en ligne sur le rivage au-dessous du plateau. Alors, le prisonnier qui avait déjà pris la parole, s'avança seul vers la forêt, et quand il fut à portée de voix, il dit : « Mes amis, mes frères, vous allez être attaqués; nous, tués devant vos yeux. Ayez pitié de vous, pitié de nous; descendez vers les hommes blonds, ils ne vous feront aucun mal; ils ont respecté vos maisons, les femmes tombées entre leurs mains. N'ayez pas l'espoir de vous défendre, car ils vous tueront avec leurs armes tranchantes! » A ce suprême appel, le silence se fit parmi

les réfugiés, et un des habitants de la vallée qui était depuis le matin resté sans mot dire se leva. C'était un homme court, trapu, au visage brun et aux cheveux crépus; il était renommé comme bon charpentier et les meilleurs bateaux sortaient de ses mains. « Il n'est plus temps de discourir dit-il : que ceux qui veulent rester dans la vallée sortent du bois, et que les autres s'enfoncent au plus vite dans la forêt. Ils pourront fuir avec leurs familles, car les hommes blonds ne savent pas combien nous sommes.... Pour moi, je reste où je suis né. » Beaucoup se groupèrent, en criant, autour du charpentier, avec leurs femmes et leurs enfants, et tous ensemble, sans perdre un instant, se montrèrent à la troupe des hommes blonds. « Nous rentrons dans nos maisons; » se contenta de dire le charpentier à l'interprète prisonnier, et alors ils s'avancèrent vers le petit camp.

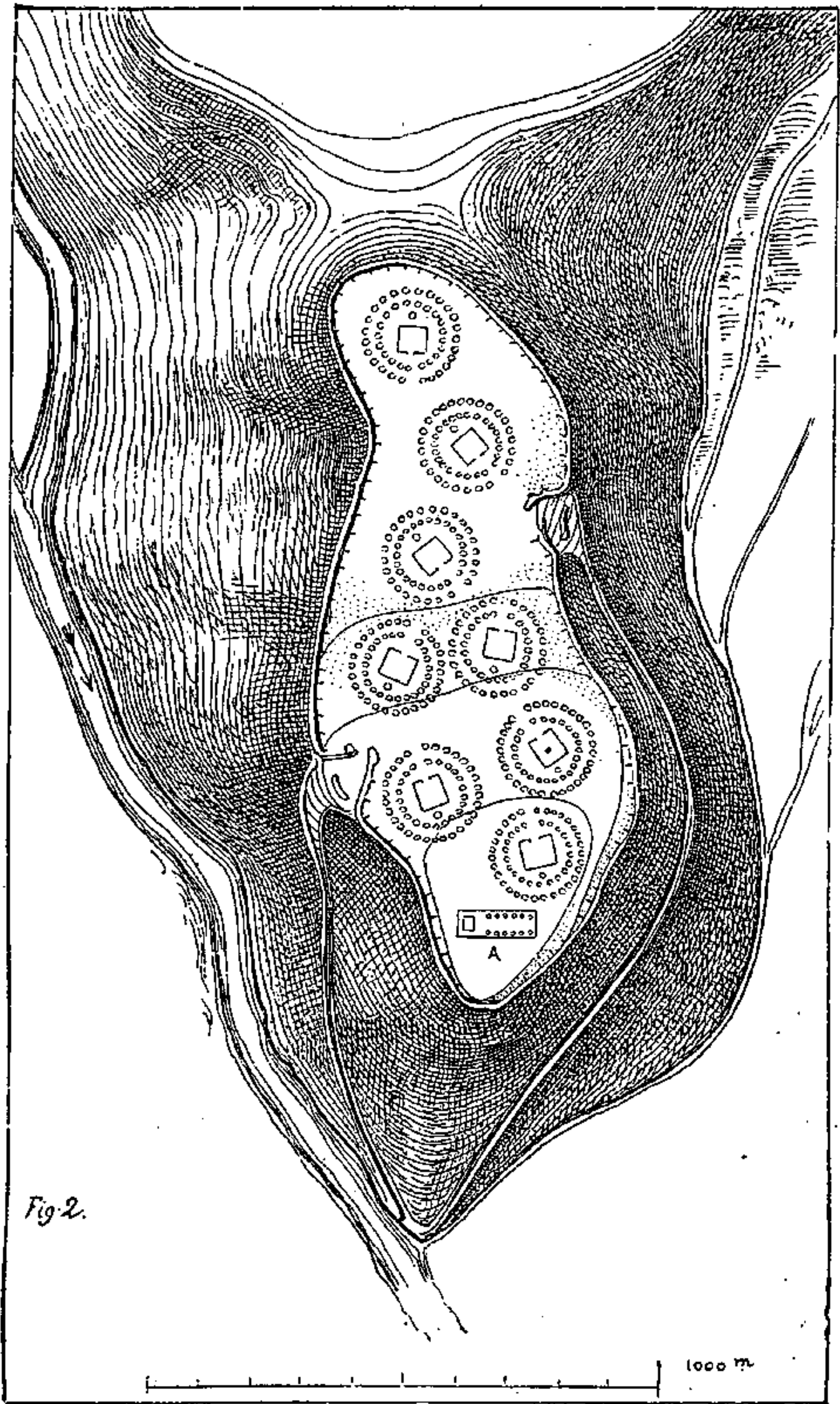
Plusieurs avaient des arcs et des haches de pierre. « Jetez vos armes, dit le prisonnier, jetez vos armes, vous n'en avez que faire !... » Les hommes blonds, assis sur la rive, montaient rapidement les rampes du promontoire, divisés en deux troupes, à droite et à gauche; si bien qu'en peu d'instants, le charpentier et ses compagnons furent entourés d'une foule innombrable qui, pénétrant dans la masse des réfugiés, les morcelait par groupes et enlevait les quelques armes restées entre les mains de plusieurs hommes.

Ces étrangers riaient, sautaient et appuyaient leur front sur la poitrine des habitants de la vallée en signe de bienveillance.

Ainsi, quelques centaines d'indigènes descendirent vers la rivière, entourés de leurs nouveaux hôtes.

On les fit monter dans les bateaux et ils s'en allèrent dans leurs maisons complètement pillées.

Beaucoup de ces huttes restaient désertes; les nouveaux venus s'y installèrent sans trop s'inquiéter des habitants et de ce qu'ils étaient devenus.



L'OPPIDUM

II

L'OPPIDUM

Le territoire d'Ohet, deux siècles plus tard, avait pris un aspect nouveau, son nom était changé. On l'appelait alors la Vallée d'Avon.

De belles prairies, garnies de troupeaux, tapissaient les rampes des coteaux. Au fond jaunissaient des moissons d'orge et de seigle. Les forêts couvraient encore les sommets et, de tous côtés, des maisons de bois émergeaient des prés avec leurs enclos de palissades peintes de couleurs vives. Les marais du ruisseau étaient desséchés, et au sommet du promontoire, à la place des bois touffus, on voyait se dessiner, sur le ciel, les talus d'un oppidum qui commandait la vallée et les deux cours d'eau.

En effet, peu après l'invasion des hommes blonds, les anciens habitants de la vallée qui s'étaient sauvés dans les bois avaient reparu, accompagnés d'une grande multitude d'hommes de leur race, et, à l'aube, ils s'étaient rués, en poussant des grands cris, sur les nouveaux colons.

Ceux-ci, qui ne s'attendaient point à une attaque, se dé-

fendirent du mieux qu'ils purent; mais les plus jeunes et les plus agiles d'entre eux se réunirent sur le promontoire où ils attendirent la nuit. Alors ils descendirent sans bruit, passèrent le ruisseau et se jetèrent à leur tour sur ceux qui croyaient reprendre possession de la vallée. La plupart étaient endormis, beaucoup s'étaient dispersés pour chercher des vivres et pour piller. Les jeunes hommes blonds en firent un grand massacre, sans distinguer les anciens habitants, qui étaient restés dans leur demeure, de ceux qui se présentaient en ennemis; les femmes et les enfants furent seuls épargnés.

A la suite d'un conseil tenu par les anciens, et après avoir pris l'avis des femmes, il fut décidé que pour éviter de nouvelles surprises et pour protéger les habitants de la vallée, on tracerait sur le promontoire un vaste camp où, en cas d'alerte, ceux de la Vallée d'Avon pourraient se réfugier avec leurs familles, leurs troupeaux, des vivres et des armes, défier toute attaque, et reprendre l'offensive au moment propice.

Le sommet du promontoire fut donc défriché; chaque homme valide fut tenu de donner une journée sur quatre jusqu'à ce que le travail fût terminé, et ceux des anciens habitants qui avaient échappé au massacre, ainsi que les enfants et les femmes durent travailler sans relâche aux enceintes du camp. Les femmes préparaient la nourriture nécessaire aux ouvriers et les enfants portaient de la terre dans des paniers ou les branches d'arbres que l'on mêlait avec la terre.

Suivant exactement l'arête du plateau, les chefs des huit tribus, établies dans la vallée, tracèrent l'enceinte du camp, ses entrées, ses défenses, le refuge des anciens, l'emplacement des troupeaux, celui des huttes pour les familles et enfin le lieu propre à élever le Némède, l'enceinte sacrée, le sanctuaire de Belen et les logis des Druides.

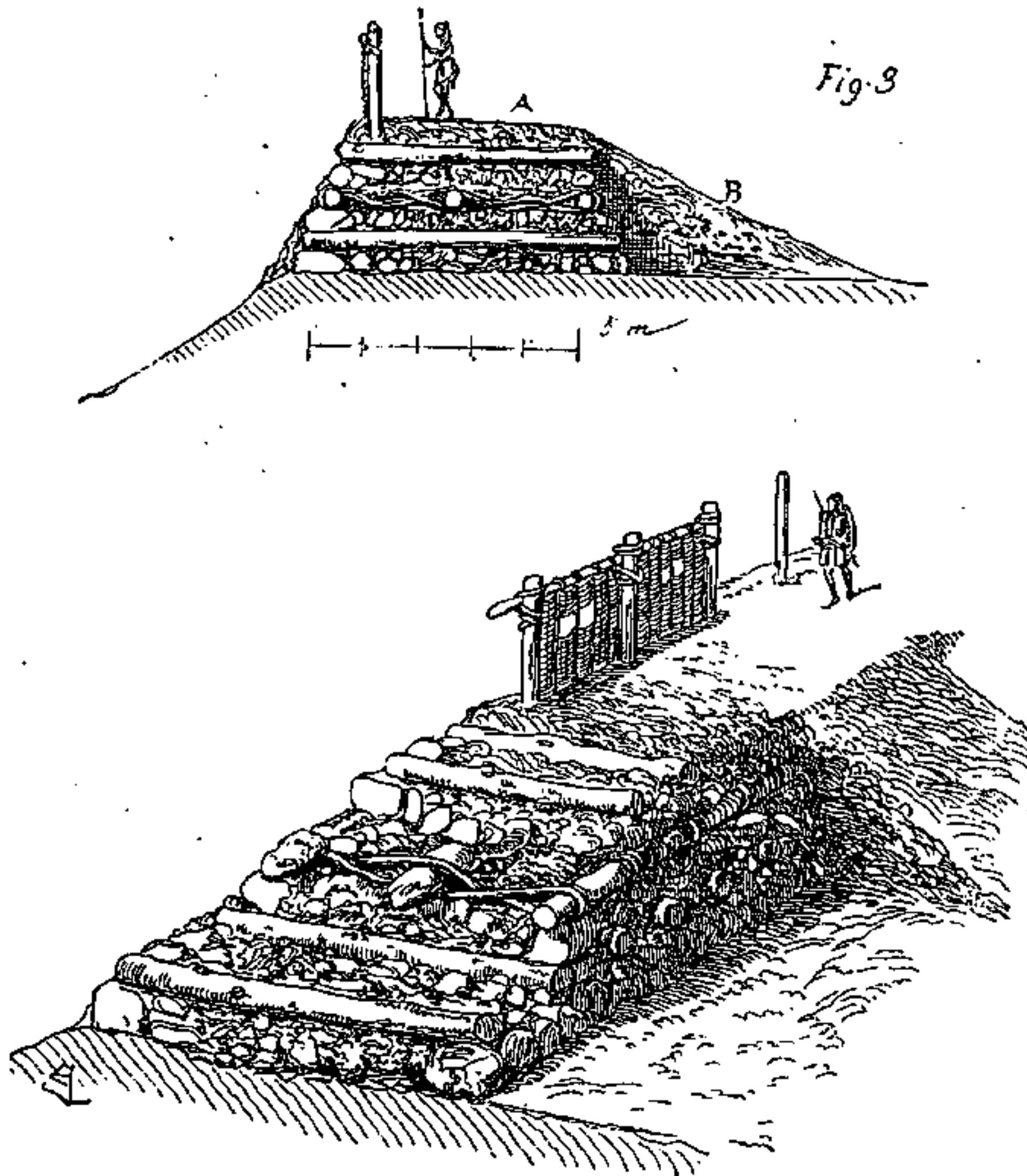
A l'aide de forts leviers de bois durci au feu, les pierres qui arasaient l'assiette du plateau furent arrachées et rangées d'abord sur le périmètre tracé, puis, sur cette assise, derrière laquelle des cailloux furent entassés, mêlés à de la terre, on plaça à quatre pieds de distance l'un de l'autre, des troncs d'arbres en travers. L'épaisseur de cette base était de vingt pieds. L'intervalle entre les troncs d'arbres fut rempli de pierres, de terre et de branchages. Puis une autre assise de pierres mêlées de terre ; puis trois files de troncs d'arbres disposés cette fois longitudinalement, reliés par de forts liens de bois d'aulne vert, toujours avec des cailloux entre eux. Une troisième assise de pierres, d'autres troncs d'arbres en travers, chevauchés sur les premiers et un couronnement de cailloux, de gazon et de terre formant chemin de ronde complétèrent l'enceinte.

Des piquets placés verticalement à cinq pieds de distance l'un de l'autre et enfoncés solidement de trois pieds dans le rempart, sur la crête externe, servirent à fixer, au moyen de liens d'osier, des claies de cinq pieds six pouces de hauteur et formant un parapet continu percé d'archères.

Le rempart atteignait six pieds de hauteur. L'enceinte élevée, les Druides tracèrent l'emplacement réservé aux huit tribus. Il était donné à chacune d'elle un espace circulaire de deux cents pas de diamètre ; les huttes, sur deux rangs, étaient disposées autour du périmètre ; au centre, le parc pour les troupeaux et la hutte du chef.

L'ensemble de ce camp est présenté dans la figure 2, avec le rempart, les deux entrées, les voies creuses pour y arriver, protégées vers le dehors par un épaulement élevé avec la terre fouillée pour établir ces voies, les huit cercles destinés aux tribus ; en A, le Némède et le logis des Druides et Druidesses, entourés de l'enceinte sacrée. Des puits furent creusés dans chacun des cercles des tribus et dans l'enceinte du Némède.

La figure 3 donne le profil du rempart, avec son chemin de ronde A pour les défenseurs et, de distance en distance,

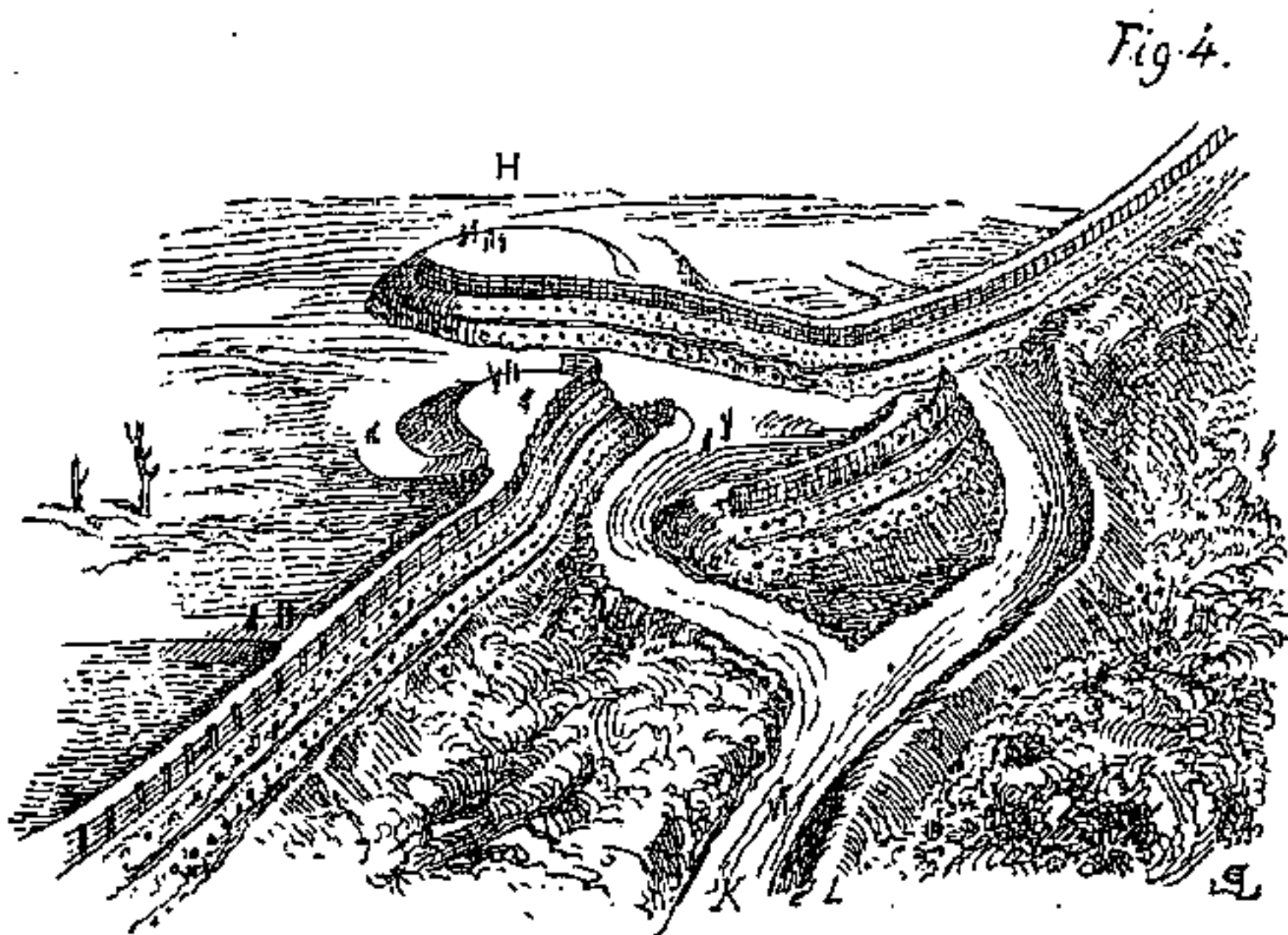


les glacis B permettant de monter facilement sur ce chemin de ronde.

Les entrées étaient masquées par un épaulement formant avancée et laissant deux issues le long des remparts. La

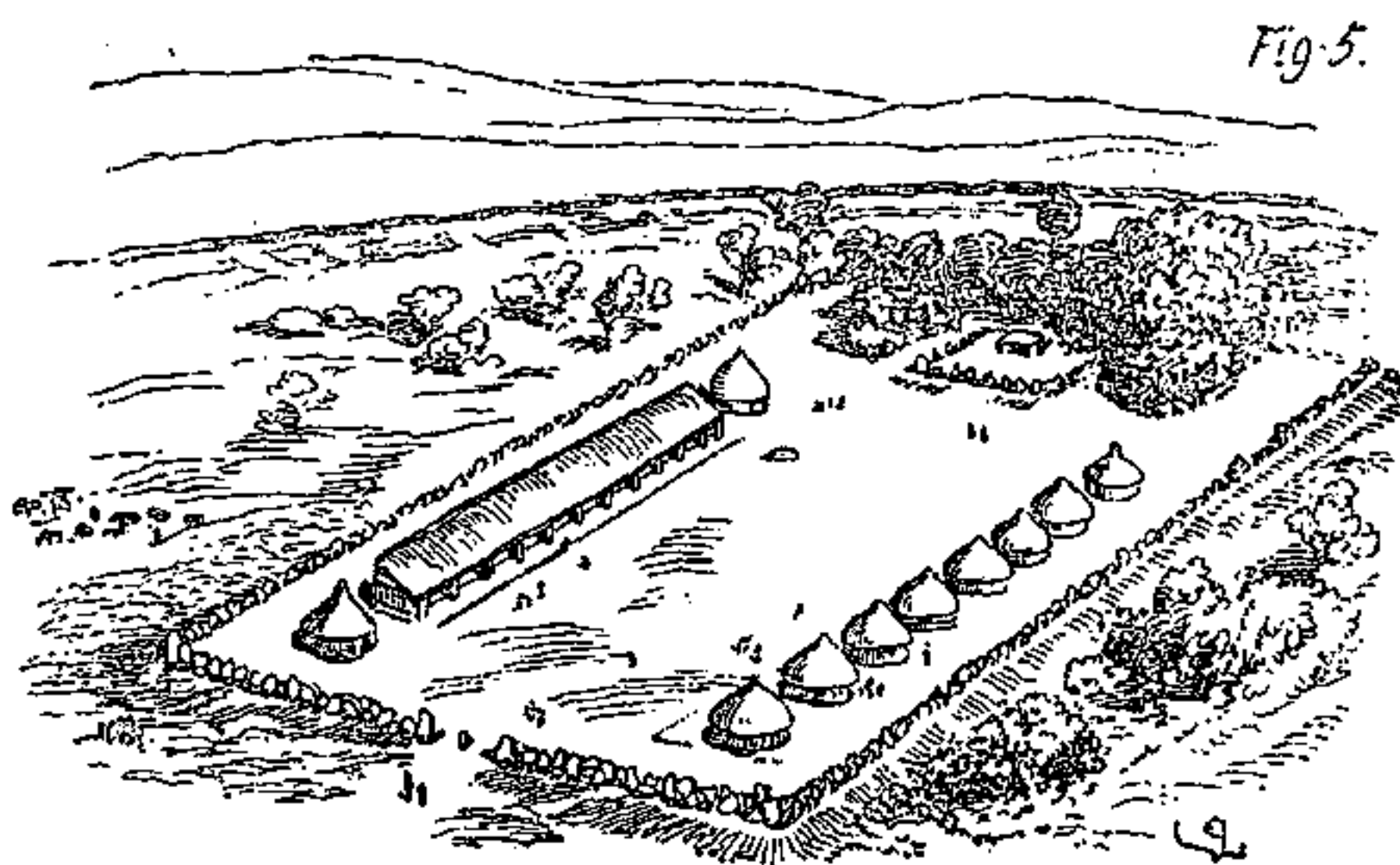
figure 4 montre comment étaient disposées ces entrées. Les deux extrémités du rempart étaient renforcées chacune par un terrassement plus large H permettant le rassemblement de défenseurs nombreux. On voit le masque élevé en dehors de la coupure et en K le chemin creux avec son épaulement L.

La figure 5 représente le Némède avec son enceinte et les habitations des Druides.



Le camp terminé, sauf les habitations des tribus dont l'emplacement seul resta indiqué par des cercles de pierres, on y fit demeurer un certain nombre de jeunes hommes qui se remplaçaient chaque jour. Arrivant au coucher du soleil, ils restaient dans le camp jusqu'à l'entrée de la nuit suivante. Mais ceux des premiers habitants de la vallée qui vivaient encore, ne pouvaient pénétrer dans le camp sous peine de la vie.

Les tribus prospéraient, s'enrichissaient du produit de la terre et de leurs bestiaux. Plusieurs ayant trouvé du minerai de cuivre dans les environs, fabriquaient des armes et des ustensiles. Il y avait aussi des potiers qui travaillaient habilement l'argile. Des commerçants apportaient à certaines époques de l'année dans la vallée, des étoffes, du sel, des épices et même du vin dans des outres. Ils prenaient, en échange, des objets de cuivre, des peaux, du fromage et de l'orge.



Depuis longtemps les tribus n'ayant pas eu de nouvelles attaques à repousser, négligeaient la garde du camp auquel on ne se rendait guère qu'à l'occasion de certaines solennités et assemblées convoquées par les Druides. Ceux-ci demeuraient seuls, entourés de leur collège, dans cette vaste enceinte qu'ils faisaient cultiver et au milieu de laquelle paissaient leurs troupeaux. Les remparts, dont les charpentes étaient pourries, s'étaient affaissés et ne présentaient plus qu'un relief médiocre. La végétation les avait

envahis sur quelques points. Mais dans l'état de paix où vivaient les tribus, nul ne songeait à réparer ces défenses.

Les habitants de la vallée avaient eu à plusieurs reprises des démêlés avec les tribus voisines et on en était venu plusieurs fois aux mains; mais ces querelles se vidaient promptement; aucun de ces groupes de tribus ne pensait à subjuguier ses voisins et à s'emparer de leur territoire.

Toutefois le repos était pesant à ces peuplades et souvent les jeunes gens quittaient la vallée pour courir les aventures et voir d'autres pays.

Vers l'année 389 avant l'ère chrétienne, un grand nombre d'hommes, séduits par les belles paroles d'un Brenn, chef élu par un certain nombre de tribus pour commander les expéditions lointaines, avaient quitté leurs foyers dans l'espoir de faire un riche butin sur les terres méridionales situées au delà des monts. Deux années étant écoulées, un petit nombre reparut dans la vallée; ils apportaient avec eux de l'or, des étoffes précieuses et racontèrent sur les pays qu'ils avaient parcourus, et au milieu desquels il n'avaient cessé de combattre, des choses prodigieuses.

Ils avaient vu des villes entourées de fortes murailles de pierre et toutes remplies d'édifices somptueux, de riches maisons; des campagnes plantureuses où l'on cultivait la vigne et toutes sortes de fruits savoureux.

Cependant, ceux qui étaient revenus de ces expéditions lointaines avaient perdu l'habitude du travail, et bien qu'ils eussent laissé en chemin plus de la moitié de leurs compagnons, ils ne rêvaient que combats, butin et aventures. Ils étaient oisifs, insolents, querelleurs et prétendaient même dominer les familles paisibles qui vivaient de leur travail. Celles-ci qui avaient tout d'abord accueilli avec grande joie ces guerriers sur le retour desquels on ne comptait plus, qui avaient écouté avec admiration les récits qu'ils faisaient le soir autour de la flamme du foyer, commençaient à trou-

ver intolérables leurs façons impérieuses, leur oisiveté et leur jactance. Chaque jour voyait naître de nouvelles querelles qui se terminaient le plus souvent par du sang répandu. Les femmes de ces guerriers étaient encore plus insolentes que leurs époux et prétendaient avoir autour d'elles des esclaves, ainsi qu'en possédaient les femmes des pays que leurs maris avaient si glorieusement parcourus.

Sur ces entrefaites, une assemblée des tribus de la vallée fut convoquée dans le vieux camp, suivant l'usage, pour délibérer sur les intérêts communs et tenter l'apaisement des querelles. Les hommes se rendaient toujours à ces assemblées avec leurs armés; quant aux femmes, elles y venaient portant des vivres et des boissons; car ces réunions se terminaient d'ordinaire par des banquets prolongés pendant toute la nuit.

Le matin du jour fixé, la vallée retentit du bruit des trompettes et l'on vit de toutes parts les habitants se diriger vers la colline. Un pont de bois avait été, depuis longtemps, établi sur la rivière près de l'embouchure du ruisseau. Quand s'y présentèrent pour passer les chefs des tribus accompagnés de la multitude, ils trouvèrent le pont occupé par les guerriers auxquels s'étaient joints un assez grand nombre de jeunes hommes de la vallée, et même d'autres guerriers étrangers aux tribus.

« C'est au camp et non ici que se réunit le peuple, dit l'un des chefs de tribu, passons outre. — Vous ne passerez pas, répondit un des guerriers, sans écouter nos conditions. — Nous n'avons ni conditions à subir, ni conditions à imposer, » répliqua le premier, « les hommes d'ici sont libres et la terre est à eux dans la vallée comme sur la montagne, passons outre. — Alors, ce sera par la force » reprit le guerrier en tirant à moitié son épée.

Une longue clameur répondit à cette provocation, et, du milieu de la foule les armes brillaient au soleil comme des

éclairs. Les chefs cependant imposèrent silence et firent reculer la multitude. Alors s'avancant tous ensemble à l'entrée du pont, l'un d'eux parla ainsi : « Que voulez-vous ? n'êtes-vous pas de nos tribus, n'avez-vous pas des troupeaux, des femmes et des enfants nés dans la vallée ? Quelles conditions prétendez-vous imposer, à nous qui sommes vos égaux ? Parlez ! Que pouvez-vous demander de plus que ce que vous possédez. Quel tort vous a-t-on fait ? Pourquoi amener avec vous des hommes qui ne sont point d'ici, que nous ne connaissons pas, qui n'ont rien à prétendre parmi nous ! — Réponds-lui, réponds-lui, Sigild, » dirent d'une commune voix tous les guerriers. Sigild s'avança. C'était un beau jeune homme de la vallée, grand et svelte, au visage doux et à la barbe naissante, sa poitrine était couverte d'une petite cuirasse de cuivre qui brillait au soleil ; ses bras blancs étaient nus et ornés de bracelets d'or. Il dédaignait de porter un casque et ses cheveux blonds réunis au sommet du crâne à l'aide d'une longue épingle d'or, retombaient sur son dos. Des chasses aux couleurs vives couvraient ses jambes ; une sorte d'écharpe entourait sa taille et était gracieusement ramenée sur l'épaule et le bras gauche. Un bouclier étroit et une épée pendaient à ses flancs. Il sourit, fit un signe de la main, comme pour réclamer le silence et dit : « Mes amis, mes frères, nous sommes tous libres, tous du même sang, nous devons rester unis pour vaincre les hommes qui voudraient s'emparer de nos biens ou nous humilier. Considérez cependant que vous possédez parmi vous l'élite des guerriers qui ont vaincu des nations puissantes et ont porté la gloire du nom Gaulois au delà des monts. Beaucoup sont morts en combattant ; mais ceux qui sont revenus parmi vous après tant d'épreuves, apportant un riche butin, qui ont acquis la connaissance des armes, n'ont-ils pas droit à quelques égards ? Habitué au métier de la

guerre, toujours prêts à verser leur sang, ne sont-ils pas plus propres à défendre vos foyers que ne peuvent l'être les hommes qui n'ont fait autre chose que de conduire des troupeaux et cultiver la terre? Cependant ils ne vous demandent pas de les nourrir pour ne rien faire, ni de les considérer comme des chefs ou des maîtres; ils n'ont d'autre souci que de vous défendre. Ils savent combien vous êtes entourés d'hommes cupides et envieux, qui, jaloux de la prospérité de notre vallée, méditent de fâcheuses entreprises. Ils savent cela parce qu'ils ont vu beaucoup de peuples que vous ne connaissez pas, bien qu'ils soient proches d'ici. Endormis par une longue sécurité, vous n'êtes pas en état de résister à une attaque sérieuse. Or, ces guerriers vos parents, vos frères, vos amis, du même sang que le vôtre, ont considéré avec tristesse l'état de quiétude dans lequel vous vivez. Ils ont donc médité, eux, les hommes de guerre, de se tenir dans le camp, de le fortifier efficacement, d'en faire un véritable refuge en cas d'invasion et de s'y défendre jusqu'à la mort. Est-ce là une pensée mauvaise? Quant à ces guerriers que vous considérez comme des étrangers, ce sont des frères d'armes qui ont combattu avec nous au delà des monts, et qui ne trouvant plus leurs maisons en rentrant dans leurs vallées dévastées par des bandits, nous demandent asile. D'ailleurs, s'ils n'appartiennent pas à vos tribus, ne sont-ils pas Gaulois comme nous? »

« Nous avons voulu vous dire cela ici, et non dans le lieu de l'assemblée même, dans la crainte que nos pensées fussent mal comprises au milieu d'une trop grande affluence. Si nos propositions vous paraissent justes, faites en vue de la sûreté commune, et que vous persistiez à tenir assemblée là-haut, nous vous précéderons au camp et y resterons quand vous retournerez dans vos habitations.

« Pour nous, dévoués à nos fonctions nouvelles et aux-

quelles nous sommes habiles, ainsi que nous l'avons prouvé, de ce camp nous ferons un lieu redoutable pour tout ennemi qui oserait nous attaquer. » Un long murmure suivit ce discours et les chefs des tribus se regardaient entre eux.

Le plus âgé s'avancant à son tour, répondit ainsi : « Sigild, vos paroles sont dorées ; mais l'acte auquel vous et vos compagnons vous livrez en ce moment est offensant et porte atteinte à la liberté des hommes de la vallée. Vous nous montrez des dangers imaginaires afin de demeurer là-haut sous le prétexte de défendre nos familles, mais pour vous séparer d'entre nous et agir suivant votre bon plaisir. Dites-nous qui vous nourrira, qui soignera vos bestiaux pendant que vous serez là-haut armés, attendant un ennemi.... lequel peut-être ne se montrera jamais ? Seuls maîtres du pont, des deux cours d'eau, vous pourrez, si bon vous semble, interdire aux hommes de la vallée la chasse dans les bois qui s'étendent derrière le camp et la pêche dans les cours d'eau en amont, lesquels fournissent les meilleurs poissons. Ainsi serons-nous à votre discrétion. Si l'assemblée juge qu'il est opportun de mieux fortifier le camp, chaque homme de la vallée y travaillera à son tour, et vous, comme les autres. S'il s'agit de défendre cette enceinte, c'est l'affaire de tous les hommes en état de porter les armes ; car tous sont également intéressés à protéger leurs familles, à repousser un ennemi et à ne pas souffrir l'insulte. Venez donc avec nous au camp, nous délibérerons sur ce qui touche aux intérêts des tribus, et vous n'aurez, comme nous, qu'à vous soumettre à ce qui aura été décidé. Quant aux nouveaux venus, s'ils réclament l'asile, vous savez qu'on ne le leur refusera pas ; mais il sera nécessaire qu'ils remplissent les conditions imposées aux hommes étrangers, et qui demandent à vivre parmi nous. D'ailleurs, nous consulterons les Ovates. »

Repoussant de la main Sigild qui s'apprêtait à répondre, le premier guerrier qui avait si insolemment parlé, s'avança à la tête du pont, devant les chefs des tribus et, écartant les bras, il dit : « Nul ne passera ici : tous ces discours sont inutiles, retirez-vous dans vos maisons, nous gardons le camp.... »

A ces mots, mille voix s'élevèrent, et, comme un torrent, malgré les chefs qui tentaient de la maintenir, la foule des hommes de la vallée s'élança en avant. Les épées tirées de part et d'autre s'entrechoquèrent et mêlèrent leur bruissement aux cris des deux partis. Les femmes, répandues sur la rive, faisaient entendre leurs imprécations par dessus les clameurs et poussaient les hommes vers le pont. Il y eut alors du côté du parti qui prétendait défendre ce passage, un mouvement de recul, afin de se concentrer au point le plus étroit; comme les guerriers s'étaient serrés sur le pont afin d'entendre ce qui se disait des deux parts et que plusieurs même étaient montés sur les parapets de bois, ce mouvement en arrière de la tête jeta la confusion dans cette presse et plusieurs tombèrent dans la rivière.

A cette vue, une huée suivie d'un immense éclat de rire, partit des groupes réunis sur la rive; les défenseurs du pont ainsi que ceux qui s'avançaient à l'encontre, ne comprenant rien à ces rires, s'arrêtèrent, regardant derrière eux de part et d'autre.

Mais les guerriers qui étaient tombés du pont dans l'eau, embarrassés dans leurs vêtements, gênés par leurs armes, bien qu'ils fussent nageurs, étaient entraînés par le courant, d'autant que la rivière était grosse à ce moment. On les voyait disparaître, roulés par les eaux rapides. Deux barques étaient attachées au rivage du côté de la vallée; en un instant, quelques hommes s'y élancèrent et, faisant force d'avirons, aidés de perches, ils eurent bientôt

recueilli et ramené sur la rive, aux applaudissements de tous, les guerriers en danger d'être noyés.

Trois avaient perdu les sens; on s'empressa autour d'eux; les femmes surtout prodiguaient leurs soins pour les rendre à la vie.

Cet épisode avait eu pour conséquence de mêler les deux partis; les gens défenseurs du pont s'étaient avancés sur la rive jusqu'au milieu du passage et entouraient le beau Sigild qui, toujours souriant, répondait à toutes les questions qu'on lui adressait par des paroles rassurantes. On le voyait lever légèrement les épaules et branler la tête d'une façon toute gracieuse. Une lutte à main armée n'était plus possible, les rires avaient succédé aux cris de guerre. Un groupe plus compact, composé des deux partis, discutait cependant avec une certaine animation le long d'un des parapets du pont; quand, un des hommes de la vallée, auquel semblait s'adresser son entourage, monta vivement sur le garde-corps, et attachant son bouclier sur ses épaules plongea dans la rivière.

Il reparut bientôt et nageant avec autant de vigueur que d'adresse, il prit pied sur la berge située en bas du promontoire.

Ce fut un nouveau hurrah sur la rive opposée; aussitôt, les deux bateaux se remplirent d'hommes de la vallée, d'autres, en nageant, s'y accrochèrent, et les barques atterrirent bientôt sur l'autre bord. Quelques embarcations remorquées passèrent encore un bon nombre d'hommes; si bien, que les défenseurs du pont se virent placés, en cas qu'ils voulussent persister dans leur résolution, entre deux troupes ennemies. Les rires ne discontinuaient pas sur l'une et l'autre rive et avaient gagné même les guerriers postés sur le passage. Ce noyau s'éclaircissait peu à peu, et si la retraite ne s'opérait pas en masse, ce qui eût provoqué une nouvelle hilarité, elle se faisait graduellement.

Bientôt, il ne resta plus sur le tablier du pont que le farouche provocateur dont la parole insolente avait failli faire couler le sang. Lui, ne riait pas ; quand il se vit abandonné, il jeta son épée dans la rivière et se faisant jour à travers la foule, il se dirigea vers la vallée. Le beau Sigild entouré de la plupart des guerriers montait vers le camp et toute la foule le suivait.

III

PREMIER SIÈGE

Trente années après l'événement que nous venons de raconter, la vallée d'Avon était toujours riante et couverte d'habitations champêtres; on voyait cependant en avant et en arrière du pont dont il vient d'être parlé, deux groupes assez serrés d'habitations; le premier vers la vallée, le second sur les basses rampes du plateau. Un assez grand nombre de barques étaient amarrées sur les deux rives en aval du pont et chargeaient ou déchargeaient des ballots enveloppés de tissus faits de joncs. Au sommet du promontoire se dessinait la silhouette d'une défense faite de pierre, de bois et de terre, mais avec des tours carrées, en grande partie composées de charpentes et de clayonnages, espacées environ l'une de l'autre de cent pas. En dehors de l'enceinte, des palissades peu élevées se dressaient devant un fossé de six pieds de largeur sur trois à quatre pieds de profondeur. Les issues de l'oppidum, conservées à la place où nous les avons marquées précédemment, étaient largement entourées en dehors, par des pieux réunis au moyen de branchages. Au bas des deux chemins

creux s'élevaient en outre, deux tours de charpente et de clayonnages.

De graves événements avaient été la cause de ces changements.

L'assemblée annoncée dans le précédent chapitre s'était tenue sur le plateau. Très-bruyante, confuse, on avait pu craindre qu'elle se terminât par une effusion de sang. Les guerriers prétendaient s'en tenir au programme tracé par le beau Sigild et conserver seuls le privilège de garder le camp.

Les chefs des tribus ne l'entendaient point ainsi. On avait consulté les Ovates, les plus sages parmi les Druides. Mais leurs réponses, quelque peu ambiguës, ne satisfaisaient pas la foule.

Ceux-ci (les Ovates) déclaraient tout d'abord, qu'on ne pouvait toucher au Némède sans attirer sur les tribus les plus grandes calamités, que les troupeaux du collège devaient pouvoir paître paisiblement sur le plateau et que, si quelque péril menaçait les habitants de la vallée, eux, les Druides, sauraient prévenir assez à temps les défenseurs pour qu'on pût aviser. Le beau Sigild, à ces discours, souriait comme toujours et branlait doucement la tête, suivant son habitude, mais ne disait mot. Les Druidesses assises le long de l'enceinte du Némède, les mains sur les genoux, songeuses, paraissaient ne prendre aucune part à la discussion. Les hommes se partageaient par groupes et aucune résolution ne semblait devoir être prise avant le coucher du soleil. La faim, la soif commençaient à se faire vivement sentir et les femmes disposaient sur le gazon les vivres qu'elles avaient apportés. Ce fut alors qu'une des Druidesses, sollicitée par ses compagnes, s'avança au cœur de l'assemblée. Elle était jeune, grande, vêtue d'une longue robe blanche, sorte de dalmatique sans ceinture, ses bras nus étaient ornés de bracelets de verre noir. A sa vue

on se tut, et elle, entourée de ses compagnes qui l'avaient suivie, parla ainsi :

« Vous tous, qui vivez en paix, qui croyez n'avoir aucun ennemi à craindre, vous ne savez délibérer et prendre une sage résolution. Que sera-ce donc quand on viendra vous attaquer ? Eh bien, il est proche, cet ennemi, il prépare ses armes, il compte s'enrichir en emmenant vos troupeaux et en pillant vos maisons, et il se réjouit déjà d'une victoire qu'il croit assurée parce qu'il sait que vous êtes hors d'état de vous concerter pour lui résister.

« Abandonnez ce lieu que vous êtes incapables de défendre puisque vous ne savez préparer la défense; rentrez dans vos maisons, et, insoucians, attendez l'heure du péril. »

Autour de la jeune femme, pâle d'émotion, et qui parlait sans un geste, sans un mouvement, comme si les mots qu'elle prononçait lentement fussent sortis d'une statue, la foule s'était rassemblée compacte. Une sorte de frémissement courut sur toutes les têtes comme la brise sur les épis. Puis, par un de ces mouvements instinctifs qui dirigent la multitude, tous les yeux se tournèrent vers Sigild. Celui-ci, debout devant la Druidesse, restée toute droite sur la pierre qui lui servait de tribune, avait, contrairement à son habitude, les yeux baissés comme s'il eût senti la flamme de tous ces regards dirigés sur lui.

A travers le frémissement de la foule, on distinguait vaguement le nom de Sigild. « Que Sigild soit notre Brenn ! » dit une voix. Aussitôt des milliers de bouches répétèrent « que Sigild soit notre Brenn ! » Il semblait alors que tous ces hommes qui, quelques minutes auparavant étaient d'avis opposés, n'eussent plus qu'une seule pensée, une seule âme, une seule voix.

Sigild fut donc proclamé Brenn et la nuit se passa en joyeux festins.

Soit que la jeune Druidesse fût instruite des projets tra-

més contre les heureux habitants de la vallée d'Avon, soit inspiration, soit hasard, quelques mois s'étaient écoulés depuis l'assemblée, lorsqu'on vit rôder sur les coteaux des hommes inconnus, qui s'empressaient de fuir dès qu'on les voulait interroger, puis, arriva dans la vallée un nombre plus considérable que d'habitude de marchands. Ils étaient insolents, suscitaient des difficultés et menaçaient ceux qui opposaient des raisons à leurs prétentions ; on en chassa plusieurs qui promirent de revenir et de se venger.

En effet, un jour, les coteaux qui enveloppent la vallée furent couronnés successivement de troupes armées.

Cependant Sigild, élu Brenn, n'avait pas perdu de temps. Il s'était d'abord entouré de tous ses anciens compagnons d'armes ; auprès de lui étaient venus se ranger beaucoup de jeunes gens qui préféraient le métier des armes à ceux de pasteur et de cultivateur.

Le nouveau Brenn avait de l'or, il payait des hommes au besoin pour travailler à l'oppidum. Plein de respect et de déférence pour les Druides, il avait embelli le Némède ; il semblait ne rien faire qu'après avoir consulté les Ovates. Il leur donnait les produits de ses chasses, et avait fait décider que la pêche de la rivière en amont du pont devait être réservée pour le collège.

Le camp prenait chaque jour un aspect plus formidable, mais le Brenn et ses hommes ainsi que le collège des Druides seuls y pouvaient séjourner. Comme autrefois, chaque homme de la vallée devait donner une journée sur quatre aux travaux de fortification, et de plus, les habitants du Val d'Avon fournissaient les vivres aux guerriers. On commençait cependant à murmurer, à se plaindre des exigences de ceux-ci, et les choses n'auraient probablement pas duré sur ce pied longtemps, quand l'ennemi annoncé parut.

Le bruit des trompettes se fit entendre aussitôt dans le camp, le signal était convenu et l'on vit les malheureuses familles du Val se précipiter en désordre vers le pont, poussant devant elles leurs bestiaux, et emportant sur leurs dos ou sur des chariots, ce qu'elles possédaient de plus précieux, des provisions, des vêtements et jusqu'à des ustensiles de ménage. Le pont ne pouvant suffire à écouler cette multitude effarée qui se pressait à son entrée, des bateaux se remplirent de monde et plusieurs coulèrent bas.

Les partis armés qui avaient apparu sur les coteaux, soit prudence, soit qu'ils attendissent un ordre, ne se pressèrent pas de descendre dans la vallée et la nuit tomba sans qu'un seul ennemi quittât ses postes d'observation.

Cette nuit fut cruelle pour les habitants du Val. C'était à l'automne, il faisait déjà froid. Ils arrivaient haletants dans le camp, couverts de sueur; la fraîcheur du soir les glaçait. On s'appelait, on se cherchait, et bien que la place ne manquât pas, il semblait que jamais cette foule ne parviendrait à se caser sur le plateau. On allumait des feux; les guerriers, compagnons de Sigild, couraient à cheval, au milieu de la foule affolée, essayaient de se faire entendre et de mettre un peu d'ordre dans cette confusion, car, chaque tribu avait son quartier tracé d'avance par les soins du Brenn. Mais ceux qui étaient arrivés les premiers sur un point, ne le voulaient point quitter et reprendre leur bagage pour le porter ailleurs. Les bestiaux mugissaient ou bêlaient, les enfants pleuraient, les femmes se lamentaient. La vallée présentait un tout autre spectacle; animée la veille, éclairée par les feux des maisons qui scintillaient à travers les arbres, remplie des bruits du soir, à cette heure elle était silencieuse et déserte, on n'y distinguait ni une lumière, ni la moindre apparence de vie. Un pâle brouillard s'étendait doucement sur les prés. A la nuit tombée,

Sigild fit fermer les barrières du camp, avec défense, sous peine de la vie, de les ouvrir devant qui que ce fût. Aussi beaucoup de familles retardataires durent rester en dessous des remparts en attendant le jour.

Le visage souriant, le Brenn parcourait au pas de son cheval les quartiers du camp; il parlait à tous et sa voix douce et pénétrante semblait rétablir l'ordre et le silence partout où elle se faisait entendre. Ses paroles, ses avis, la fatigue eurent bientôt fait succéder une apparence de calme à la confusion du premier moment. Alors le Brenn rentra dans la case qu'il avait fait établir pour lui, sur la pointe du promontoire, en avant du Némède, et il appela Tomar.

Tomar était un de ces guerriers étrangers à la vallée, que Sigild avait maintenus près de lui, après l'assemblée dont il a été précédemment parlé. Ces guerriers étrangers avaient-ils été forcés de quitter leurs provinces par suite de la dévastation de leurs biens et de la ruine de leurs familles, ainsi que l'avait affirmé le Brenn, ou avaient-ils été expulsés par leurs compatriotes pour quelques méfaits? nous ne saurions le dire. Toujours est-il qu'ils étaient dévoués corps et âme à Sigild qui, d'ailleurs, savait récompenser largement leur dévouement. Tomar était de taille médiocre, sa tête grosse, plantée sur un col court, hérissé de cheveux durs et fournis, semblait se mouvoir difficilement. Son visage conservait de même une sorte d'immobilité, et, n'étaient ses yeux gris, qui, sous d'épais sourcils, furetaient partout, on eût pu prendre cet homme pour une grossière ébauche de bois. Le dos voûté, les bras longs, tombant toujours droits le long du corps, les jambes lourdes et pliées, Tomar, sans tourner la tête, marchait cependant douze heures de suite. Arrivé, cette manière d'automate avait vu tout ce qui était visible le long de la route, et rendait compte, avec la plus minutieuse exacti-

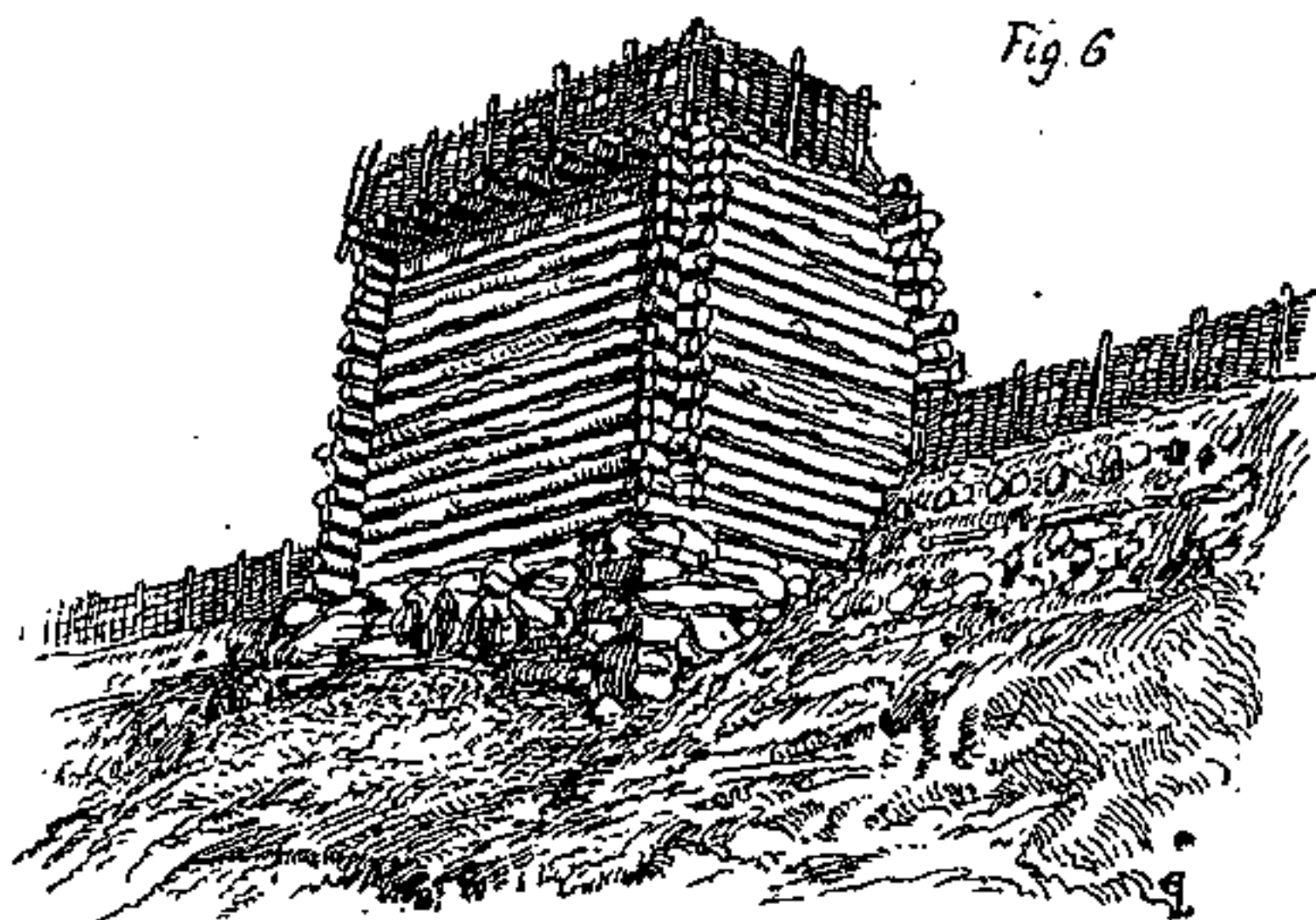
tude, l'ordre le plus parfait, de ses observations. Il parlait plusieurs dialectes gaulois, mais personne, pas même Sigild ne savait sa vie passée. Tomar riait rarement. Un marchand avait apporté dans la vallée un singe; devant les grimaces de ce quadrumane, Tomar partit d'un éclat de rire. C'était à peu près le seul qu'il se fût permis, et si l'on voulait trouver quelque apparence de sourire sur ce visage épais, il fallait parler du singe.

Suivant son habitude, Tomar entra dans la case du Brenn sans plus faire de bruit qu'un chat, et se plaçant devant Sigild : « Me voici, dit-il. — Tomar, je compte sur toi ! — Oui. — Tu vas sortir du camp sans que personne, tu entends ! personne ! ne soupçonne ton départ. — Oui. — Tu iras sur la limite des Séquanes, tu sais ? — Oui. — Tu parleras à Ditovix, tu sais ? — Oui. — Tu lui demanderas cinq cents guerriers.... qui n'ont rien à perdre. — Oui. — Tu lui diras que ces guerriers trouveront ici des terres et l'abondance. — Oui. — Tu les conduiras par les forêts en t'éclairant bien. — Oui. — Pour aller il te faut trois journées; pour t'entendre avec Ditovix, une journée; pour réunir les cinq cents guerriers, six jours; pour les amener ici, quatre jours; total : quatorze jours. Le soir du quatorzième jour, à dater de demain matin, tu seras avec les cinq cents guerriers à trois milles du camp, vers le Nord, dans les bois. Au coucher du soleil, tu dresseras une perche sur un des arbres les plus élevés; quand finira le premier quart de la nuit, tu hisseras un fagot allumé au sommet de la perche. Tes guerriers seront sous les armes et aussitôt, avec de grands cris, vous vous précipiterez sur les ennemis qui seront entre vous et nous. Nous sortirons en même temps et tomberons sur eux. — Les ennemis seront là ? — Les ennemis seront là, parce que s'ils veulent assiéger le camp, ils ne peuvent se poster ailleurs.... Ils seront là. — Bien, je pars. — Écoute !

Si vous rencontrez des partis ennemis, dites que vous avez des griefs contre nous et que vous venez vous venger, sachant que nous sommes sur le point de succomber. On acceptera ou on refusera votre concours. Si on l'accepte, les guerriers de Ditovix occuperont une partie du camp ennemi, et au signal, jetteront la confusion de tous côtés pendant que nous sortirons des remparts pour tomber sur eux; si on le refuse, vous feindrez un vif mécontentement, vous ferez toutefois semblant de vous retirer et à la tombée du jour vous reviendrez au lieu indiqué. — Mais si les ennemis occupent ce point? — Ils ne l'occuperont pas parce que nous les obligerons bien de se concentrer autour de nous. Tiens, voici de l'or et cet anneau bien connu de Ditovix.... Écoute encore; pendant l'attaque, au milieu de la nuit, les guerriers que tu amèneras et nos hommes ne se connaissant pas, pourraient s'entre-tuer. Fais poser à tous tes hommes, avant le combat, un collier d'herbes autour du col, et mettez le feu à tout ce qui peut brûler. Ce ne sera pas difficile, l'ennemi se fera des abris de branchages; nous aurons aussi des colliers d'herbes et mettrons le feu de notre côté. Puis, que tous les tiens crient : Sigild! en attaquant. Les nôtres répondront par le même cri.... Pour mettre le feu sûrement, ayez des charbons allumés dans des vases de terre; qu'il y ait au moins un vase par cinq hommes. Si on accepte votre concours, tenez autant que possible un quartier séparé; là, il ne sera pas difficile de former vos colliers d'herbes, et vous aurez vos feux allumés dont vous pourrez vous servir, comme vous utiliserez aussi les feux de l'ennemi. Mais si par défiance on vous séparerait en petites troupes, préparez d'avance vos signaux d'attaque, et au lieu de colliers d'herbes, ayez la jambe droite nue.... Quatorze jours! — J'ai entendu. »

Sigild avait fait entourer le camp d'un certain nombre

de tours de charpente posées sur l'ancien rempart renforcé. Ces tours, dont l'aspect est donné par la figure 6, étaient faites de troncs d'arbres empilés et assemblés à leurs extrémités. Elles formaient saillie sur le rempart. A leur sommet, était disposé un plancher de bois entouré de clayonnages servant de parapet, et on montait sur ce plancher au moyen d'une échelle placée dans l'intérieur de la tour. Le rez-de-chaussée abritait les hommes chargés de la défense des tours et qui veillaient au sommet. S'ils



apercevaient au dehors quelque mouvement suspect, ils devaient donner l'alarme en soufflant dans une corne. Si-gild avait fixé le nombre des hommes pour chaque tour à vingt. Deux de ces vingt hommes se tenaient jour et nuit sur la plate-forme. Le jour étant divisé en quatre parties ainsi que la nuit, c'était huit hommes de faction pendant le jour et huit pendant la nuit. Des quatre hommes restants, le premier remplissait les fonctions de chef de la tour; le deuxième veillait aux approvisionnements et à la distribu-

tion des vivres et munitions; le troisième devait se tenir à la disposition du chef pour porter des messages et réclamer des secours au besoin, et le quatrième avait pour mission de réparer les dommages causés aux défenses en cas d'attaque.

L'enceinte mesurant quatre mille cinq cents pas et les tours étant espacées de cent pas, il y avait donc quarante-cinq tours, y compris celles plus fortes et plus hautes établies des deux côtés des entrées. Neuf cents hommes suffisaient à leur garde. Sigild avait eu la précaution de faire apporter, dans l'enceinte de l'oppidum, des approvisionnements de bois et de branchages. Par ses soins, les puits avaient été approfondis, un fossé était creusé en dehors des remparts, vers le Nord. Indépendamment des troupeaux paissant habituellement dans le camp, il était entré sur le plateau un grand nombre de bestiaux avec les familles réfugiées. Mais il eût été impossible de faire vivre ce bétail si des provisions de fourrages n'eussent été préparées d'avance. Or, de grosses meules d'herbes étaient disposées le long du rempart; elles étaient couvertes de joncs.

Entre les tours, la garde des remparts était confiée à un millier d'hommes placés sous la direction de quarante-trois chefs; les deux entrées étaient sous le commandement de guerriers d'une bravoure éprouvée et bien connus de Sigild.

Ces deux mille hommes environ étaient depuis longtemps établis dans le camp et avaient, en partie, exécuté les travaux de défense. Quant à la multitude de réfugiés, on pouvait l'estimer à douze mille âmes, et dans ce nombre, deux mille hommes au moins étaient en état de combattre, pourvus d'armes et habitués aux fatigues.

Sigild avait fait disposer des sortes de halles ou vastes hangars, à la place des huttes primitives tombées de vé-

tusté. Il y avait huit de ces halles ; une pour chaque tribu. Devant chacune de ces halles étaient disposés, régulièrement espacés, des foyers circulaires formés de pierres plates et destinés à cuire des aliments. Dès que le soleil parut à l'horizon, au silence qui peu à peu s'était fait sur le plateau, succéda une rumeur confuse. Mais Sigild n'avait pas perdu de temps pendant la nuit. Les ordres étaient donnés à ses fidèles ; huit chefs à cheval, suivis de guerriers, parcoururent la foule des réfugiés et indiquèrent à chaque tribu la place qui lui était assignée d'avance. Soit par lassitude, soit par sentiment du péril, la foule obéit et, vers le milieu du jour, le camp ne présentait plus l'apparence de désordre qu'il montrait la veille au soir. Autour des halles, insuffisantes pour contenir tant de familles, on voyait les hommes dresser des huttes de branchages. Le gros bétail était attaché à des piquets et broutait les herbes qui n'avaient pas été trop foulées ; les moutons étaient parqués, les femmes préparaient les repas du jour ; les enfants couraient de tous côtés et semblaient heureux de cette vie nouvelle. Quant aux guerriers, silencieux, ils étaient tous montés sur les remparts et les tours.

Le matin, un brouillard épais remplissait la vallée et les coteaux émergeaient des deux côtés ; sur leurs crêtes n'apparaissait aucune troupe ennemie, et de la vapeur blanchâtre qui masquait le val, nul bruit ne sortait. Les ennemis s'étaient-ils retirés ? Était-ce une fausse alerte ?

A peine si du camp on pouvait distinguer le cours de la rivière sous l'épaisse couche de brume qui la couvrait. Vers la fin du premier quart de jour, Sigild fit sortir une troupe de cent hommes, avec ordre d'explorer le pont, les bords de la rivière et du ruisseau. Si aucun ennemi n'était en vue, elle devait se diriger le long de ce ruisseau et faire une reconnaissance vers le Nord ; elle devait éviter tout engagement. Dix hommes resteraient sur le pont, pour y

accumuler des broussailles et y mettre le feu dès qu'ils apercevraient l'ennemi dans le val. Peu à peu le brouillard se dissipa et au milieu du jour le soleil brilla de tout son éclat sur l'étendue de la vallée. Tout était silencieux, l'air était calme et on voyait au loin des bestiaux oubliés qui paissaient tranquillement. Alors beaucoup de réfugiés voulurent sortir et retourner dans leurs maisons, soit pour y demeurer, soit pour en retirer quelques objets qu'ils n'avaient pu emporter. Sigild doubla les postes des portes avec ordre de ne laisser sortir personne. Il vint à l'une et à l'autre, et essaya de faire comprendre à la multitude que l'ennemi, loin de se retirer, n'attendait qu'une occasion de s'emparer des imprudents qui tenteraient de rentrer chez eux. « Ils sont cachés, disait-il, ils espèrent que vous reprendrez confiance et que vous vous livrerez sans défense, car s'ils en veulent à vos biens, ils en veulent plus encore à vos corps ; ils vous emmèneront pour vous vendre vous, vos femmes et vos enfants, comme esclaves chez des nations d'outre les monts. » Malgré ces propos, l'affluence était grande aux issues, et les guerriers avaient peine à maintenir la multitude, quand arrivèrent à l'entrée orientale une cinquantaine des guerriers envoyés par Sigild en reconnaissance. Ils étaient couverts de sueur et de boue. Interrogés par le Brenn, ils dirent : qu'à environ trois mille pas du camp, vers le Nord, dans les bois, et bien qu'ils marchassent avec précaution, ils s'étaient vus tout à coup entourés d'ennemis ; que beaucoup d'entr'eux avaient été tués ou pris et qu'ils n'avaient dû leur salut qu'à la connaissance des localités, en se jetant dans un étroit ravin rempli de broussailles et de troncs d'arbres pourris qui débouchait sur le ruisseau non loin du camp. « Votre chef est tué, dit le Brenn. — Nous ne savons. — Vous l'avez abandonné ! — Nous avons ordre d'éviter tout combat ! — Vous n'avez pas perdu vos armes ? — Nous avons nos

armes. — Allez-vous reposer. » En un instant les entrées furent libres et la foule retourna silencieuse à ses campements.

Sigild se dirigea alors vers l'extrémité Nord du camp, il regarda longtemps à travers la profondeur des bois, puis il fit venir sur ce point cinq cents hommes armés pris parmi les tribus, en sus de ceux qui étaient à leur poste; il les fit placer en arrière du rempart et leur commanda le silence. Il entra dans chacune des tours élevées de ce côté et parla bas à chacun des chefs. Lorsque tout à coup une clameur s'éleva vers le midi du plateau. Le Brenn montant à cheval, s'y dirigea en toute hâte, mais on lui dit en chemin que le pont était en feu et que les dix guerriers laissés sur ce point remontaient par la porte de l'ouest.

« Vous avez vu l'ennemi, dit Sigild, lorsque les dix guerriers furent devant lui. — Nous l'avons vu, il se dirigeait en troupe nombreuse vers le pont, en cherchant à se dérober derrière les roseaux et les saules. » Sigild prit alors cent hommes parmi ses meilleurs guerriers et les posta sur les rampes du plateau, en avant de la porte de l'Ouest; il leur donna l'ordre d'accumuler dans le chemin creux des broussailles et troncs d'arbres, de se tenir en arrière sur les berges et de ne se servir de leurs arcs et de leurs frondes que quand ils verraient l'ennemi près de la barricade; s'il tentait l'assaut sur ce point en nombre, de rentrer et de garnir les remparts en prêtant appui aux hommes qui avaient charge de les défendre. Mais, à vrai dire, le Brenn ne redoutait pas une attaque sérieuse sur ce front, difficile d'accès. Il pensait que l'ennemi ne tenterait pas un assaut, ayant une rivière à dos, admettant qu'il parvînt à la traverser. Ses soins se portèrent de nouveau vers le Nord. En effet, de ce côté, une faible dépression sépare le camp du plateau voisin qui s'élargit et permet la réunion de troupes nombreuses, avec une retraite assurée.

en cas d'insuccès. Puis il venait d'acquérir la certitude que l'ennemi occupait déjà ce large plateau couvert de forêts.

Sigild traversa de nouveau le camp dans toute sa longueur, au pas de son cheval, et jetant de côté et d'autre des paroles encourageantes lorsqu'il rencontrait des regards inquiets. Son calme, sa physionomie ouverte et souriante rassuraient les plus timides. La nuit se faisait au moment où il atteignait les remparts du côté Nord. Le silence continuait à régner dans les bois. L'obscurité étant complète, il fit passer quelques jeunes garçons chargés de bottes de paille et d'herbe sèche par-dessus les remparts, en leur disant de délier ces bottes dans le fossé creusé sur ce point au pied de l'escarpe. Puis à l'aide de perches, qu'on leur tendit, les enfants remontèrent. Sigild permit seulement d'allumer quelques feux bas, masqués par le relief du rempart et on attendit. Le Brenn se promenait en entretenant quelques-uns de ses fidèles à voix basse, et les guerriers debout, autour des feux contenus qui les éclairaient de reflets rouges, n'échangeaient entr'eux que des propos rapides et sourds. Quelquefois perçait un rire, aussitôt étouffé. Les gardes du rempart avaient ordre de veiller soigneusement, et, s'ils apercevaient les ennemis, de ne pousser aucun cri. Ils devaient signaler seulement leur venue à portée de vue des remparts, en jetant des mottes de terre sur les feux. Ils ne devaient point montrer leur tête au-dessus des parapets de clayonnages. La nuit était claire, mais sans lune.

Un des chefs, au milieu du premier quart de la nuit, descendit du chemin de ronde et se dirigea vers le Brenn :

« L'ennemi arrive, dit-il. — Qu'en sais-tu? — J'ai entendu crier des branches mortes. » Sigild monta sur le rempart entouré de plusieurs guerriers. — « A vos postes! dit-il tout bas. » Au même instant des mottes de terre

tombèrent sur les feux en faisant jaillir des milliers d'étincelles.

Sigild et les guetteurs avaient vu des corps blanchâtres qui semblaient ramper en s'approchant de la contrescarpe. Quelques-uns se laissèrent couler dans le fossé et, en se poussant, gravirent l'escarpe; ils atteignirent le clayonnage. N'entendant rien au dedans, ils se retournèrent et prêtèrent la main à d'autres arrivants. Quand ils furent environ une cinquantaine au sommet de l'escarpe, on leur tendit des perches garnies de crochets qu'ils fixèrent au clayonnage; puis ceux qui étaient restés sur la contrescarpe tirèrent les perches.

Le clayonnage céda et les assaillants se précipitèrent sur le chemin de ronde. Reçus à coup d'épée par les défenseurs, ils roulèrent la plupart jusqu'au fond du fossé. Alors, suivant l'ordre du Brenn, des tisons enflammés furent jetés sur la paille disposée au fond de ce fossé, elle prit feu, et, répandant une vive clarté, permit de voir à cinquante pas environ de la contrescarpe tout un large front d'ennemis. Les frondes et les arcs jetèrent sur eux, du haut des tours, une grêle de pierres et de traits. Beaucoup, parmi les défenseurs, s'apprêtaient à franchir les débris du clayonnage et à descendre l'escarpe pour se précipiter sur l'ennemi; mais le Brenn les retint en menaçant de mort quiconque sortirait de l'enceinte. La surprise était manquée, il y eut un moment d'hésitation dans les rangs de l'ennemi qui s'éloigna hors de la portée des traits.

Cependant le Brenn fit relever tant bien que mal le clayonnage et doubla les rangs des défenseurs sur le chemin de ronde, tant pour opposer un front plus solide à l'assaillant que pour retenir les hommes du premier rang que l'ennemi chercherait à entraîner dans le fossé. De plus, il fit former entre chaque tour des pelotons d'une vingtaine d'hommes qui devaient se jeter sur les points

faibles et précipiter en bas du rempart les assaillants qui parviendraient à se maintenir sur le chemin de ronde. Puis il envoya à cheval quelques-uns de ses fidèles sur les fronts Est et Ouest pour avoir des nouvelles ou pour aviser en cas qu'il se fît plusieurs attaques simultanées.

Ces mesures étaient prises, lorsqu'on vit en effet les ennemis se rapprocher en nombre du fossé; poussant un grand cri, ils se précipitèrent à la fois sur l'escarpe. Ils furent durement reçus; le fossé s'emplissait de morts et de blessés, ce qui facilitait le passage aux survenants, d'autant que beaucoup apportaient des fascines. A deux reprises, un des chemins de ronde fut occupé par les assaillants; mais les pelotons de réserve les attaquaient de face pendant que les hommes des tours, sortant à droite et à gauche, les prenaient en flanc.

Soit que la paille fût mal éteinte, soit que les assiégés jetassent encore des tisons dans le fossé, des fascines s'enflammèrent en brûlant les blessés qui poussaient des cris horribles.

L'attaque faiblissait. Les chefs des assiégeants donnèrent alors le signal de la retraite.

Un certain nombre des assaillants étaient restés vivants au pouvoir des assiégés. Sigild donna ordre de les garder et de ne pas les tuer. Quant aux blessés demeurés en dedans des remparts ils furent égorgés.

Vers le milieu de la nuit, on vit des feux s'allumer dans les bois à mille pas environ du camp. Les assiégés avaient perdu peu d'hommes, mais le fossé était rempli de morts et de blessés ennemis. Ceux-ci poussaient des gémissements qui interrompaient seuls le calme de la nuit.

Sigild veillait; il fit faire bonne garde par la moitié des guerriers pendant le troisième quart de la nuit, et par l'autre moitié pendant le dernier quart.

Ceux qui ne veillaient pas dormaient autour des feux. Le Brenn, à la fin de l'assaut, avait envoyé des messagers aux chefs des huit tribus pour leur faire savoir l'heureuse issue de ce premier combat.

L'aube blanchissait, quand le Brenn se fit amener les prisonniers. Deux ou trois parmi eux parlaient le langage de la vallée, mais avec une prononciation étrangère.

Vêtus de chausses entourées de bandelettes et d'un sayon fait de laine non teinte, avec une large courroie qui leur servait de ceinture, ils rappelaient certains de ces marchands qui venaient parfois dans le val pour échanger de l'ambre jaune et du cuivre contre du seigle, des fromages, des peaux tannées et de la laine. « Pourquoi venez-vous nous attaquer, dit Sigild. — Nous avons été chassés des contrées que nous habitons depuis très-longtemps, par des hordes venues du Nord. Ces hommes ont tué beaucoup d'entre nous, ont pris nos femmes, ont égorgé nos enfants; nous nous sommes rassemblés, ceux qui étaient robustes et, passant un large fleuve sur des radeaux, nous avons été devant nous, vers le soleil couchant pour trouver une contrée où nous puissions vivre. On nous a dit, à deux journées d'ici, que ce pays est bon et peut nourrir beaucoup d'hommes; nous sommes arrivés.

« Quand nos chefs ont vu que vous vous renfermiez dans ce lieu, nous regardant comme des ennemis, ils nous ont dit qu'il fallait d'abord nous rendre maîtres du camp. Nous avons obéi. Nous ne vous faisons que ce qu'on nous a fait. — Pourquoi ne pas nous avoir envoyé quelques-uns d'entre vous demander ce que vous vouliez de nous. — Je ne sais. — Vous vous êtes présentés en ennemis, nous vous recevons comme des ennemis. Combien êtes-vous? — Beaucoup. — Va trouver tes chefs et dis-leur que si à la tombée du jour tous les hommes qu'ils entraînent avec eux n'ont pas quitté le territoire d'Avon, les

prisonniers qui sont ici seront livrés aux supplices. — Je n'irai pas. — Pourquoi ? — Parce que nos chefs ne quitteront pas ce territoire; tu peux nous faire mourir, car si quelques-uns d'entre vous sont tombés entre nos mains vivants, ils sont destinés à la mort pour venger nos compagnons tués cette nuit. — C'est bon. » Sigild donna ordre de mettre des entraves à ces prisonniers, jusqu'à ce qu'il décidât de leur sort.

Le Brenn tenait beaucoup à ce que l'ennemi s'établît vers le Nord, en face du front faible de l'oppidum. Aussi faisait-il faire incessamment des reconnaissances sur le front Est et Ouest jusqu'à la rivière et jusqu'au delà du ruisseau pour empêcher l'assiégeant de s'établir sur l'un ou l'autre de ces deux côtés. Sigild avait installé sur les rampes escarpées du plateau, en face du pont brûlé, un petit camp gardé par deux cents hommes. Les reconnaissances qu'il multipliait avaient ordre de rapporter au camp des fourrages, les bestiaux égarés qu'on pouvait rencontrer et de n'attaquer que si elles se trouvaient en présence de troupes peu nombreuses.

Mais l'ennemi ne paraissait pas avoir l'intention de livrer un nouvel assaut. Il s'établissait dans les bois, au Nord, sur les rampes des coteaux, à droite et à gauche, laissant entre lui et le camp la rivière et le ruisseau, puis on voyait des partis qui maraudaient dans le val pour faire du fourrage et piller les habitations abandonnées. Il établit de l'autre côté du pont détruit une large palissade renforcée d'abatis de bois, et en deux jours un pont flottant sur la rivière, formé de troncs d'arbres attachés entre eux et maintenus par une sorte d'estacade faite d'éperons de bois fichés dans le lit et inclinés vers l'amont.

Il était évident que l'assiégeant n'était pas pressé, qu'il vivait aux dépens des provisions laissées dans la vallée, et voulait réduire l'assiégé par famine.

En effet, les habitants du val d'Avon n'avaient pu apporter avec eux que peu de vivres, ils avaient leurs bestiaux ; mais ceux-ci mal nourris, entassés, mouraient en grand nombre ; les vaches ne donnaient plus de lait et d'ailleurs le fourrage approvisionné diminuait rapidement.

Le sixième jour de l'investissement, les chefs des tribus proposèrent au Brenn de faire une trouée dans la ligne des ennemis pendant que les hommes conservaient encore toute leur vigueur, et de ne pas attendre que les vivres vinssent à manquer totalement pour se mettre à la merci des étrangers. Bien entendu, le Brenn repoussa cet avis en déclarant que le jour de la délivrance viendrait, qu'il fallait patienter. Cependant il lui importait beaucoup que l'ennemi resserrât sa ligne du côté du Nord. Aussi fit-il un soir, à la tombée du jour, assembler deux troupes, l'une à la porte de l'Est, l'autre à la porte de l'Ouest. Il avait remarqué que l'ennemi préparait les repas le matin, avant le milieu du jour, et le soir au coucher du soleil. Après le repas du soir, on entendait des chants et des cris.

Le moment venu, il divisa chacune de ses deux troupes en deux. Les deux premières moitiés devaient se diriger le long des remparts et marcher parallèlement jusqu'aux bois ; là, elles se jetteraient sur les deux flancs des postes avancés de l'assiégeant ; elles ne devaient pas prolonger leur attaque, mais se retirer précipitamment au saillant Nord de l'oppidum. Une issue serait ouverte sur ce point. Pendant ce temps, les deux autres moitiés se réuniraient munies de pieux devant ce saillant où, à l'aide de ces estacades, elles feraient une avancée (fig. 7), puis se retireraient à cent pas à droite et à gauche.

Les hommes de garde du front Nord avaient ordre d'ouvrir une tranchée de vingt pas de largeur dans le rempart, de jeter des fascines et des mottes de gazon dans le

fossé, et de préparer des clayonnages pour fermer cette coupure instantanément.

Les deux premières troupes s'avancèrent donc en silence; celle du côté de l'Ouest sortit plus tôt que celle de l'Est, afin d'arriver en même temps sur les flancs de l'ennemi. Les deux autres troupes les précédèrent et se postant à la pointe Nord de l'oppidum, enfoncèrent leurs pieux suivant les instructions données, puis se retirèrent à droite et à gauche. Il tombait une pluie fine d'automne et le ter-

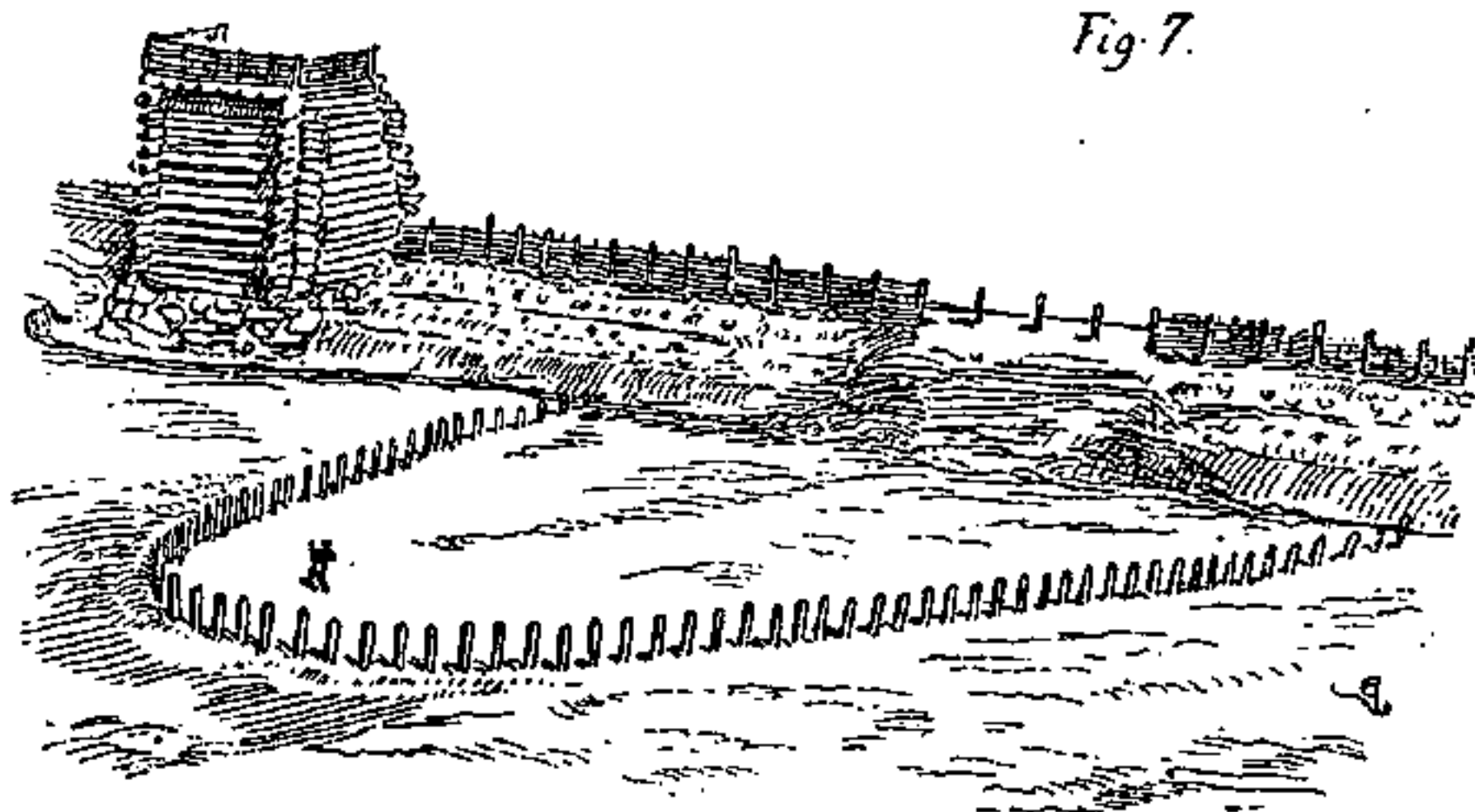


Fig. 7.

rain était glissant. Il fallut un temps assez long pour que les deux troupes pussent se trouver en vue du campement ennemi. L'assiégeant n'avait pas de postes avancés, mais les troupes, campées en face de l'oppidum et à six cents pas environ de celui-ci, étaient retranchées derrière des abatis d'arbres; ce retranchement présentait un front étendu. On voyait les hommes autour des feux; ils parlaient haut, chantaient et buvaient le cidre et l'hydromel qu'ils avaient trouvés en abondance dans les maisons de la vallée. On ne pouvait tenter d'attaquer ce front; il fallait le déborder.

Les deux troupes s'éloignèrent donc de plus en plus l'une de l'autre et avancèrent avec les plus grandes difficultés dans les fondrières, sous bois, craignant à chaque instant d'être vues par l'ennemi. Celle qui manœuvrait sur la droite arriva enfin à l'extrémité du front, se cacha et attendit le signal que devait donner celle de gauche en soufflant dans une corne; car le Brenn avait supputé que le détachement de droite serait arrivé à l'extrémité du front avant le détachement de gauche.

Cependant le temps s'écoulait, et Sigild, qui s'était avancé avec quelques guerriers à cheval sur la lisière du bois, n'entendait rien. Il envoya deux de ses guerriers à la recherche des deux troupes; ceux-ci ne pouvaient cheminer sous bois que très-difficilement et les feux de l'ennemi qu'ils apercevaient de loin à travers les arbres ne faisaient que rendre leur marche plus pénible, en les empêchant de distinguer le terrain sur lequel marchaient leurs montures. Le front sur la droite de l'ennemi, du côté de la rivière, formait une courbe allongée et la troupe de gauche avançait toujours parallèlement à ce front sans trouver un point d'attaque.

Le milieu de la nuit était passé quand cette troupe se vit enfin devant une coupure laissée dans les abatis; mais cette coupure formait un rentrant qui rendait l'attaque fort chanceuse. La troupe attendit que le silence se fît dans le camp. Les feux, irrégulièrement entretenus, jetaient çà et là des clartés vacillantes et les ombres qui passaient devant les brasiers devenaient de plus en plus rares.

Alors l'un des guerriers envoyés par Sigild arrivait; il jugea qu'on ne devait pas différer l'attaque sur ce point et qu'il fallait surprendre l'ennemi pendant le premier sommeil.

Un des hommes donna le signal convenu et la troupe se précipita dans la coupure, égorgeant tout ce qu'elle

trouvait devant elle, en poussant des cris terribles, éparpillant les feux et formant le coin, de manière à ne pas se laisser déborder. Elle n'alla pas bien loin, car aux cris des assaillants et des blessés, on vit de tous côtés les hommes se lever et se diriger à la hâte vers le point d'attaque. La petite troupe se concentra alors, et ayant de l'avance, se mit à fuir vers l'oppidum en suivant la lisière du bois le long des berges escarpées de la rivière. On entendait alors vers la gauche de l'ennemi une longue clameur; l'attaque se faisait aussi de ce côté.

Soit que l'ennemi, lancé à la poursuite de la troupe de gauche, débordât cette troupe, soit que ce détachement s'égarât dans la nuit, il ne put regagner assez tôt le point culminant du plateau et continua de longer la rivière.

Quant à la troupe de droite, moins éloignée de l'oppidum, dès qu'elle se vit sur les bras une masse d'ennemis, elle se retira en bon ordre et s'en vint droit à la pointe des retranchements ainsi qu'il avait été convenu, vivement poursuivie par la foule des assiégeants. En même temps arrivait sur ce terrain, la plupart de ceux des ennemis qui s'étaient mis à la poursuite du détachement de gauche.

Le Brenn avait prévu le cas où l'attaque qu'il avait combinée ne réussirait pas de point en point. Malgré l'obscurité, il vit que ses gens ne précédaient pas, ainsi que cela eût dû être, les guerriers ennemis qui se présentaient sur sa gauche, il rentra donc à la hâte dans l'ouvrage de pieux qu'il avait fait faire et donna l'ordre d'allumer des feux de paille.

Les deux détachements embusqués, à droite et à gauche en dehors du rempart, avaient ordre de n'attaquer qu'à un signal convenu. Arrivèrent donc simultanément à la barrière de pieux la troupe des fugitifs de droite, les ennemis qui les poursuivaient l'épée dans les reins et ceux qui cherchaient la troupe égarée de gauche.

Beaucoup entrèrent pêle-mêle dans l'espace triangulaire formé par ces pieux. Il y eut là une mêlée indescriptible ; les gens qui défendaient le clayonnage remparant la coupure, n'osaient ouvrir des issues à leurs frères d'armes qu'ils voyaient aux mains avec l'ennemi. Le Brenn frappait au milieu de cette foule en essayant de rallier ses hommes. Il put se faire jour jusqu'au clayonnage auquel il s'adossa, et son exemple encourageant les guerriers de la troupe de droite, on tint tête à l'ennemi dont le nombre cependant allait sans cesse grossissant. Quelques instants encore et on allait être culbuté par la multitude des assaillants ; les derniers arrivés poussaient ceux qui étaient devant eux ; le clayonnage et les guerriers qui le défendaient eussent été entraînés par le flot. Le Brenn avec sa longue épée faisait autour de lui un cercle de cadavres et de blessés. Criant alors par-dessus le clayonnage de donner le signal, le son des trompes domina les hurlements des combattants. Il y eut parmi les ennemis comme un mouvement d'hésitation, puis se massant en cohue compacte, ils se précipitèrent sur la coupure qui ceda comme devant un torrent.

Au même moment, on entendit sur les deux flancs de l'ennemi de grands cris ; les deux troupes embusquées attaquaient cette colonne confuse à l'extérieur du rempart....

Ce ne fut qu'au petit jour que le combat cessa. Les ennemis qui avaient pu pénétrer dans l'oppidum étaient tués ou pris. Le triangle de pieux bouleversés était rempli de cadavres de part et d'autre. L'ennemi déconcerté par ces deux attaques simultanées de flanc, se voyant coupé, ne pouvait plus, pendant l'obscurité, combiner un assaut. Il se retira. Toutefois ceux qui avaient été pris dans l'ouvrage avancé et à la coupure de l'oppidum, défendirent chèrement leur vie, et les prisonniers qui furent poussés devant le Brenn étaient tous plus ou moins grièvement blessés.

Sigild était couvert de sang et de boue, son grand cheval noir avait été tué dans la dernière mêlée et lui-même foulé aux pieds.

Il monta sur la tour la plus voisine et vit que l'ennemi se tenait à peu de distance; il établissait une contrevallation d'abatis à trois cents pas de l'oppidum. Son attitude était menaçante, on pouvait craindre qu'il ne méditât une nouvelle attaque. Le Brenn fit donc au plus tôt réparer la coupure et renforcer les parapets de clayonnages par des pieux solides espacés de deux pieds environ. De plus, il fit creuser un second fossé avec retranchement suivant une ligne concave, en dedans du saillant Nord de l'oppidum. Ce retranchement ne pouvait être aperçu du dehors. Il ménagea une issue à chaque extrémité appuyée à une tour. Le but était atteint, l'ennemi se concentrait devant le saillant faible de l'oppidum et se rapprochait. Toutefois les défenseurs ne comprenant pas les motifs qui avaient engagé le Brenn à tenter cette aventureuse sortie de la nuit précédente, hochaient la tête et paraissaient soucieux. Si on avait tué à l'ennemi de deux à trois cents hommes, on en avait perdu presque autant.

Celles d'entre les femmes dont les époux étaient morts remplissaient le camp de leurs gémissements. Sigild devait cependant inspirer la confiance à ses frères d'armes jusqu'au dénouement préparé par lui. Il rassembla les chefs des tribus : « Vous voyez bien, leur dit-il, que nous ne pouvons faire une trouée dans ces lignes qui enserrent le camp. L'ennemi est très-nombreux, audacieux, ne se laisse pas déconcerter. D'ailleurs, abandonnerions-nous ici des vieillards, des femmes et des enfants qui deviendraient sa proie!.... A coup sûr, en supposant qu'une troupe de guerriers hardis pût passer à travers tant d'ennemis, ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants ne les pourraient suivre. Si j'ai fait faire une sortie la nuit dernière, c'est que

j'entends obliger l'ennemi à concentrer toutes ses forces vers le Nord, ce qu'il fera d'autant plus volontiers que c'est le point le plus faible de la défense. Quand nous l'aurons ainsi attiré de ce côté, que nous l'aurons forcé de dégarnir les coteaux de la vallée, nous descendrons une nuit noire dans le val, nous passerons la rivière sur un pont que je ferai préparer et que cinquante hommes pourront établir en peu de temps, et nous fuirons vers le fleuve.... quand nous saurons que nous n'avons plus en vivres que ce que nous pourrons emporter. Des amis, que j'ai fait prévenir, nous guideront chez des tribus voisines, de notre race, et qui nous accueilleront avec joie parce qu'elles manquent de bras pour cultiver de grandes terres qu'elles possèdent.... Ainsi rassurez les tribus, les guerriers : tout est prévu. Mais pour la réussite de ce plan, il faut que nous ne laissions nulle trêve à l'ennemi, tant que nous demeurerons ici. »

A défaut de meilleures raisons, les chefs des tribus parurent ajouter foi aux paroles de Sigild. L'air confiant de celui-ci, sa bonne mine, l'activité qu'il déployait, le soin avec lequel il s'enquêrait de toutes choses, lui attiraient toujours la sympathie des malheureux assiégés.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, dans le petit camp situé au-dessus du pont brûlé, il fit établir des radeaux légers qui pouvaient être attachés rapidement les uns aux autres. Il allait voir le travail et paraissait y attacher une grande importance. Il donna l'ordre d'égorger les prisonniers gravement blessés; quand aux autres pris dans la dernière affaire, on leur donna une nourriture abondante. Enfermés dans une sorte de fosse entourée de pieux, ils ne pouvaient voir ce qui se passait dans le camp. Bien gardés le jour, il les faisait à peine surveiller la nuit, pensant que plusieurs parviendraient à s'échapper et qu'ils feraient croire à l'ennemi que les vivres ne manquaient pas. C'est aussi ce qui

arriva. Une nuit, trois des plus robustes parmi les prisonniers parvinrent à sortir de la fosse, à se glisser le long des remparts et à regagner le camp des assiégeants. Alors Sigild fit tuer les autres.

Des hommes qui n'étaient point préposés à la garde des remparts, Le Brenn avait composé quatre corps de trois à cinq cents hommes chacun, et à certains moments du jour et de la nuit, il faisait sortir ces hommes par l'une ou l'autre porte, avec la mission d'inquiéter l'un des deux côtés du campement ennemi ou les deux à la fois. On ne perdait pas grand monde de part et d'autre, dans ces escarmouches, qui n'avaient d'autre résultat que de tenir sans cesse l'assiégeant en haleine, de le fatiguer et de l'obliger à se concentrer. Aussi était-il visible que l'ennemi préparait un assaut général. On le voyait amonceler des fascines, couper de longues perches, disposer des mantelets d'osier.

Le matin du quatorzième jour du siège, sur les coteaux environnants, à peine voyait-on quelques partis clair-semés et, dans le Val, la palissade établie en face du pont détruit ainsi que le pont de radeaux étaient seuls occupés encore par des troupes nombreuses. « Il est certain, dit Sigild aux chefs des tribus, que l'assiégeant se dispose à nous assaillir. Il faut que nous repoussions vigoureusement cet assaut et alors nous profiterons de la lassitude et du désordre de l'ennemi pour exécuter notre projet de fuite. » Les préparatifs de l'assiégeant paraissaient formidables et il régnait dans le camp, en face du saillant Nord de l'oppidum, une grande activité. De son côté, Sigild ne négligeait rien pour repousser un assaut, bien qu'il comptât sur l'arrivée de la troupe de secours dans la soirée. Il fit approvisionner les tours de pierres et de traits; sur les remparts, il faisait consolider les clayonnages et multiplier les plans inclinés pour y accéder facilement.

De part et d'autre, on se préparait à une lutte décisive.

Le retranchement établi en arrière du saillant était bien muni, et le Brenn exerçait ses hommes à sortir en masse par les deux issues extrêmes ménagées dans ce retranchement pour prendre l'assaillant en flanc.

Toutefois cette journée se passa sans combat. Le soleil couché, le Brenn monta sur une des tours et interrogea l'horizon. Ses fidèles croyaient qu'il examinait les mouvements de l'ennemi; il attendait le signal de Tomar. La nuit s'écoula, nul signal n'apparut.

Sans rien laisser paraître des graves inquiétudes qui l'assaillirent pendant cette longue nuit, le Brenn, dès le lever du soleil, disposa ses guerriers aux points qu'il supposait devoir être attaqués.

L'ennemi se massait en deux grosses troupes à trois cents pas de l'oppidum; il avait amassé une prodigieuse quantité de fascines devant lui, des poutres et des claies. Le soleil était déjà élevé au-dessus de l'horizon quand il se mit en mouvement. En avant, s'avancait un front de guerriers couverts par des mantelets d'osier qui les préservaient des traits et des pierres.

Ainsi atteignirent-ils la contrescarpe du fossé, en dépit des projectiles des tours. Là, ils affermirent ces claies, et peu à peu derrière elles vinrent se poster beaucoup d'ennemis portant des fascines. Puis, par-dessus ce manteau, ils jetèrent dans le fossé un grand nombre de ces fascines. Quand ils jugèrent que celles-ci étaient en quantité suffisante, ils lancèrent dessus des brandons enflammés.

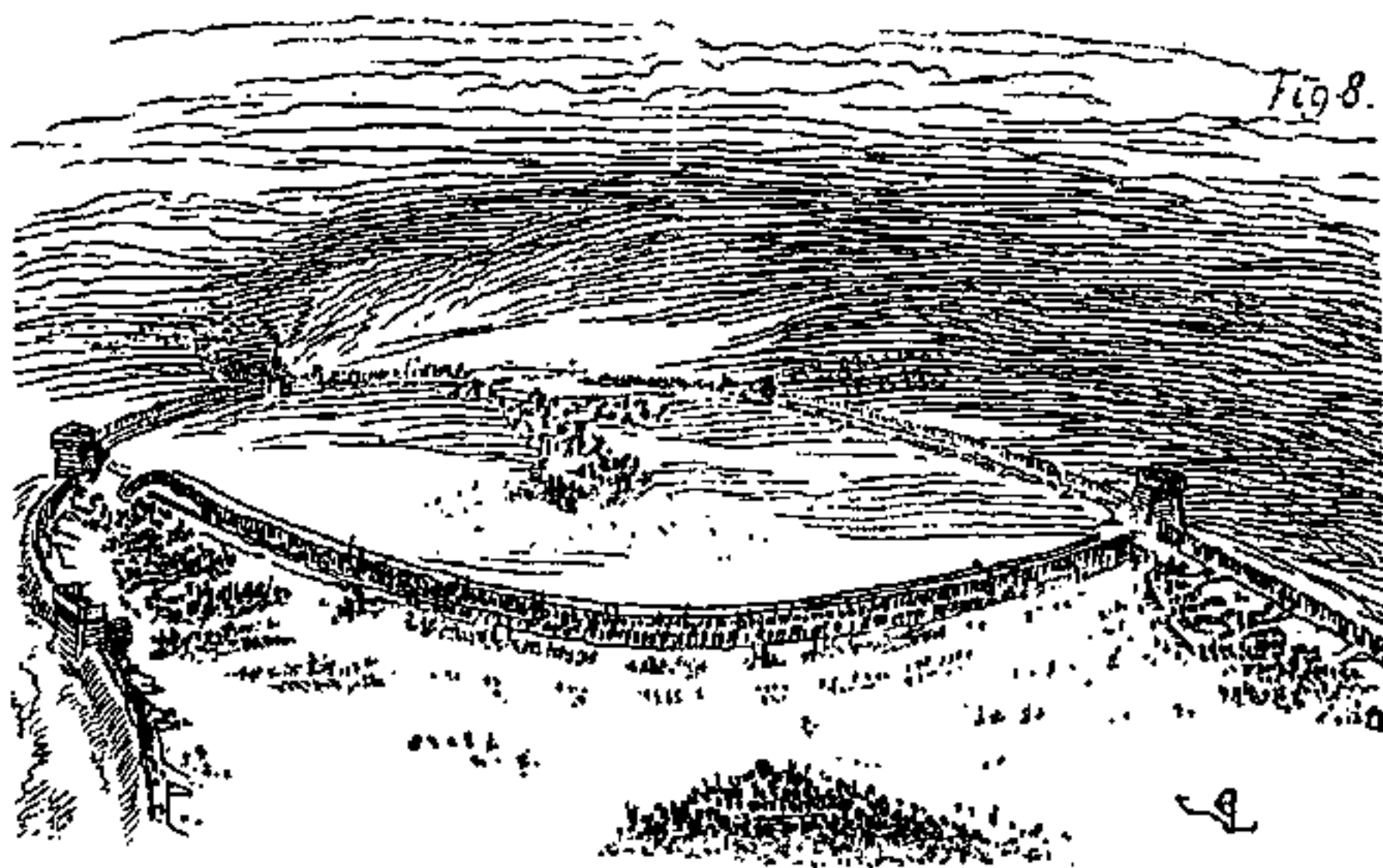
Les assiégés ne pouvaient opposer à ce genre d'attaque aucun obstacle. Ils lançaient force traits et pierres sur les assaillants, mais ils n'en blessaient qu'un petit nombre et d'ailleurs ceux-ci ne semblaient pas se préoccuper de ces projectiles. Le vent venait du N. O. Bientôt les fascines s'enflammèrent et la fumée, les étincelles aveuglaient les

défenseurs. Trois des tours prirent feu ainsi que les clayonnages des remparts.

Sigild, froid, calme, avait fait retirer ses hommes derrière le second retranchement. « L'ennemi, disait-il, ne pourra passer que quand tout sera consumé, ce sera long; laissez-le s'établir sur le rempart et crier victoire. C'est alors que nous agirons. » En effet ces bois verts brûlaient mal et donnaient beaucoup de fumée; les assiégés apportaient des broussailles et des débris de bois sur les fascines incandescentes pour entretenir le feu, cela ne finissait pas. L'ennemi s'impatientait, l'assiégé prenait la chose gaie-ment. Vers le milieu de la seconde moitié du jour, cependant, le feu s'étigenit sur quelques points; jetant de la terre et des troncs d'arbres dans les fossés, sans apercevoir nul défenseur, l'assiégeant crut que les remparts, intenable, étaient abandonnés. Poussant des cris, il se précipita sur les escarpes, franchit les clayonnages à demi consumés, et, ne trouvant aucune résistance, il descendit en masse compacte dans le camp (fig. 8). Là il fut reçu tout à coup par une pluie de traits et de pierres; sans hésitation cependant, il se rua sur le retranchement qui ne présentait qu'un faible relief et un fossé peu profond, pensant l'emporter facilement.

Mais ce retranchement était solide, des pieux épais et aiguisés le garnissaient. Les assaillants se poussant, s'aidant les uns des autres, attaquaient sa crête; ils étaient recus à coup d'épée et de piques et retombaient mourants sur leurs camarades; d'autres les remplaçaient. On marchait sur les corps des blessés qui peu à peu comblaient le vide du fossé sur quelques points. Plusieurs parmi les ennemis étaient parvenus à se jeter au milieu des défenseurs et ouvraient de longues trouées dans lesquelles aussitôt s'élançaient des braves. Le front profond qu'avait établi le Brenn derrière le retranchement était entamé; c'est

alors qu'il démasqua les deux issues extrêmes en faisant sortir par chacune d'elles les deux troupes de guerriers choisis. Ceux-ci longeant le rempart abandonné, tombèrent sur le flot épais des assaillants. A peine avaient-ils assez de place pour se mouvoir, tant la foule était serrée, tant elle se pressait contre le retranchement. Les deux troupes fauchaient devant elles pour se faire jour et avancer. Mais il arrivait toujours des ennemis et la place conquise était



aussitôt remplie par les nouveaux venus, qui, sans se préoccuper de ces attaques sur leurs flancs, se pressaient au centre avec acharnement.

Le fossé était comblé avec les morts, et les fascines sur une longueur de cent pieds, les pieux ébranlés, garantissaient à peine les défenseurs. Au bruit de l'assaut, beaucoup de femmes étaient accourues. On les voyait, les bras nus, élever des pierres au-dessus de leurs têtes et les jeter, en poussant des cris rauques, contre la poitrine des assail-

lants ; ou bien, armées de ces pilons de bois qui servent à broyer les herbes et la viande dans des pierres creuses pour les repas, achever les blessés tombés en dedans du retranchement. Une clameur s'éleva, la cohue des assaillants s'ouvrit et cent hommes s'avancèrent au pas portant un énorme tronc d'arbre sur leurs épaules, entourés de guerriers armés de haches. Cette colonne, renversant tout sur son passage, amis et ennemis, fit une large voie dans le retranchement, toute semée de morts et de blessés. La poutre était déjà plus qu'à moitié engagée à l'intérieur de la défense, quand les femmes accoururent et se précipitant comme des louves sur les flancs de la colonne, passaient entre les guerriers, s'accrochaient aux jambes des porteurs. L'énorme poutre vacilla, obliqua et entraîna dans sa chute assaillants et défenseurs, pris sous son poids. Sigild, profitant du désordre, s'élança alors sur la brèche, suivi par une troupe de guerriers qu'il avait, non sans peine, tenus en réserve. A son tour, il se fraya un chemin au centre de la cohue des assaillants. Voyant ce mouvement, les guerriers qui étaient sortis aux deux extrémités du retranchement intérieur redoublèrent d'efforts. D'autres se jetèrent sur le chemin de ronde par les issues latérales de ce retranchement et précipitaient les ennemis en dedans ou en dehors du rempart. Ceux-ci, resserrés dans cet espace étroit, entamés au centre, ne pouvaient faire usage de leurs armes. Quelques-uns tombaient et étaient étouffés. Ceux qui étaient sur la partie saillante du rempart tournaient le dos et fuyaient au milieu des arrivants qui, ne voyant pas ce qui se passait derrière le rempart, voulaient les forcer de retourner au combat.

La confusion se mettait parmi cette foule qui, n'écoulant plus la voix des chefs, continuait à s'accumuler dans le fossé, sur les escarpes et le chemin de ronde en si grande presse qu'elle ne pouvait agir que par sa masse, et se pré-

sentait aux coups sans pouvoir se défendre. La plupart jetaient leurs boucliers qui gênaient leurs mouvements.

Sigild avançait toujours, et tous les guerriers qui ne défendaient pas le retranchement formaient derrière lui une colonne de plus en plus épaisse; sitôt qu'ils étaient en dehors du retranchement ces guerriers se tournaient le dos et se jetaient sur la masse des assaillants séparés en deux foules. Ces hommes, pris comme dans deux tenailles par les guerriers de Sigild et ceux venant des issues extrêmes du retranchement, étaient égorgés sans combattre.

Les chefs ennemis faisaient en vain sonner la retraite. Tous les assaillants qui étaient accumulés entre le rempart et le retranchement ne pouvaient ni avancer ni reculer. Bien peu parvinrent à rejoindre leurs compagnons.

Les défenseurs ne s'arrêtèrent que par lassitude; ce n'était plus un combat, mais un massacre.

Bien que les guerriers d'Avon eussent perdu beaucoup des leurs, l'issue de cette action les avait enivrés; ils voulaient profiter du désarroi de l'ennemi pour sortir de l'oppidum et se jeter sur lui. Sigild dut, par les plus redoutables serments, leur jurer que la vengeance serait d'autant plus éclatante qu'ils sauraient attendre.

Il leur dit, d'ailleurs, que l'ennemi était très-nombreux et que la perte qu'il venait de faire ne l'avait pas affaibli au point de le rendre méprisable; qu'il brûlait de prendre une revanche, et que l'attaquer dans son camp c'était la lui offrir assurée. Il fallut toutefois faire intervenir l'autorité des chefs des tribus, des Druides pour contenir les guerriers dans l'oppidum.

La nuit s'étendit sur cet étroit champ de bataille, couvert de cadavres et de blessés. Le Brenn fit reprendre possession des remparts, réparer à la hâte les clayonnages, égorger tous les blessés ennemis et transporter les siens au milieu du camp où ils furent confiés aux femmes; alors il

monta au sommet d'une des tours non brûlées de ce front, espérant apercevoir le signal de Tomar. Mais la nuit était brumeuse et à peine distinguait-on les feux de l'ennemi à trois ou quatre cents pas.

Évidemment Tomar n'allumerait pas son feu, ou s'il l'allumait il était impossible de le voir à travers la brume.

Les guerriers, après cette rude journée, glacés par ce brouillard d'automne, s'endormaient près des brasiers. Aux cris de victoire succédait un silence de mort, interrompu seulement par les gémissements de quelques blessés oubliés.

Le Brenn songeait s'il ne serait pas sage de suivre le plan qu'il avait tracé aux chefs des tribus : de quitter le camp avant le jour en passant la rivière sur des radeaux réunis, sans attendre que l'ennemi eût pu combiner un nouvel assaut.... Les vivres manqueraient certainement bientôt.... Mais comment faire mouvoir cette foule. Il fallait laisser quelque repos à ses guerriers. « Encore un jour, se dit-il, et si je n'ai pas de nouvelles de Tomar, j'aviserais. Puis il sortit, fit poster sur le point attaqué des guerriers qui, ayant gardé les remparts non entamés pendant l'assaut et n'ayant pas combattu, formaient une troupe fraîche de quelques centaines d'hommes. Des femmes même montèrent sur les tours. Il recommanda à tous ces défenseurs de pousser des cris s'ils voyaient l'ennemi s'approcher des remparts, afin de réveiller les guerriers endormis. Il envoya plusieurs de ses fidèles sur les autres fronts du camp en leur recommandant de surveiller les approches, de faire sortir quelques hommes par les portes pour reconnaître s'il ne se passait rien au dehors, d'allumer des feux à distance des remparts, afin d'éclairer les abords. Il se dirigea vers l'extrémité sud de l'oppidum, vit que le petit camp, au-dessus du pont détruit était gardé ; mais reconnut aussi,

à travers le brouillard, les feux de l'ennemi dans le val en face de ce pont.

On était au milieu de la nuit, Sigild, accablé de fatigue, revint vers le Nord et se retira sous une des tours. Quelques-uns des siens devaient veiller au dehors, autour d'un grand feu....

Le Brenn dormait, lorsqu'une main appuyée sur son épaule le réveilla. A la lueur d'un tortil de résine, il vit Tomar debout près de lui.... « C'est bien toi, Tomar ? dit-il, croyant rêver. — C'est moi. — Seul ? — Seul ici ; les guerriers sont là bas ; le brouillard rendait le signal inutile, je suis venu. — On t'a vu ? — Tes guerriers dorment, personne ne m'a reconnu ; une femme m'a dit que tu étais ici. — Pourquoi un jour de retard ? — Ditovix a réuni mille guerriers. — Ah ! — Ditovix est avec eux. » Un nuage passa sur le front du Brenn. « C'est un brave frère, dit-il, après une pause. Tu sais que nous avons été attaqués hier ? — Je le sais, j'ai vu le champ des morts. L'ennemi est nombreux, il ne saurait retourner sur ses pas, il attaquera encore demain, il veut en finir. — Alors ? — Alors Ditovix doit se jeter sur lui, avant le milieu du jour, quand il le saura engagé. — Eh bien ? — Si je ne retourne pas près de Ditovix, ou si tu ne lui fais passer aucun avis, il attaquera. — Reste donc avec nous.... Tu es certain que nous serons assaillis au jour ? — J'ai longé le camp ennemi ; on prépare un nouvel assaut et des guerriers passent le long de la rivière pour attaquer aussi du côté de l'Ouest.

Il n'y avait pas un instant à perdre. Sigild réunit ses fidèles et leur annonça qu'il fallait faire un dernier effort ; que l'ennemi, harcelé sur ses derrières par des tribus voisines, devait s'emparer de l'oppidum ce jour même, ou périr. Il présenta Tomar comme ayant passé la veille dans le camp des assiégeants et s'étant mis au fait de la situation.

Personne ne doutait de la véracité de Tomar qui, loin de se vanter, jamais ne disait le quart de ce qu'il savait.

Sigild ne disposait guère, à la suite des divers assauts, que de trois mille hommes en état de combattre, en défalquant le poste placé en face du pont brûlé. Il divisa son monde en trois troupes : l'une de douze cents hommes environ, pour défendre les remparts du Nord, la seconde de huit cents hommes postés sur le rempart de l'Ouest, et la troisième de mille hommes qu'il retint au milieu de l'oppidum sous son commandement direct.

Sur les autres parties du périmètre de l'oppidum, il fit placer des hommes qui n'avaient point l'habitude de combattre, dépourvus d'armes, mais en état cependant d'opposer une certaine résistance si l'ennemi se présentait. Des femmes furent postées dans les tours en dehors des points d'attaque présumés. Elles n'avaient autre chose à faire que de jeter des pierres sur les assaillants.

Le jour tardait à paraître tant le ciel était chargé de vapeurs, cependant les guerriers, encouragés par les paroles du Brenn, par leurs succès de la veille, attendaient l'ennemi, pleins d'ardeur. Les Druides, informés par Sigild de la venue d'un secours, parcouraient le camp en annonçant que le jour de la délivrance était arrivé, que les âmes des guerriers qui succomberaient étaient assurées des plus brillantes destinées. Les Druidesses, échevelées, attachaient des branchages sacrés aux clayonnages des remparts.

On voyait distinctement alors un corps de deux mille ennemis environ, adossé à la rivière, en face le front occidental de l'oppidum. Vers la fin du premier quart du jour, cette troupe gravit l'escarpement et s'arrêta à portée de trait. Puis, s'étant divisée en huit groupes, chacun d'eux se dirigea muni de fascines vers une des tours. Les assaillants furent accueillis par une grêle de flèches et de pierres. Ils avancèrent néanmoins sans hésitation et accu-

mulèrent les fascines au pied des tours. Ce n'était pas sans perdre beaucoup des leurs, car les assiégés leur jetaient de gros cailloux et des troncs d'arbres par-dessus les parapets.

Plusieurs fois les assaillants tentèrent de mettre le feu aux fascines; mais les bois étaient humides et les défenseurs jetaient des paniers de terre mouillée sur la flamme quand elle commençait à jaillir.

L'assaut du côté de l'Ouest durait depuis quelque temps, quand un grand nombre d'ennemis se jeta sur le saillant du Nord, dont les tours étaient en partie détruites.

Comme la veille, il se ruait en masse tellement compacte contre ce saillant qu'il ne pouvait tarder à faire une trouée.

Sigild fit alors sortir cinq cents hommes par la porte de l'Est, afin de prendre en flanc la colonne d'assaut, pendant qu'il se dirigeait avec les cinq cents autres guerriers de réserve droit au saillant. Déjà, lorsqu'il arriva sur ce point, l'ennemi était en dedans du rempart et les siens abrités derrière le retranchement.

En voyant les monceaux de cadavres qui étaient restés dans cet espace, l'ennemi sembla redoubler de fureur et débordait comme un flot par une large issue. Croyant enfin être maître de l'oppidum, il se jeta en désordre sur la troupe conduite par Sigild. Celle-ci, disposée en croissant, formait comme un second retranchement, contre lequel se heurtaient les assaillants, sans pouvoir l'entamer.

Arrivaient sur le flanc gauche de la cohue des assiégeants les cinq cents hommes sortis par la porte de l'Est, quand une immense clameur s'éleva du camp de l'ennemi.

Des cavaliers couraient, bride abattue, vers l'oppidum.

Le flot des assaillants hésitait. Attaqués sur leur flanc, à peine s'ils résistaient, et un mouvement de retraite désordonnée s'accusait de plus en plus.

Ceux qui avaient franchi le rempart, ne se voyant plus

soutenus, ou poussés plutôt par de nouveaux arrivants, regardaient derrière eux et ne tardaient pas à fuir vers le bois.

Sigild comprit que Ditovix attaquait : alors rassemblant ses guerriers, faisant appeler tous les hommes répandus sur les défenses, il forma une épaisse colonne et passant sur le ventre des assaillants qui se trouvaient entre lui et le rempart, il le franchit, se réunit aux guerriers déjà sortis : « Maintenant, cria-t-il, en avant, l'ennemi est à nous, que pas un ne retourne dans son pays. »

Les malheureux assiégeants, pris entre les guerriers de Ditovix et ceux conduits par Sigild, bien qu'ils fussent deux fois plus nombreux que n'étaient ces deux corps réunis, affolés, ne songeaient plus à se défendre et se portaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, trouvant partout la mort.

Beaucoup essayaient de fuir vers la rivière ou le ruisseau ; mais Tomar, qui était resté dans l'oppidum, sur l'avis que lui avait donné Sigild, envoyait les guerriers postés sur les remparts à leur poursuite.

Les assaillants, sur le front de l'Ouest, voyant le désordre qui régnait parmi les leurs sur le plateau, étaient descendus vers les berges. De ce côté, des guerriers sortirent en foule par la porte occidentale, rompirent le pont de radeaux et se jetèrent sur l'ennemi acculé à la rivière.

Ceux, parmi les assiégeants, qui ne trouvèrent pas la mort pendant cette journée, errants, traqués, périrent de faim ou de froid.

On avait cependant un millier de prisonniers, entre autres ceux qui gardaient la palissade dans le Val. Ils furent égorgés, dans le Némède, devant les Druides et les Druidesses. La plupart des morts furent jetés dans la rivière, et pendant plusieurs jours les riverains du fleuve trouvèrent des cadavres arrêtés au milieu des roseaux.

IV

CE QUE COUTENT LES DÉFENSEURS

Ditovix et ses guerriers avaient bravement fait leur devoir; les tribus du val d'Avon les considéraient comme des sauveurs, et lorsque les malheureux assiégés retournèrent dans leurs maisons dévastées, ils s'empressèrent de partager le peu qui leur restait avec les nouveaux venus. Dans le camp ennemi, on avait trouvé des provisions, fruits du pillage, et sur les cadavres des vaincus, un peu d'or, des armes; tout cela fut également distribué. Mais l'hiver approchait, les fourrages étaient dispersés, les bestiaux perdus ou mangés, les réserves de grains détruites. Il fallut acheter aux marchands de quoi subsister; il fallut nourrir les alliés. La disette régnait dans cette vallée si prospère le mois précédent. Ces sauveurs étaient exigeants et demandaient où étaient ces biens, cette abondance qu'on leur avait promis.

Retirés dans l'oppidum avec les guerriers de Sigild, les hommes de Ditovix prétendaient être les maîtres, faisant sans cesse valoir l'étendue du service qu'ils avaient rendu aux habitants du Val d'Avon. Des querelles surgissaient

chaque jour, et il ne fallait rien moins que l'ascendant que Sigild avait su prendre parmi les siens pour modérer leurs colères.

Ditovix n'intervenait point en tout ceci. On lui avait demandé secours, disait-il à Sigild, en promettant à ses hommes des biens, des richesses ; que pouvait-il leur répondre, si on les laissait périr de misère ?

Ditovix avait amené mille guerriers au secours des habitants du val d'Avon, et, malgré les pertes subies pendant l'action, il se trouvait, un mois après, la destruction de l'armée ennemie, que le nombre de ces auxiliaires s'était singulièrement accru.

Les Druides intervinrent alors ; ils représentèrent à Ditovix que si lui et ses guerriers avaient sauvé les tribus de la vallée d'une destruction totale, elles étaient réduites à la misère ; que si les familles mouraient de faim, le même sort était réservé à ses hommes, puisqu'il n'y avait plus rien à leur donner ; que, dans l'intérêt commun, il fallait donc aviser.

Ce fut alors que Ditovix changea d'attitude. « Je voudrais ramener dans leur pays mes guerriers, que je ne le pourrais, dit-il. Ils refuseraient de me suivre et se livreraient à toutes sortes d'excès. C'est à peine si je puis obtenir que des murmures ils n'en viennent à de fâcheuses extrémités. Pour les entraîner, j'ai dû promettre beaucoup, il faut les satisfaire. Ce sont des hommes habitués aux combats et qui ont, la plupart, fait la guerre dans les pays outre-monts. Ils sont impropres à travailler à la terre ou à soigner les bestiaux ; que proposez-vous?... » — Que demandez-vous ? dirent les Druides. — J'assemblerai les principaux d'entr'eux, je leur exposerai la situation des choses et je vous ferai part de ce qu'ils désirent.... »

Ditovix et Sigild tinrent conseil, car l'un et l'autre sentaient qu'il était nécessaire d'obtenir les mêmes avantages

pour les guerriers de la vallée et pour les auxiliaires, si on voulait éviter une collision. Les deux chefs appelèrent quelques-uns des principaux marchands qui parcouraient la vallée afin d'obtenir d'eux qu'ils fournissent des denrées moyennant certaines garanties fort avantageuses pour eux.

Les choses réglées ainsi entre Sigild et Ditovix, ils réunirent leurs fidèles et n'eurent pas de peine à leur faire accepter les conditions arrêtées entr'eux.

Voici quelles étaient ces conditions : L'oppidum serait placé sous la garde exclusive des guerriers du Val et des hommes de Ditovix. Leur nombre s'élevait à près de trois mille. Les hommes du Val leur donneraient une journée sur quatre pour les aider dans l'exécution des travaux nécessaires, soit pour la défense, soit pour leur construire des habitations. Il serait alloué par chaque famille du Val, pour l'entretien et la nourriture de ces trois mille guerriers, le quart des récoltes et le quart des bestiaux. Comme Ditovix et Sigild se chargeaient de subvenir aux besoins de la population pendant la disette, toutes les marchandises devaient être accumulées au bas du promontoire, au lieu où était le pont ; et les habitants devaient les recevoir et les échanger là, sans qu'il leur fût permis de traiter directement avec les marchands, sous les peines les plus sévères.

Si dures que fussent ces dispositions fiscales, il fallait bien les accepter. Ditovix, muni de beaux présents, quitta l'oppidum et laissa ses guerriers qui reconnurent Sigild pour leur Brenn. Le pont fut promptement rétabli et il s'éleva sur les deux rives, à ses débouchés, des maisons et magasins pour les marchands et leurs marchandises. Les chefs des guerriers prélevaient un bénéfice sur toutes les ventes ; ils avaient le monopole du négoce, puisqu'ils accaparaient tous les produits échangés.

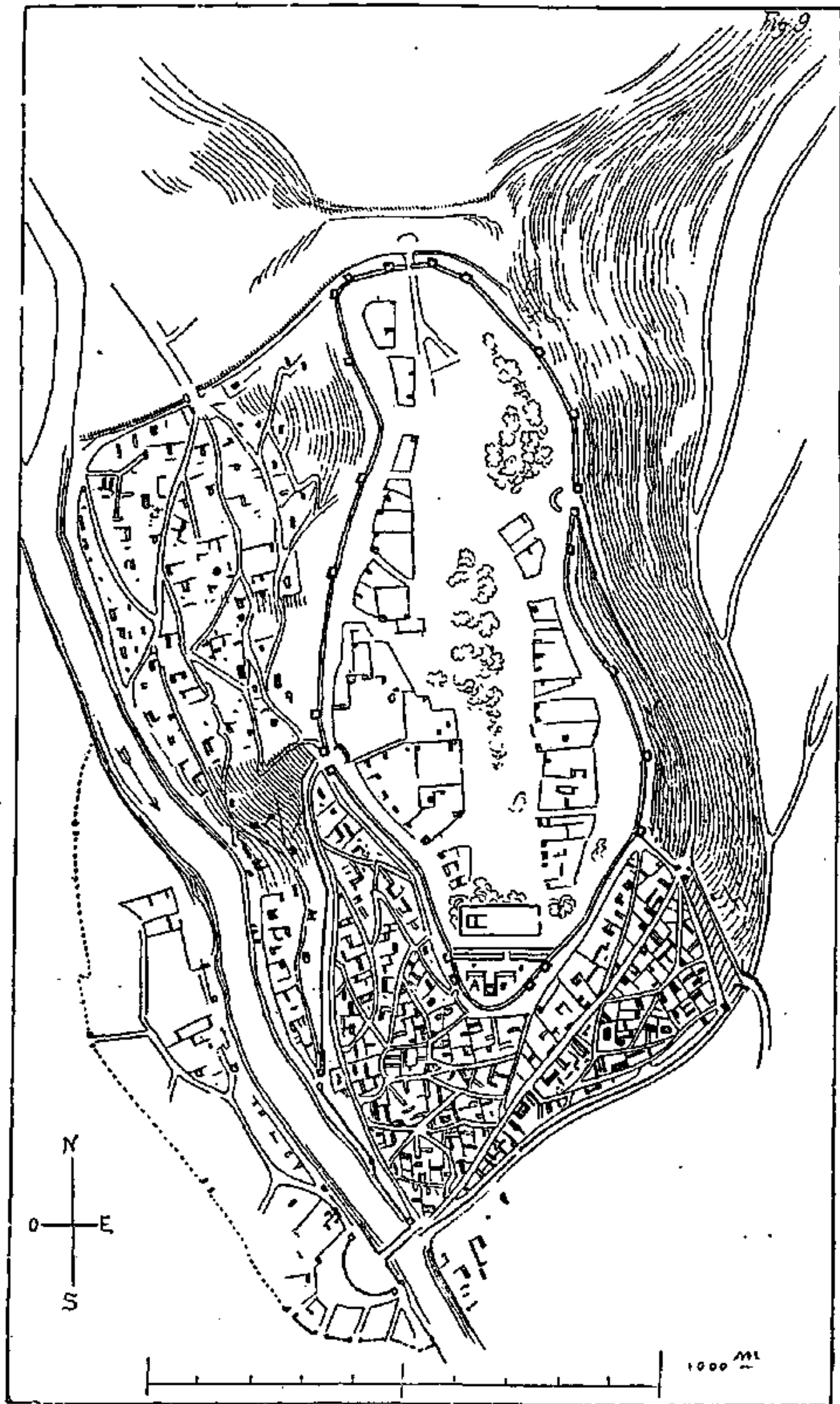
Malgré l'étendue de leurs charges, et en raison même

de cette étendue, les habitants du Val d'Avon firent produire à la terre plus qu'elle ne donnait auparavant. Ils élevèrent un plus grand nombre de bestiaux. Leur industrie s'étendit, la population augmenta. Beaucoup de marchands vinrent habiter dans le bourg bâti aux deux bouts du pont.

Trente années après le siège que nous venons de décrire, la vallée était donc en pleine prospérité, bien que les habitants souffrissent impatiemment la domination de la caste guerrière et trouvassent exorbitant de donner le quart de leur bien et de leur temps à ces hommes qui vivaient dans l'oisiveté, et dont les chefs étalaient un luxe insolent. Souvent, il est vrai, ces guerriers entreprenaient quelque expédition et ne revenaient pas tous dans la vallée; mais ceux qui rentraient sains et saufs avaient le soin de se faire livrer l'arriéré des redevances et alors passaient-ils des journées à boire et à manger et étaient-ils plus exigeants que jamais.

Ils se recrutaient dans la jeunesse de la vallée et même parmi des étrangers, car il était important pour eux que leur nombre ne diminuât point.

Peu à peu le souvenir des événements qui avaient conduit à cet état de choses s'effaça au sein de la population. Les petits-fils des guerriers de Sigild et de Ditovix regardèrent les concessions faites à leurs aïeux comme un droit de naissance, et les cultivateurs, bergers et artisans du Val, habitués à la soumission, finirent par admettre qu'ils étaient venus au monde pour servir et nourrir les hommes établis dans l'oppidum.



LA VILLE ET LA CITÉ D'AVONS (GUERRE DES GAULES)

V

DEUXIÈME SIÈGE

Deux siècles et demi s'étaient écoulés, la vallée d'Avon était devenue le centre d'une nombreuse et riche population du pays de Lingons. Au pied de l'oppidum s'étendait une ville à cheval sur la rivière, centre commercial assez important, car cette rivière étant navigable au-dessous du promontoire, de nombreux bateaux qui venaient du pays des Séquanes remontaient jusque-là, chargés de marchandises provenant du midi et s'en retournaient emportant des chevaux, des cuirs tannés, du fer ouvré, des viandes salées et fumées, du bois, des grains, des fromages, etc., etc.

L'oppidum était alors en partie couvert d'habitations avec jardins appartenant aux descendants des guerriers de Sigild et de Ditovix. Ses remparts, réparés plusieurs fois, n'étaient pas en parfait état, on y voyait des ouvrages en terre, avec quelques tours de pierres sèches, principalement du côté du Nord. La partie de la ville sur la rive droite était ouverte, mais celle qui s'élevait sur les rampes méridionales du promontoire était enclose de murs bâtis en

pierres sèches, qui allaient joindre les remparts de l'oppidum. Une tête de pont construite suivant la même méthode se présentait sur la rive droite et touchait presque les maisons de la partie de la ville bâtie de ce côté (fig. 9).

Il ne faudrait pas supposer que cette ville présentât l'aspect de nos cités modernes. Elle consistait en une série de clôtures de bois ou de pierres sèches enveloppant des jardins au milieu desquels étaient bâties les maisons de bois, couvertes de chaume ou de roseaux.

Cependant, sur la pointe méridionale de l'oppidum, en arrière du Némède et regardant la vallée, s'élevait un ouvrage en pierre et bois qui se dessinait par-dessus le rempart (voir en A). C'était la demeure du chef des guerriers et de ses Ambactes¹ lesquels étaient nombreux.

Catognat était son nom, riche par sa naissance; il tenait à ferme les péages et les impôts d'un vaste territoire des Lingons et avait ainsi beaucoup accru son avoir. Par ses largesses, il s'était fait de nombreux partisans et était toujours entouré d'une troupe de cavaliers équipés et nourris à ses frais. Par ses alliances de famille, il avait acquis une influence considérable jusque chez les Éduens et participait aux guerres que ceux-ci soutenaient contre les Arvernes. Il pouvait réunir de cinq à six mille guerriers, tant parmi ses clients directs que parmi ceux de ses Ambactes.

Lorsque César se mit à la poursuite des émigrants Helvètes qui prétendaient passer à travers la province romaine pour se répandre dans la Gaule, les Éduens lui avaient promis d'approvisionner ses troupes de blé.

Déjà les Helvètes, et après eux les Romains qui les seraient de près, avaient passé l'Avar², et les grains promis n'arrivaient pas. C'est qu'en effet, chez les Éduens, cer-

1. Fidèles; guerriers dévoués au chef.

2. La Saône.

tains personnages influents, contraires aux Romains et craignant qu'une fois un pied dans les Gaules, ils ne voulussent dominer le pays, apportaient mille obstacles à l'accomplissement des promesses faites par les magistrats de la principale cité des Éduens.

Catognat était du nombre des chefs les plus actifs opposés aux Romains et avait, parmi les auxiliaires que s'était adjoint César, des amis qui l'informaient de tout. De son côté, il faisait transmettre aux Helvètes les rapports qui lui parvenaient, soit sur les mouvements de l'armée romaine soit sur sa situation.

César ayant eu connaissance de ces manœuvres par Liscus, prit des mesures en conséquence, et après avoir anéanti en grande partie l'émigration des Helvètes, lorsque ses débris essayèrent de se réfugier chez les Lingons, il envoya d'abord des courriers pour défendre à ceux-ci de fournir des vivres et un asile aux fuyards; puis, après trois jours laissés à ses troupes pour se refaire, il se remit de nouveau à la poursuite des Helvètes. Ceux-ci se soumirent promptement, mais César n'avait pas oublié la part que Catognat avait prise dans l'affaire des vivres, auprès des Éduens, et, pendant qu'il traitait avec ces derniers afin de soustraire une partie de la Gaule à la tyrannie d'Arioviste, il détacha une légion et quelques troupes auxiliaires pour s'assurer des dispositions des Lingons, s'emparer de Catognat, des Helvètes auxquels il avait donné asile et châtier au besoin les habitants du Val d'Avon s'ils prétendaient soutenir leur chef.

Catognat, qui avait toujours des intelligences dans l'armée de César, fut bientôt averti du danger qui le menaçait.

Il avait, en effet, donné asile à quelques fuyards Helvètes, ce qui portait le nombre de ses hommes à près de six mille, en admettant que les guerriers du Val d'Avon voulussent se défendre contre les troupes romaines. Réunis-

sant donc ses Ambactes et les principaux parmi leurs clients, il leur représenta que l'armée romaine était peu nombreuse, déjà éloignée des trontières de la Province, affaiblie par les combats précédents; que si elle avait eu raison des Helvètes en rase campagne, les choses eussent tourné autrement s'il eût fallu attaquer ceux-ci derrière des retranchements; qu'ils ne devaient pas souffrir que les Romains s'occupassent de leurs affaires ou de leurs démêlés, puisqu'eux-mêmes, Gaulois, ne se mêlaient pas de ce qui se passait dans la Province; que les Romains étaient dans leur droit en interdisant le passage aux Helvètes sur le territoire romain, mais qu'ils portaient atteinte à l'indépendance de leurs voisins et de leurs alliés en prétendant faire la police chez eux sans y être provoqués par une demande formelle; qu'il savait, d'ailleurs, que les Éduens, tout dévoués qu'ils parussent aux Romains, n'attendaient qu'une occasion de châtier leur présomption; que César allait diviser ses forces et que si les gens du Val d'Avon résistaient aux troupes envoyées contre eux, ils donneraient ainsi le signal d'une levée de boucliers fatale aux armées romaines. Il leur dit encore qu'ils devaient se souvenir que leurs aïeux avaient fait trembler les Romains jusque dans Rome, et qu'il était honteux aujourd'hui de subir la loi de ces vaincus d'autrefois.

Catognat eut en outre la précaution d'envoyer de prétendus voyageurs dans les maisons. Ceux-ci rapportaient qu'ils avaient vu les troupes de César, qu'elles étaient exténuées, manquaient de tout; que les meilleures parmi ces troupes avaient dû sans cesse donner contre les Helvètes; qu'elles étaient réduites des trois quarts, et que le reste se composait de recrues sans valeur et d'auxiliaires n'attendant qu'une occasion de retourner chez eux.

Ces nouvelles, répandues dans la vallée, produisirent plus d'effet encore que les discours de Catognat, car les

Gaulois ont, de tout temps, été enclins à ajouter foi aux propos qui flattent leurs désirs, sans s'enquérir s'ils sont vrais ou faux. Si quelques vieillards, branlant la tête, disaient qu'il serait bon de savoir ce qu'on demandait d'eux, avant de prendre une attitude hostile, on leur tournait le dos. Catognat, voyant ainsi toute la population portée à la résistance, fit amonceler des troncs d'arbres mêlés de terre et cailloux devant les points faibles de l'oppidum.

On recreusa le fossé devant les murs de la rive gauche et on entourra de palissades la partie de la ville restée ouverte sur la rive droite. De plus, Catognat fit faire une coupure à cent pas de l'oppidum, entre son saillant Nord et le plateau. Ces travaux, entrepris à la hâte, n'étaient pas encore achevés quand les troupes romaines furent signalées. Les piétons s'avançaient en bon ordre dans la vallée, sur la rive gauche, pendant que la cavalerie suivait les collines du même côté. Nul soldat ne quittait son rang pour entrer dans les maisons et marauder, on n'entendait ni chants, ni cris. Les casques de bronze poli des légionnaires brillaient au soleil, et de loin donnaient à cette troupe l'apparence d'un long serpent de feu se déroulant dans les prairies.

Du réduit élevé, occupé par Catognat, on pouvait suivre les moindres mouvements des Romains.

Bientôt ils se déployèrent le long du ruisseau, leur gauche appuyée à la rivière et leur droite protégée par la cavalerie sur les coteaux. Le légat Titurius envoya alors un messenger dans la ville. Il était chargé de faire savoir aux magistrats que les Romains se présentaient en amis, mais que Catognat ayant donné asile à un parti d'Helvètes et ayant notoïrement usé de son pouvoir pour empêcher les Éduens de remettre les vivres promis à l'armée commandée par César et venue dans la Gaule uniquement pour empêcher les Helvètes de la saccager, c'est-à-dire en alliés scru-

puleux, on eût à remettre, sans délai, ledit Catognat et les réfugiés Helvètes au légat Titurius, que cela fait, les Romains ne demanderaient que des vivres pour dix jours; ainsi qu'il est juste de le pratiquer entre alliés, après quoi ils retourneraient chez les Éduens.

Catognat, entouré des principaux parmi ses Ambactes, était au milieu de l'assemblée des magistrats quand l'envoyé leur tint ce discours. Voyant ceux-ci hésitants. « Me voici, répondit-il au messenger, je suis Catognat, j'ai donné asile à des Helvètes qui sont mes amis, mes hôtes; je suis allié aux Helvètes, comme je suis allié aux Romains. Si le Romains eussent été battus par les Helvètes, et que quelques-uns d'entre eux, échappés au massacre, se fussent réfugiés ici, trouveraient-ils honnête que je les livrasse à leurs ennemis, venant me les demander ici, en armes? Si de tels procédés étaient habituels aux Romains, je rougissais d'être leur allié. Quant à l'accusation vague, touchant l'influence que j'aurais exercée sur les déterminations des Éduens, je ne saurais répondre. Les Éduens font ce que bon leur semble, et je n'ai pas à intervenir dans leurs affaires. Que les Romains s'en prennent aux Éduens si ceux-ci n'ont pas rempli leurs engagements. Pour moi, les Romains ne m'ont rien demandé, je ne leur ai rien promis; que viennent-ils faire ici? S'ils avaient un messenger à m'adresser, était-il nécessaire de le faire escorter par une légion? Est-ce ainsi que l'on procède entre alliés? Va dire à ton légat que nous sommes ici chez nous, que s'il vient en ami, nous le traiterons en ami; mais que s'il prétend diriger notre conduite et nous mener comme des enfants, nous lui répondrons en hommes qui savent ce qu'ils ont à faire. » — Il a raison, il a raison, crièrent à la fois les Ambactes. — Et accablant le messenger d'injures, ils le poussèrent dehors; il fallut que Catognat intervînt pour que la foule ne le mît pas en pièces.

Titurius avait pour instructions de ménager autant que possible les habitants, afin de ne pas exciter les populations voisines et de s'en tenir scrupuleusement aux termes des réclamations transmises par le messenger, c'est-à-dire d'exiger la remise des Helvètes et de Catognat.

D'autre part, il avait ordre de pousser cette expédition avec promptitude, César n'ayant entre les mains qu'un petit nombre de légions. Le légat renonça donc à investir la ville et l'oppidum, et pensa (n'ayant pas à craindre l'intervention immédiate d'un corps de secours) que le mieux serait de porter tous ses efforts vers le plateau, espérant, par un coup de vigueur, emporter la forteresse. Cependant il était à craindre que si on prenait d'assaut l'oppidum, Catognat et une partie des Helvètes ne parvinssent à s'échapper.

Le légat, la nuit venue, cherchait donc comment, avec les huit mille hommes environ, qu'il avait sous la main, il pourrait en même temps intercepter toutes communications du dedans au dehors et attaquer vivement l'oppidum, quand un centurion vint lui dire que des habitants demandaient à l'entretenir en particulier.

Ceux-ci étaient des magistrats de la ville basse.... Embrassant les genoux de Titurius et versant des larmes, ils lui dirent qu'ils subissaient bien malgré eux la domination de Catognat et de ses guerriers; que le messenger envoyé dans la journée n'avait adressé à l'assemblée que des demandes raisonnables, puisque les Helvètes n'étaient entrés dans la Gaule que pour piller, et que Catognat avait usé de son influence pour entraver la marche des Romains leurs alliés, venus pour détruire les Helvètes; qu'eux, magistrats, n'avaient nulle autorité sur les guerriers, et bien peu sur le populaire asservi et trompé par les agents de Catognat; que ce chef et ses hommes s'étaient réfugiés dans l'oppidum et dans la partie de la ville sise à la pointe

du promontoire, abandonnant la partie bâtie sur la rive droite, et qu'enfin, ils suppliaient le légat de faire occuper cette partie de la ville par ses troupes qui seraient bien reçues et qui, l'espéraient-ils, ne se livreraient à aucun excès, puisqu'on les traitait en amis.

Titurius releva ces hommes et leur parlant avec bienveillance, il leur promit de faire ce qu'ils demandaient; mais craignant un piège, il leur déclara qu'il devait les garder comme otages. Ces magistrats se mirent à sa disposition en lui déclarant que ses troupes trouveraient les portes ouvertes, les postes inoccupés et les habitants en grand émoi, mais nullement hostiles, si on les traitait bien.

Dès leur arrivée, les Romains avaient installé un bac sur la rivière en aval de la ville. Une reconnaissance faite aussitôt, rapporta qu'en effet les issues étaient libres et que personne ne paraissait derrière les murs.

Titurius fit donc à la fois investir toutes ces issues, et vers la mi-nuit un millier d'hommes, pris parmi les auxiliaires, occupait la ville basse, sans qu'on eût entendu un cri, sans apparence de désordre. Le matin, les guerriers Gaulois postés à la tête du pont, virent devant eux les Romains; ils adressèrent alors aux habitants mille injures, les menaçant de brûler la ville dès qu'ils auraient chassé les troupes romaines. Cependant les Romains abattirent bon nombre de maisons qui avoisinaient la tête du pont et se servirent de leurs débris pour former un retranchement de contrevallation en demi-cercle qui s'appuyait des deux bouts à la rivière. Titurius établit quelques postes le long du ruisseau et sur le grand cours d'eau; en amont de la ville il fit faire un pont de bateaux gardé par deux postes à chaque bout. Après quoi, il se transporta avec le gros de ses troupes sur le plateau du Nord.

Dès le lendemain, il fit tâter la place après avoir comblé

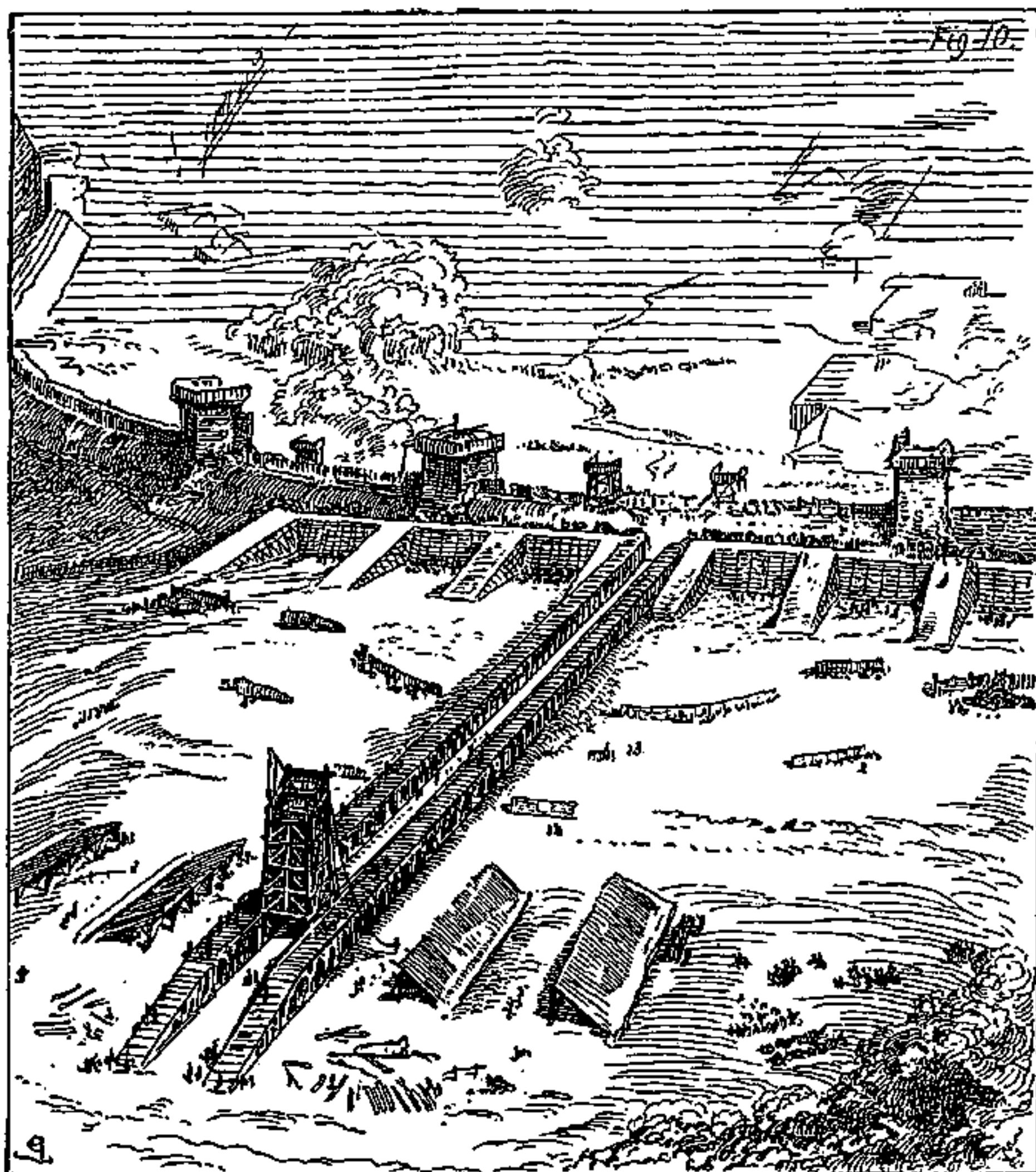
une partie de la coupure, mais Catognat avait fait supprimer les issues du front Nord, et fait compléter le rempart sur ce point. L'assaut fut vivement repoussé. Le succès enhardit les assiégés qui accablaient le légat de sarcasmes. Celui-ci, voyant qu'il ne pouvait, en présence d'hommes déterminés et nombreux, occuper l'oppidum par un coup de main, se décida à entreprendre un siège en règle.

Bien que la coupure faite par les défenseurs entre l'oppidum et le plateau, ne fût qu'à portée de trait du rempart, en peu d'heures elle fut presque entièrement comblée, consolidée et nivelée. Alors, Titurius fit abattre beaucoup d'arbres dans les bois qui s'étendaient sur le plateau du nord et les fit amener en avant du camp.

Ces bois débités convenablement, un *agger* fut commencé à quinze pas des remparts, malgré les traits et les pierres envoyés par les assiégés.

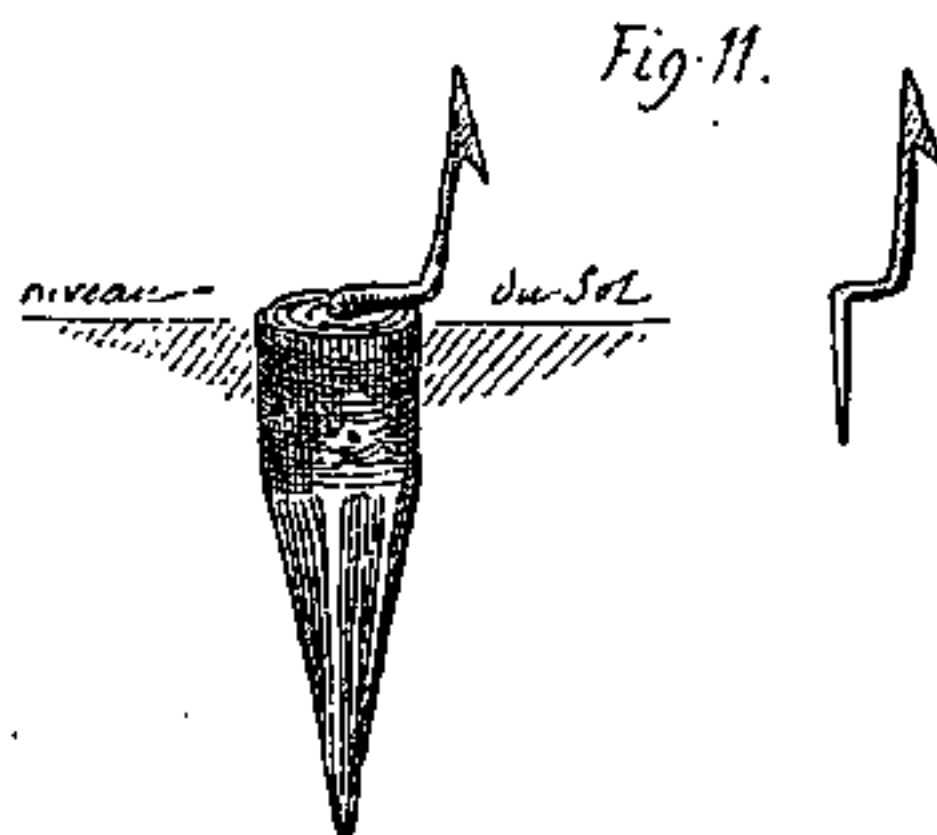
Cet *agger* se composait d'une terrasse de cent pas de longueur environ, sur dix pieds de hauteur et vingt d'épaisseur, interrompue au milieu par un intervalle de douze pas. Des deux côtés de cette coupure, perpendiculairement, s'allongeaient deux galeries (*vineæ*) solidement construites au moyen de troncs d'arbres et couvertes; ces galeries avaient environ cent pas de longueur. L'*agger* était fait de troncs d'arbres empilés, mêlés de terre, avec des rampes pour monter au sommet. Ce travail employa quelques jours, et comme pendant ce temps, les Romains n'attaquaient pas et ne songeaient qu'à garantir les travailleurs contre les projectiles lancés des remparts, les assiégés ne cessaient de les railler (car on était à portée de la voix) en leur demandant s'ils comptaient bâtir une ville et passer là l'hiver. Mais un matin les guerriers de l'oppidum d'Avon virent s'élever une tour de bois à l'extrémité des deux galeries. Cette tour, dont la charpenterie avait été

préparée d'avance, fut dressée dans la journée; son sommet dépassait de plus de dix pieds la crête des tours du rempart de l'oppidum (fig. 10).



Les Gaulois considéraient cet ouvrage avec inquiétude, bien qu'ils n'en comprissent pas la valeur, aussi Catognat résolut-il d'incendier ces travaux pendant la nuit. A cet

effet, il fit placer sur les remparts, derrière les clayonnages, des tonneaux remplis de poix, de graisse et de menu bois sec, puis il disposa deux troupes prêtes à sortir par les deux portes de l'Est et de l'Ouest, munies de vases pleins de résine, d'étoupe et de graisse. Ces troupes devaient se jeter ensemble en longeant les défenses extérieurement, sur les flancs de l'attaque, pendant que les hommes postés sur les remparts, enlevant quelques clayonnages, feraient rouler les tonneaux enflammés contre l'*agger* dont la face s'élevait sur la contrescarpe du fossé.



Du haut de la tour, les Romains avaient pu voir ces préparatifs, et d'ailleurs ils se gardaient solidement sur les flancs du plateau chaque soir. Le légat, la nuit tombée, fit garnir ces postes de pieux et enfoncer en dehors dans le sol, un grand nombre de *stimuli* (fig. 11). Vers la troisième heure de la nuit, les assiégés sortirent par les deux portes et vinrent sans bruit, jusqu'à demi portée de trait des postes romains. A un signal, donné de l'intérieur, les deux troupes se précipitèrent à la fois sur les deux flancs de l'attaque. Mais avant même d'arriver aux palissades, beaucoup, blessés par les *stimuli*, tombèrent en poussant

des cris de douleur. Ceux qui atteignirent les postes, décimés par les traits que leur lançaient les Romains, hésitants en voyant tomber bon nombre des leurs, étaient plus disposés à fuir qu'à continuer l'attaque, quand ils se virent à leur tour pris en flanc et à revers par les assiégeants. Des remparts, les défenseurs qui voyaient difficilement ce qui se passait, à cause de l'obscurité de la nuit, ne sachant si le désordre provenait de la fuite des Romains ou des leurs, n'osaient lancer des pierres et des flèches.

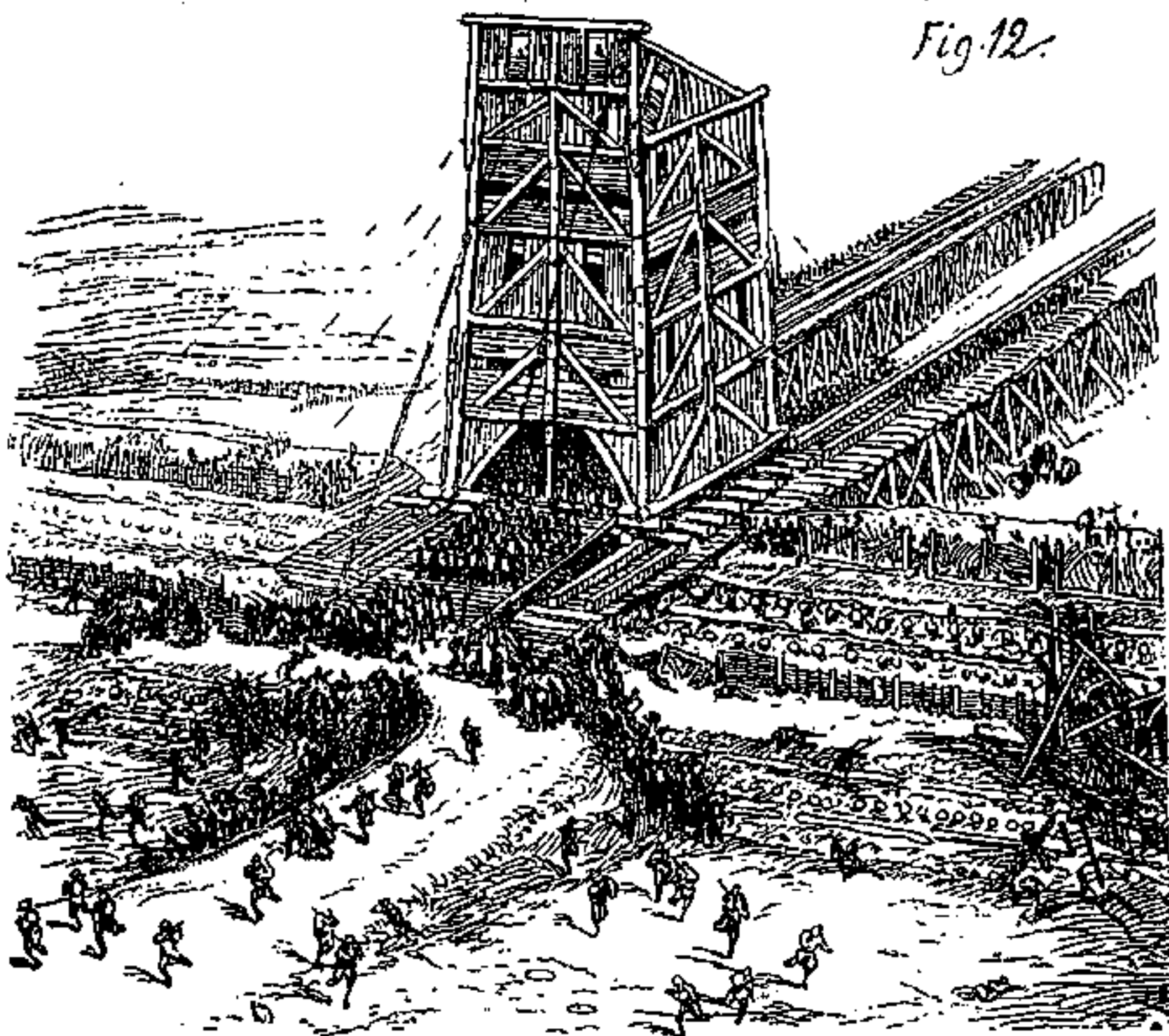
Cependant, les tonneaux enflammés roulaient devant la face des galeries, qui déjà prenaient feu. A la lueur de la flamme, on voyait les soldats romains monter sur la terrasse portant des paniers pleins de terre humide qu'ils jetaient sur les tonneaux, et les défenseurs en tuaient et blessaient beaucoup. A ce moment, quelques-uns des fuyards faisant partie des deux sorties, rentrèrent au camp en criant qu'ils étaient suivis par les Romains.

Catognat n'eut que le temps d'envoyer du monde pour défendre ces deux issues et protéger la retraite des siens. Lui-même se porta au milieu de l'oppidum, avec une troupe d'élite, pour être à même de porter secours au côté qui serait le plus menacé. A la faveur de cette diversion, les Romains, moins inquiétés par les traits lancés du rempart, purent éteindre le feu. Ils profitèrent des dernières heures de la nuit pour faire avancer la tour, au moyen de rouleaux, sur les deux galeries jusqu'au ras de l'*agger*, et le matin, les guerriers d'Avon ne furent pas peu surpris de voir cette lourde charpente, dominant tout le rempart et les tours de la défense.

Dès l'aube, des nuées de pierres et de flèches lancées du haut de la tour des assiégeants, empêchaient d'approcher des défenses, et deux *catapultes*, montées aux extrémités de l'*agger*, sillonnaient la partie de l'oppidum qui lui était opposée d'énormes traits, lesquels en sifflant tuaient et

brisaient tout sur leur passage. Deux *onagres* couvraient de pierres les échafauds que les défenseurs avaient établis sur leur front pour battre l'*agger* et les mettaient en pièces.

Bientôt, un pont s'abattit des parois de la tour sur le rempart et les Romains, en bon ordre, s'emparèrent de la défense (fig. 12).



Catognat et ses fidèles, au nombre de cinq à six cents, n'avaient pas attendu ce dénoûment et s'étaient réfugiés dans le réduit bâti au delà du Némède, à la pointe Sud de l'oppidum.

Quand les assiégeants, auxquels personne ne songeait plus à résister, furent rangés en nombre sur le chemin de

ronde et qu'ils eurent occupé les tours en tuant ceux qui s'y étaient réfugiés plutôt qu'ils ne les défendaient, ils se divisèrent en trois grosses troupes : les deux des ailes suivirent le rempart en dedans, prenant successivement les tours qui l'interrompaient. La troupe du milieu, disposée en coin, marchait droit devant elle et balayait le plateau. Ses ailes entraient dans les clôtures et les maisons tuant ceux qui essayaient de résister. Les malheureux défenseurs fuyaient et s'accumulaient le long du Némède. Plusieurs cherchaient à gagner le réduit; mais les issues étaient fermées, le pont détruit. Catognat abandonnait ainsi la plus grande partie des siens en les livrant à l'ennemi. Les guerriers d'Avon jetaient leurs armes et tendaient des mains suppliantes vers les Romains. Titurius fit alors arrêter ses troupes et dire aux défenseurs que s'ils livraient Catognat et les Helvètes réfugiés parmi eux, on leur ferait grâce de la vie. En montrant le réduit élevé au delà du Némède, les assiégés répondaient qu'il n'était pas en leur pouvoir de livrer Catognat, réfugié avec un petit nombre des siens dans cette défense, mais qu'ils remettraient immédiatement les Helvètes encore au milieu d'eux. Le légat voulant, d'après les instructions données par César agir avec douceur, se contenta de cette assurance : Les Helvètes lui furent immédiatement remis et les gens d'Avon, désarmés, dépouillés de leurs vêtements de guerre, furent renvoyés dans la vallée, sauf une centaine d'otages. Toutefois, les quelques chefs restés parmi eux, après avoir été enchaînés, durent être gardés pour être mis à la disposition de César. Quant aux Helvètes, au nombre de cinq à six cents, Titurius en garda quelques-uns comme otages, et pour le reste, désarmés, ils eurent ordre de retourner par le plus court chemin dans leur pays; des vivres leur furent distribués pour la route.

Les constructions du Némède et son bois empêchaient

Catognat de voir ce qui se passait sous ses murs ; mais n'entendant plus les cris de guerre, ni le bruit des armes, il pensa que ses hommes s'étaient rendus. Pour lui et ses fidèles, sachant qu'ils n'avaient à espérer nulle merci, ils se préparèrent à la défense et à vendre chèrement leur vie.

Un fossé profond séparait le réduit du Némède. Il était en partie taillé dans le roc. Quant aux défenses, elles consistaient en une enceinte faite, suivant l'habitude des Gaulois, de troncs d'arbres alternés avec des rangs de moellons, surmontés d'un clayonnage. Une grosse tour quadrangulaire, élevée suivant la même méthode, renfermant quatre étages et terminée par un comble en roseaux recouvrant un crénelage, servait de réduit. Dans l'enceinte étaient disposées des huttes de bois pour la garnison, car la tour qui n'avait environ que vingt pas de largeur sur douze d'épaisseur et dont les murs étaient épais (environ trois pas) ne pouvait guère contenir qu'une centaine d'hommes.

Titurius fit reconnaître les abords. Le fossé interrompait toute communication avec l'oppidum et venait aboutir à ses remparts. Vers le Sud, le réduit plongeait directement sur l'escarpement assez abrupt de ce côté pour qu'il n'eût pas été nécessaire d'y creuser un fossé. Cependant, une palissade extérieure, fichée sur un épaulement, empêchait d'approcher de la base du réduit. Comme nous l'avons dit, les murs de la ville haute occupant les rampes du Sud, venaient joindre le rempart de l'oppidum. Mais ces murs avaient été abandonnés par les guerriers de Catognat qui s'étaient réfugiés dans le réduit. En quittant la ville haute, ils avaient mis le feu au pont, ce que voyant, les Romains postés en face la tête du pont, avaient franchi celle-ci, sans rencontrer de résistance et étaient parvenus à éteindre l'incendie. Ce pont fut promptement réparé.

Le légat se mit donc en communication avec ses troupes

du Sud qui dès lors occupaient la ville haute et investit totalement le réduit. Le temps le pressait et ayant perdu déjà quinze jours devant l'oppidum, il lui fallait brusquer les choses.

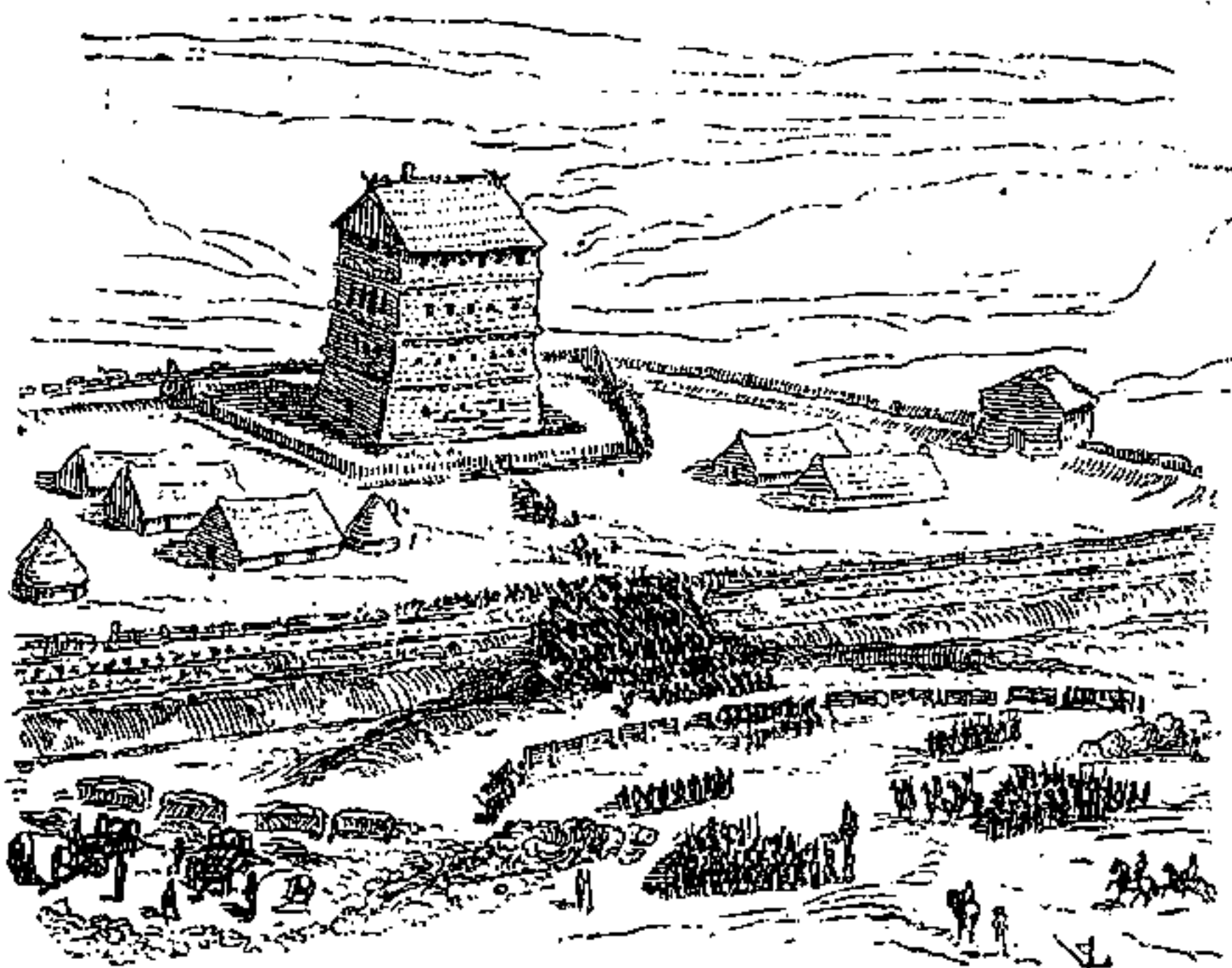
Il envoya tout d'abord un des Gaulois prisonniers, afin de parlementer avec les défenseurs du réduit. Il leur promettait la vie sauve s'ils livraient leur chef et les Helvètes qui pouvaient être au milieu d'eux. S'ils laissaient engager l'attaque, ils devaient s'attendre à être tous passés par les armes.

Le messenger fut reçu à coup de pierres et revint tout sanglant vers le légat. Il n'y avait plus à hésiter. L'ordre fut donné de combler le fossé, et pour activer ce travail, les centurions, employant la menace et les coups au besoin, contraignirent bon nombre des vaincus à porter des fascines et de la terre. Se couvrant de mantelets, les Romains ne faisaient que des pertes insignifiantes, car les assiégés n'avaient que peu d'armes de trait. D'ailleurs, Titurius avait fait approcher les engins, démolir les portions du mur du Némède qui pouvaient gêner les travailleurs, et poster les meilleurs frondeurs et archers sur les flancs, si bien que le rempart du réduit, criblé de projectiles, n'était guère tenable. La nuit, le remblai du fossé fut consolidé à l'aide de pièces de charpente sur lesquelles on répandit du menu bois et du gazon.

Puis à la première heure du jour une cohorte s'avança au pas, sur ce terrain, formant la tortue (fig. 13).

Quelques défenseurs essayèrent de résister; mais ils étaient en petit nombre et exposés aux projectiles que ne cessaient de leur envoyer en écharpe les frondeurs et les archers auxiliaires. Le rempart fut bientôt conquis; mais de la tour, tombèrent alors sur les assaillants, une grêle de traits et de pierres, des boules de poix et d'étoupes enflammées, et, s'ils tentaient d'approcher de cette tour, des

madriers, des pots remplis de cailloux. Il fallait donc établir des mantelets sur le rempart même. Abandonner celui-ci, c'était redonner courage aux défenseurs. Là, les Romains perdirent quelques hommes et beaucoup furent blessés. Mettre le feu à la tour n'était guère possible, car ces ouvrages de bois entremêlés de pierres, ne prennent pas feu facilement. Cependant Titurius fit disposer une de ses ca-



tapultes de telle sorte que les traits qu'elle lançait pussent atteindre le toit de la tour. Quand il fut assuré que ce résultat était obtenu (c'était vers le coucher du soleil), il fit garnir des traits d'étoffe imbibée d'huile et de poix, et les fit lancer allumés, sans relâche, sur le toit. Celui-ci prit feu. Le légat pensait bien que les planchers de cette tour, étant faits de charpente, le toit, en s'effondrant, propagerait le feu jusqu'au ras du sol. En effet, ce toit ne tarda

guère à s'abîmer et une épaisse colonne de fumée, accompagnée d'étincelles qui semblaient sortir d'une vaste cheminée, jaillit du sommet de la tour.

Catognat et ceux parmi ses fidèles qui s'étaient entassés dans le réduit, se voyant perdus, ouvrirent alors une issue cachée qui donnait du côté de la ville haute, et sans boucliers, l'épée d'une main, un tison enflammé de l'autre, ils se ruèrent sur les Romains qui gardaient le dehors de la palissade de ce côté. Ceux-ci, surpris par cette colonne de guerriers qui poussaient des cris terribles, n'opposèrent qu'une faible résistance et essayèrent de se rallier pour se jeter sur les flancs des fugitifs. La nuit était venue, les pentes étaient raides, parsemées de maisons et de palissades entourant des jardins. Les Romains connaissaient mal le terrain et ils s'engageaient souvent dans des impasses.

Catognat et les siens, réduits à deux cents hommes environ, descendaient rapidement les voies qui leur étaient familières, et en passant, jetaient leurs tisons sur les toits de chaume ou dans les greniers remplis de fourrages. Les habitants sortaient affolés, ne sachant d'où venait cette attaque.

Voyant passer des troupes de Romains qui cherchaient des issues, entraient dans les jardins et les maisons, forçaient les portes et barrières afin de joindre Catognat et ses hommes, ils criaient à la trahison, leur jetaient des pierres, pensant que l'incendie et le massacre étaient prémédités par eux. Les femmes se précipitaient échevelées devant leurs pas, les accablant d'injures; d'autres, par les fenêtres, lançaient sur leurs têtes des meubles, des ustensiles de ménage. Rendus furieux par ces obstacles, l'insuccès de leur poursuite et les attaques des habitants, les Romains, renonçant à faire entendre raison à ces gens fous de terreur, tuaient tout ce qui se présentait devant eux.

Le légat, à ces clameurs, voyant le ciel s'éclairer des lueurs de l'incendie, se douta de ce qui était arrivé et faisant passer deux cohortes par-dessus les remparts du côté de la ville, il leur donna l'ordre de descendre les voies au pas, en ralliant les troupes romaines et en chassant devant eux tous les habitants. En même temps, il envoya un centurion, par le pont de bateaux qu'il avait fait établir en amont sur la rivière, prévenir les détachements romains qu'on pourrait réunir dans la ville basse et à la tête de pont, de ne laisser sortir personne de la ville haute.

En effet, Catognat était arrivé avec la plupart de ses guerriers jusqu'au pont; mais il le trouva gardé par un poste de Romains. Il essaya de passer sur le corps de ces hommes, mais le pont étant assez long, l'entreprise était chanceuse. Le chef de ce poste, vieux soldat, avait fait ranger ses hommes à la première alerte, comprenant qu'il fallait à tout prix garder ce passage. Ceux-ci s'étaient barricadés avec des débris amassés et, derrière leurs boucliers, attendaient. Quand Catognat se présenta, et, en poussant le cri de guerre, voulut franchir le passage, il fut reçu par les traits lancés à quelques pas. Tout le premier rang des fugitifs tomba pêle-mêle, les autres, excités par le désespoir, passèrent sur leurs corps et vinrent se heurter contre le front des Romains qui avaient mis l'épée à la main. Le combat devint alors terrible, éclairé seulement par les lueurs de l'incendie. Les Romains, ayant la flamme devant les yeux, adressaient mal leurs coups, tandis que les guerriers gaulois voyaient où frapper.

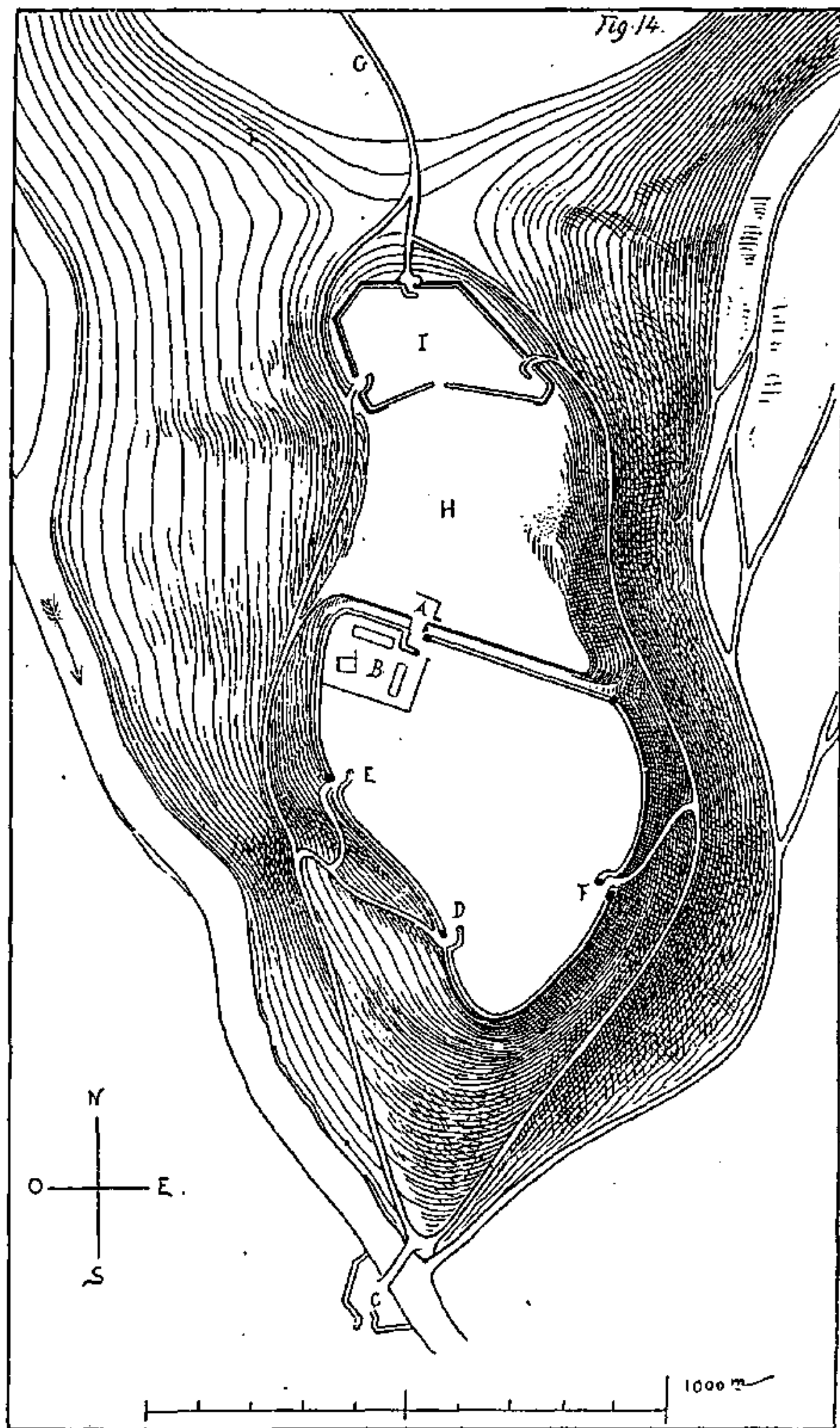
La colonne des fugitifs se fondait devant ce front qui réparait à chaque instant ses vides. Arriva alors le centurion avec une cinquantaine d'hommes qu'il avait ralliés. Se voyant soutenu, le poste des Romains prit l'offensive et s'avança sur le tablier du pont en taillant dans ces restes

des défenseurs de l'oppidum, comme dans un fourré. Pas un de ces guerriers ne recula, tous se firent tuer sur ce passage qu'ils avaient pensé franchir.

A grand'peine l'ordre fut rétabli dans la ville haute, et ce ne fut que quand on vit les Romains éteindre les incendies que les habitants commencèrent à comprendre ce qui était arrivé.

Le matin, le corps de Catognat fut trouvé gisant sur le pont, sa tête fut envoyée à César.

L'expédition terminée, Titurius ramena chez les Éduens la légion et les auxiliaires.



LE CAMP ROMAIN PERMANENT

VI

LE CAMP PERMANENT, FONDATION D'UNE CITÉ

Six ans après les événements que nous venons de rapporter, le siège d'Alésia terminé, César donna l'ordre d'établir un camp permanent sur le plateau d'Avon, à la place occupée par l'oppidum gaulois.

Ce plateau étant situé à proximité de la voie qui réunissait Châlons-sur-Saône à Langres, César jugea qu'il était prudent d'avoir sur ce point, naturellement défendu, un refuge assuré pour un corps de troupes nombreux, d'autant que cette route passait dans des contrées assez difficiles. Le camp devait contenir au besoin deux légions et des auxiliaires, environ vingt mille hommes. Or, la surface de l'oppidum étant beaucoup plus étendue qu'il n'était besoin pour un corps de cette importance, il fut décidé que le camp serait établi sur la partie méridionale du plateau dont le niveau était élevé de quelques pieds au-dessus de la pointe Nord et qu'un large fossé l'isolerait de cette extrémité Nord.

Voici le tracé des dispositions adoptées (fig. 14). Un fossé de trente pieds de largeur sur une profondeur de sept pieds,

coupa obliquement le plateau de l'Ouest Nord-Ouest, à l'Est-Sud-Est. La porte prétorienne s'ouvrit en A et le prétoire fut établi en B. La porte décumane fut percée en D. Les deux portes latérales F, E, regardaient le levant et le couchant. Les voies creuses des Gaulois durent être rectifiées, disposées en chaussées ferrées, elles partaient à droite et à gauche du pont C, suivaient les rampes du plateau en s'élevant jusqu'à l'embranchement G de la voie de Châlons à Langres. De ces deux voies militaires latérales, on montait aux portes E, D, F, sur le champ de manœuvre H et aux deux entrées latérales du petit camp antérieur I établi à la pointe Nord du plateau.

Ainsi, les rondes extérieures pouvaient-elles se faire sans difficulté.

Les remparts de la ville bâtis sur les déclivités Sud du promontoire furent détruits et les habitants durent s'établir de l'autre côté de la rivière, soit au Sud-Ouest, soit au Sud. La tête du pont C fut réparée.

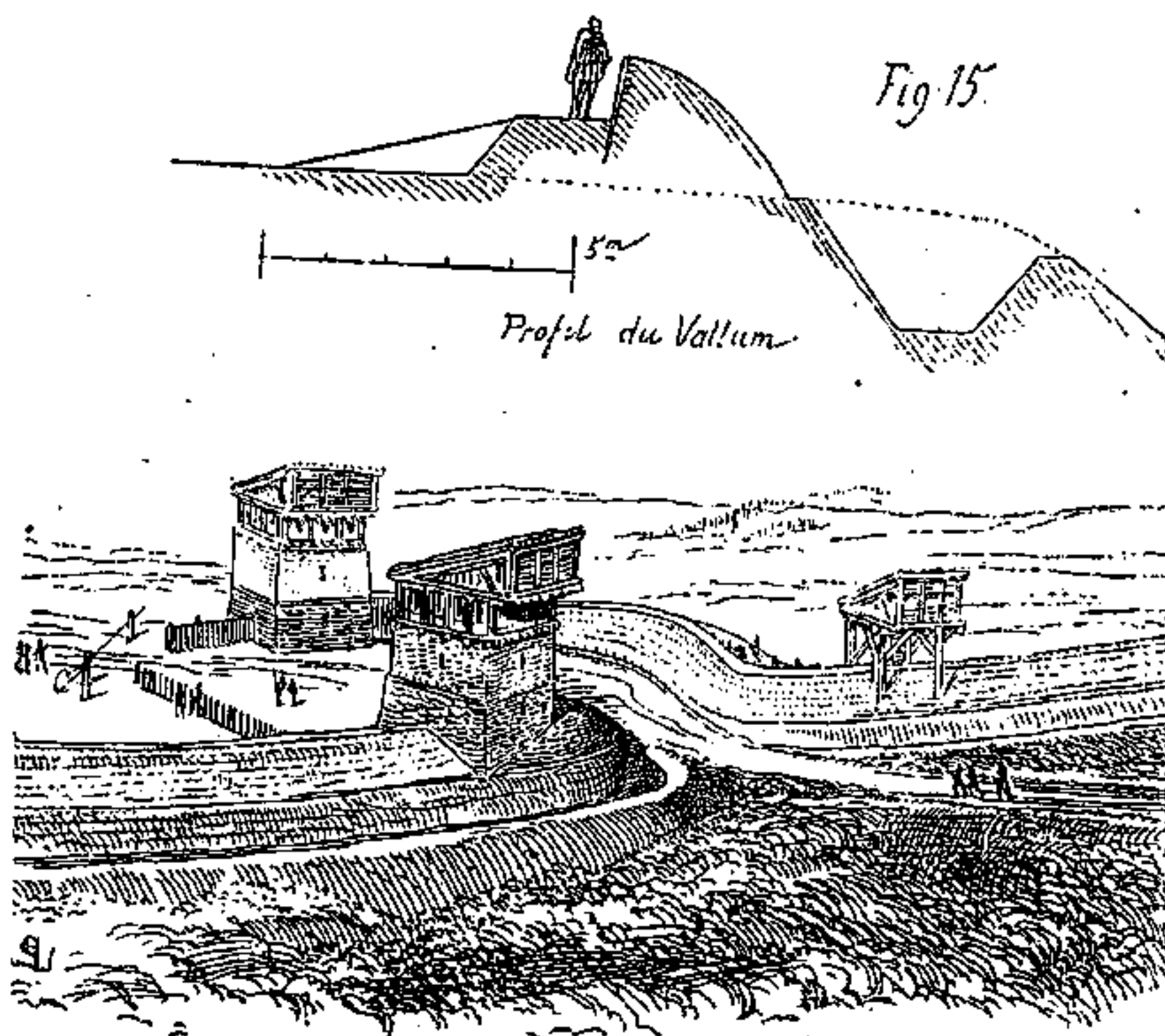
Les portes du camp furent munies de bonnes clavicles avec chacune deux tours bâties en pierre sèche, pisé et charpente, (fig. 15).

De distance en distance, le long du *vallum* qui, sauf le front Nord-Nord-Est suivait exactement l'arête du plateau, furent élevées des tours, ou plutôt des guettes de charpenterie. Indépendamment des puits qui existaient sur l'emplacement du camp, les Romains captèrent des sources sur le plateau du Nord et les amenèrent dans des tuyaux faits de troncs d'arbres perforés dans leur longueur et assemblés bout à bout. Ce canal suivait la chaussée G et conduisait l'eau dans cinq bonnes citernes creusées dans le roc et revêtues de ciment. Il y avait une citerne sous le prétoire et deux pour chacune des légions.

Des palissades réunirent du côté Ouest, le petit camp au fossé creusé vers l'angle du prétoire. Quant au côté Est

du plateau, son escarpement permettait de négliger cette précaution.

L'ingénieur chargé de ce tracé avait disposé le fossé obliquement, ainsi que le fait voir la figure 14, afin d'opposer un plus grand front aux assaillants, qui, ayant pris le petit camp, se porteraient sur le champ de manœuvre H. Le pré-



toire défendait bien l'angle saillant, et l'oblicité du vallum permettait aux défenseurs, faisant une sortie par la porte prétorienne et par la porte E, de prendre l'ennemi presque à revers et de le précipiter sur les rampes Est du plateau.

Le chemin de ronde du vallum avait trois pieds de re-

lieu au-dessus du niveau du camp et était garni d'une crête de pieux avec clayonnage pour maintenir les terres du parapet (voy. fig. 15). Le fossé avait douze pieds de largeur sur sept de profondeur et était tracé tout autour du camp, même sur les faces dont les rampes étaient abruptes.

Le Némède fut démoli. Les Druides le firent élever sur le plateau en face du camp, au Nord, à l'entrée des bois. Les habitants du Val d'Avon durent, sous peine de voir leur ville détruite, ne causer aucun dommage à ces retranchements lorsqu'ils seraient inoccupés; ils eurent même la charge de les entretenir, et de livrer des vivres aux troupes qui viendraient y séjourner pour protéger la contrée contre les invasions des barbares; car la Gaule étant alors pacifiée et mise sous la dépendance de Rome, on n'avait plus à craindre que les attaques des Germains; ceux-ci menaçaient toujours les provinces du Nord-Est.

En effet, ce camp fut plusieurs fois occupé par les troupes romaines, et des travaux successifs y furent tracés et exécutés. Le pays étant fertile et la situation excellente entre les grandes villes de Châlon-sur-Saône (Cabillonum), Langres (Andematunnum), et Autun (Bibracte). Le camp reçut le nom d'*Aboniæ Castrum*, la ville étant désignée désormais par le nom d'Abonia qui lui resta jusqu'au quatrième siècle.

Ce fut d'Abonia que partit Vindex avec une partie des troupes qu'il réunit dans les plaines de la Saône pour soulever la Gaule contre Néron et donner l'empire à Galba. Après la mort du héros gaulois, Galba voulut témoigner sa reconnaissance aux villes et contrées qui s'étaient déclarées en sa faveur.

Abonia acquit alors les *droits de cité* et jouit d'une longue paix.

Dès le règne de Titus, le camp ne fut plus exclusivement réservé aux troupes. A l'époque où l'oppidum avait

été converti en camp permanent, tout ce plateau, ses rampes et une certaine étendue des terrains situés au Nord avaient été considérés comme *ager romanus*.

C'était, comme on dirait aujourd'hui : domaine de l'État : *ager publicus*. Les habitants ne pouvaient donc ni posséder, ni bâtir sur ce terrain, ou si on leur permettait d'en occuper une partie, c'était comme usufruitiers, non comme propriétaires du fonds.

Cette loi romaine, qui datait de la République et qui s'appliquait dans l'origine à tout sol provincial, ne fut jamais exécutée à la rigueur. C'eût été difficile, les populations des provinces, aussi bien que celles d'Italie, sollicitaient et obtenaient assez facilement le *droit-italique* qui consistait dans la pleine possession du sol, avec faculté de l'exploiter, de le vendre ou de le transmettre par voie d'héritage. Lorsque le Gouvernement impérial fut définitivement établi, les empereurs se montrèrent favorables au développement de la propriété privée, parce qu'alors les grands propriétaires du sol étaient les seuls qui pussent être considérés comme la classe aristocratique possédant des privilèges mais supportant aussi des charges spéciales, telles, par exemple, que les magistratures urbaines, fort onéreuses alors. Il faut dire aussi que les droits de cité accordés par Rome, s'étendaient non-seulement à une ville, mais à tout son territoire.

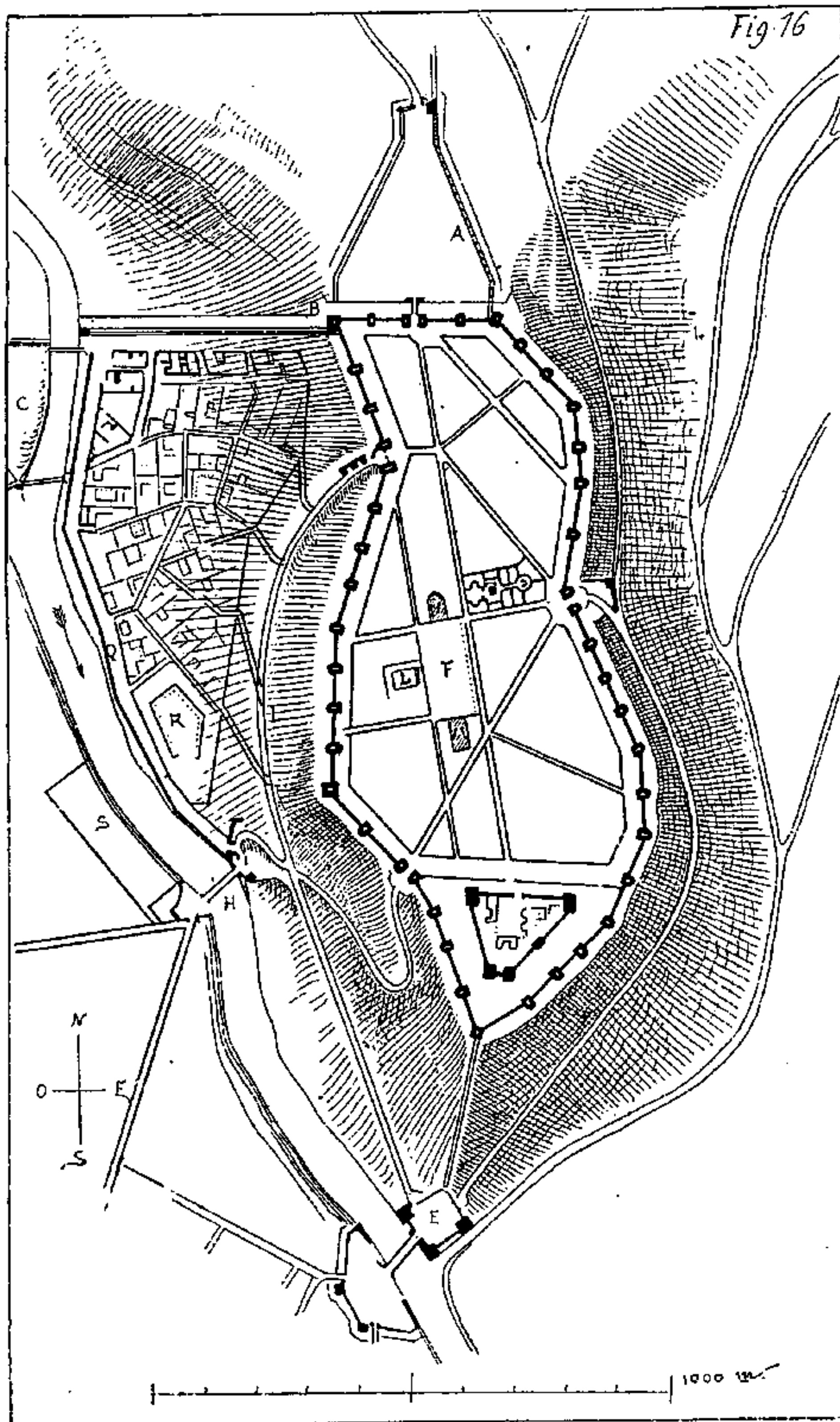
Le Val d'Abonia possédant les droits de cité et tout l'emplacement du camp restant inoccupé, les habitants demandèrent l'abandon de ce sol si bien situé pour recevoir des habitations. Il fut décidé alors par l'empereur Vespasien, que l'*ager publicus* d'Abonia serait colonisé. Ce qu'on entendait, sous l'empire romain, par colonisation n'était autre chose que la division d'une partie de l'*ager publicus* en lots, faite avec solennité par les *agrimensores*, suivant certaines prescriptions religieuses.

Ces lots étaient inégaux, et bien qu'on les tirât au sort entre les colons, c'est-à-dire entre les gens du pays ou étrangers qui se présentaient pour les posséder, il arrivait toujours — nous ne savons par quel moyen — que les lots étaient échus en raison du rang ou de la fortune de chacun.

L'ancien oppidum fut donc colonisé.

Bientôt les restes de ses remparts disparurent; le large fossé qui divisait le grand camp du petit, devint une voie aboutissant, par des chemins en pente, aux niveaux du plateau; un théâtre s'éleva sur le versant oriental; les eaux furent amenées, en abondance, par un bel aqueduc en maçonnerie dans des bains établis à la pointe sud et dans toutes les nouvelles habitations qui ne tardèrent pas à surgir de tous côtés, entourées de jardins. Un temple dédié à Auguste, fut élevé sur l'emplacement de l'ancien prétoire, au lieu même de l'édicule existant auparavant et un second édifice sacré dédié, disent quelques-uns à Hercule — ce qui est douteux — prit la place de l'ancien réduit méridional. Un forum et une basilique occupèrent le centre du plateau. Les *villæ* franchirent l'enceinte et s'étendirent sur les deux rampes à l'Est et à l'Ouest.

La ville basse continua d'être occupée par les négociants, les artisans, les bateliers et le menu peuple; elle s'étendit sur les deux rives en aval. Le pont dont il a été question fut rebâti en pierre et on jeta un second pont de bois en amont à un demi-mille du premier, lequel se trouvait dans le prolongement de la voie creuse divisant le plateau en deux parts.



LA VILLE GALLO-ROMAINE. CITÉ JULIANA

VII

LA CITÉ FORTIFIÉE

Trois siècles de paix avaient fait disparaître les derniers vestiges des anciens remparts qui entouraient le camp permanent des Romains, occupé alors par la cité d'Abonia. Mais depuis plusieurs années les incursions des Germains avaient mis en émoi quelques contrées voisines. On les avait vus chez les *Rêmes* à plusieurs reprises, et bien qu'ils se présentassent habituellement comme défenseurs de l'empire ou qu'ils fussent appelés même, pendant les discordes civiles qui alors déchiraient la Gaule, par l'un ou l'autre parti, ils agissaient en ennemis, non en alliés. Trouvant le pays bon, ils s'étendaient peu à peu dans les provinces orientales, volant, pillant, brûlant chez les amis qui les appelaient, comme chez les ennemis qu'ils allaient combattre. Les campagnes, à leur approche, étaient abandonnées, et les villes ouvertes se fortifiaient à la hâte.

Reims, Langres, Autun avaient réparé leurs murailles, Sens s'était fait une enceinte avec les matériaux de ses principaux monuments.

Le val d'Abonia, qui alors contenait environ vingt

mille habitants, suivit cet exemple, et jetant bas ses édifices et les temples abandonnés de la cité, la population urbaine établit des remparts autour du plateau et une enceinte autour de la ville basse.

Toutefois les ouvrages, entrepris à la hâte, n'avaient pas grande valeur, et heureusement les Germains ne songèrent pas à les attaquer ; mais en l'an 359, Julien revêtu de la pourpre se rendit dans la Gaule pour en chasser les barbares. Le siège d'Autun levé, il passa par Abonia, trouva l'assiette excellente et fit étudier un projet de forteresse qui, après la bataille de Strasbourg et la défaite de Chnodomar, fut mis à exécution. Abonia fortifiée faisait partie ainsi de la seconde ligne de places fortes que Julien établissait de Reims à Lyon, en prévision de nouvelles invasions des Germains.

La Gaule, bien que ses enfants fournissent les meilleurs soldats aux Romains depuis trois siècles, s'était déshabituée de la guerre chez elle. Les légions romaines n'étaient plus ces excellentes troupes que commandaient les Vespasien, les Titus, les Trajan. Composées en grande partie de barbares, elles manquaient de cohésion, n'étaient pas soutenues par le patriotisme et déposaient leurs chefs sous le moindre prétexte.

Ceux-ci d'ailleurs, trop souvent choisis par une cour livrée aux intrigues de palais, étaient la plupart incapables, ou plus soucieux de s'enrichir que de vaincre. Il fallait, à ces troupes composées d'éléments hétérogènes, n'ayant pas foi en la valeur des chefs qu'on leur envoyait, à ces populations habituées à la paix et aux biens qu'elle procure, des remparts derrière lesquels on pût organiser la défense du territoire ; car, en rase campagne, la terreur inspirée par les Germains était telle, qu'on ne pouvait compter sur une résistance prolongée. Julien cependant avait montré que, bien commandées, les troupes à la solde de l'empire étaient

encore en état de battre ces barbares ; mais Julien était un philosophe, il connaissait son temps et se faisait peu d'illusions sur l'état de décomposition du Gouvernement impérial, ou du moins croyait-il le mal si profond, qu'il tenta d'en arrêter l'étendue par le retour au paganisme, espérant peut-être ainsi rendre la jeunesse à ce corps usé.

Il y avait alors auprès de Julien des ingénieurs byzantins qui étaient fort habiles dans l'art de fortifier les places. Ces connaissances sont d'autant plus développées souvent chez les nations, que l'organisation militaire en campagne faiblit. Le vainqueur des Germains avait fait réparer et compléter les fortifications d'Autun.

Celles d'Abonia, moins étendues, furent conduites avec ensemble, d'après un plan conçu d'un seul jet puisqu'il n'y avait plus traces des fortifications anciennes ; l'ingénieur Philostrate, envoyé par Julien, eut donc carte blanche.

Il commença par faire déblayer, le long de l'arête du plateau, les rampes de l'ancien oppidum ; ainsi disparurent quelques-unes des *villæ* qui n'avaient pas été détruites au moment où l'on attendait l'arrivée des Germains (voy. fig. 16). Après avoir étudié avec soin la configuration du sol, il reconnut que le front de la cité, vers le Nord, était faible, d'autant que ce front était là plus facilement attaquable à cause du plateau voisin dont le niveau était peu inférieur à celui de l'assiette. Il résolut donc de se mettre en retraite pour trouver un front plus étendu. Ce front eut trois cent cinquante pas de longueur¹. En dehors de ce front, il fit creuser un fossé de vingt pieds de largeur au fond², de manière à couper entièrement la langue de terre qui réunissait le promontoire au plateau du Nord. Ce fossé

1. Un pas équivalait à trois pieds.

2. Le pied gaulois était le pied de roi (0,325).

venait aboutir aux deux rampes Est et Ouest. Le fond du fossé fut, aux deux bouts, garni de palissades et on pouvait descendre dans ce fossé par un escalier ménagé dans une des tours, ainsi que nous allons le voir. En dehors du fossé, il fit faire un *vallum* de quatre cents pas de longueur environ, avec un ouvrage avancé contenant un poste et une guette. La route romaine allant à Langres arrivait sur ce point. Du côté de l'Est, l'aqueduc qui amenait les eaux dans la cité, suivit le *vallum* et fut crénelé (voir en A). Le front Nord fut percé d'une porte, flanquée de deux tours cylindriques vers l'extérieur. A l'angle Nord-Ouest une tour carrée s'éleva, assez haute pour découvrir au loin le vallon, au fond duquel coule la rivière, et le plateau; une autre tour carrée fut bâtie à l'angle Nord-Est, puis entre ces deux tours et la porte deux autres tours, de telle sorte qu'entre chaque tour; il restait environ un intervalle de quatre-vingts pas.

Philostrate observa qu'un assiégeant audacieux pouvait se couler vers l'Ouest entre la rivière et la cité, et tenter un coup de main vers le saillant du front Ouest dominant un escarpement assez doux. De la tour carrée B, à la rivière et un peu en retraite, pour être flanquée par la face Ouest de cette tour, il fit faire un mur avec une tour carrée à son extrémité, commandant le cours d'eau. En retraite, fut établi un pont de bois réunissant les deux rives et passant sur l'îlot de sable C. Cet ingénieur suivit à peu près exactement le long des deux escarpements, les sinuosités de l'arête du plateau, mais en plaçant les portes dans les angles rentrants. Deux portes furent disposées sur le front de l'Ouest et une sur le front de l'Est, à peu près au point où était l'ancienne entrée de l'*oppidum* de ce côté. Ces trois portes furent, chacune, flanquées de deux tours comme celle du Nord. L'enceinte de la cité, composée d'un rempart de vingt pieds de relief au-dessus du terre-plein, com-

pris le crénelage, sur neuf pieds d'épaisseur, fut ainsi renforcée de trente-six tours, non compris celles des portes. A l'extrémité Sud, sur l'emplacement de l'ancien refuge de Catognat, fut élevé un *castellum* ou réduit, séparé de la cité par un mur crénelé et isolé des remparts de 180 pieds environ. A la pointe extrême Sud du rempart, une tour carrée dut être construite plus haute que les autres, pour surveiller le val d'Abonia. Sous cette tour, une issue fut ménagée aboutissant à un mur épais, suivant la déclivité du terrain, crénelé des deux côtés et sur la crête duquel on pouvait descendre dans l'ouvrage E commandant l'embouchure du ruisseau dans la rivière et le pont de pierre bâti sur ce point. Sur l'autre rive, une vaste tête de pont fut construite. La porte de l'Est fut munie d'une avancée commandant le chemin G; sur le flanc Nord de l'entrée Nord-Ouest, un poste commanda les abords de cette porte. Les voies furent rectifiées. Un pont de bois fut jeté en H avec tête de pont et ouvrage commandant le nœud de voies sur ce point. Il ne fut permis, sur les rampes de l'Ouest, jadis occupées par des maisons et jardins, de bâtir qu'à une distance de cent dix pas des remparts ou de la route militaire I. On laissa donc subsister ou on permit de bâtir des habitations en dehors des servitudes militaires¹. A l'intérieur de la cité, Philostrate fit percer, à travers les îlots confusément groupés des anciennes maisons, des voies nouvelles propres à mettre les portes en communication les unes avec les autres et à faciliter la défense². Un forum fut établi en F avec un temple à Apollon en L (car Julien avait fait démolir une petite église chrétienne qui avait déjà été construite dans la cité). Une basilique en M,

1. Le trait noir indique les habitations conservées, le trait rouge les propriétés rebâties sur les terrains laissés libres après les déblais nécessaires à l'établissement des fortifications et de leurs abords.

2. Ces voies nouvelles sont indiquées par des traits rouges.

et une curie en N. Des thermes s'élevèrent en T. Dans la ville basse, des murs de quai Q arrêtaient les érosions de la rivière ; un vaste marché fut disposé en R et un dépôt des marchandises ou *emporium* en S. La ville ou plutôt ses faubourgs, s'étendaient sur la rive droite, à l'Ouest, jusqu'au milieu de l'îlot de sable C, et au Sud jusqu'au dessous de la grande tête de pont. Ces faubourgs furent seulement circonscrits par un *vallum*, afin d'être à l'abri d'un coup de main ; car étant dominés, ils ne pouvaient recevoir des défenses propres à subir un long siège.

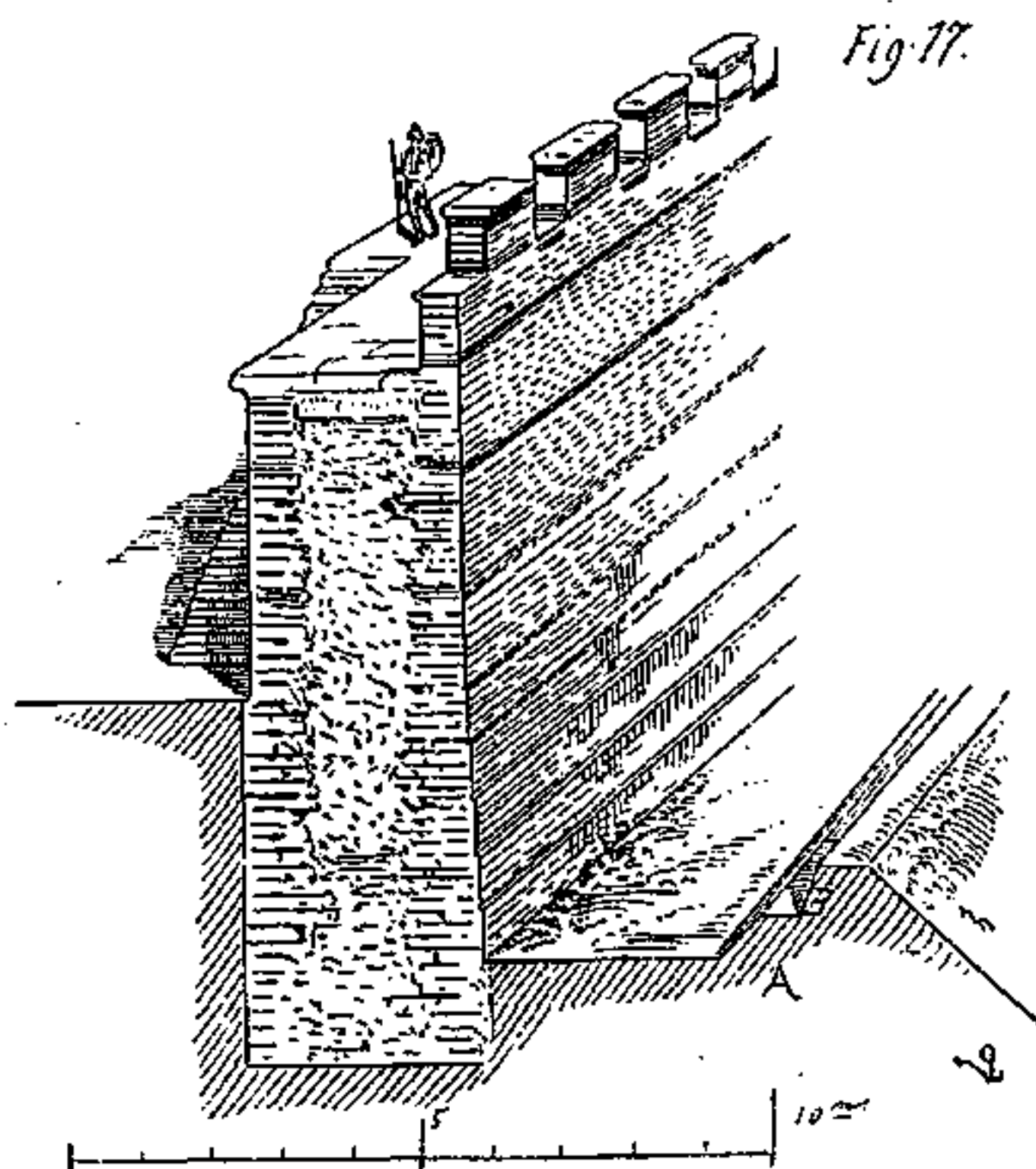
Ces ouvrages prirent plusieurs années, et furent exécutés en partie au moyen des ressources du Trésor impérial, et surtout à l'aide des impositions municipales. Abonia était riche, toutefois elle se ressentit longtemps des charges qui lui furent imposées pour la mettre à l'abri des incursions des barbares. Philostrate avait du reste le droit de faire des réquisitions, d'imposer des prestations, et il en usa largement.

L'entreprise achevée, cette cité, ainsi transformée sur l'ordre de l'Empereur qui avait sauvé la Gaule, reçut le nom de Juliana. Le Val seul conserva le nom d'Abonia.

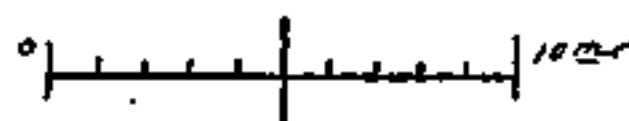
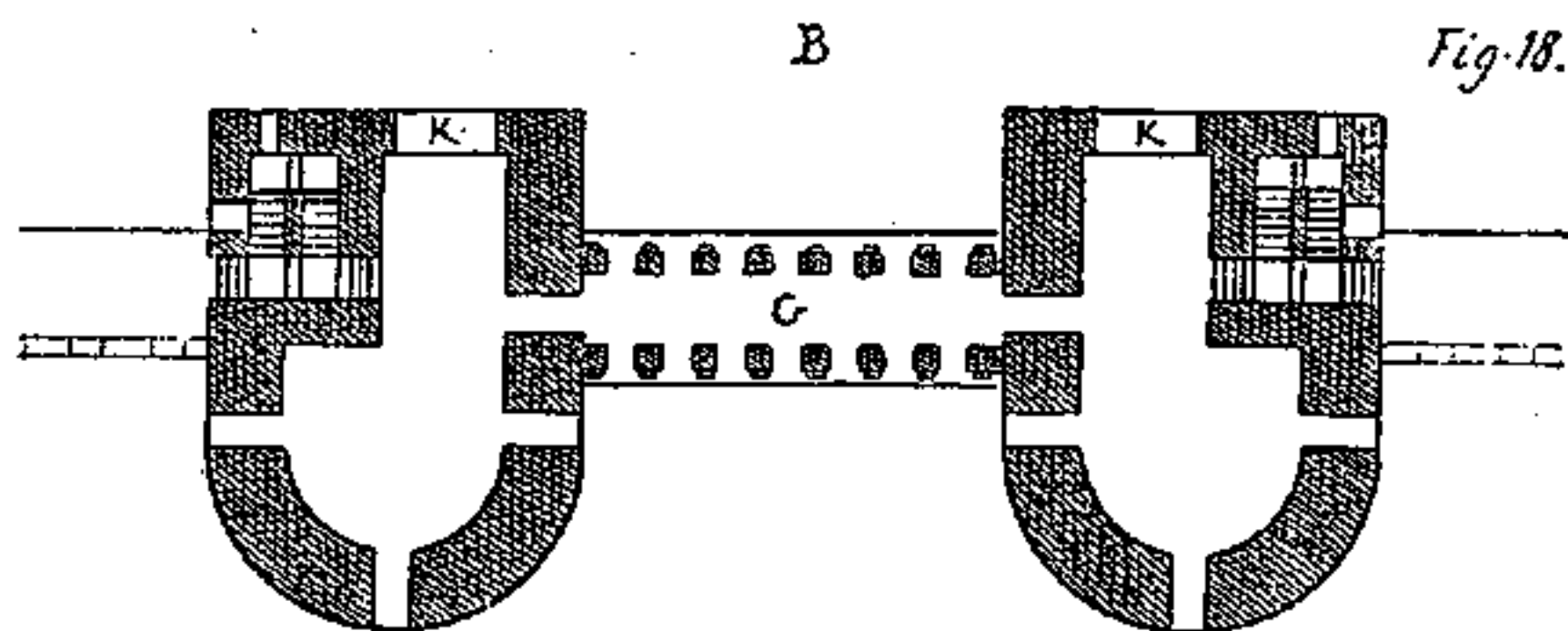
Il est utile de donner quelques détails explicatifs à propos de ces défenses. La figure 17 présente la section du rempart entre les tours. Son chemin de ronde, élevé de quatorze pieds, en moyenne, au-dessus du terre-plein du plateau, possédait, entre chaque tour, un escalier de cinq pieds de largeur ; les merlons étaient de six pieds de hauteur et les appuis des créneaux se trouvaient à trois pieds au dessus du chemin de ronde.

La construction du rempart se composait de deux parements de petits moellons cubiques avec rangs de briques de distance en distance. La maçonnerie entre les deux parements était faite d'un grossier blocage. En dehors, le long de la crête du plateau, un fossé de dix à douze pieds

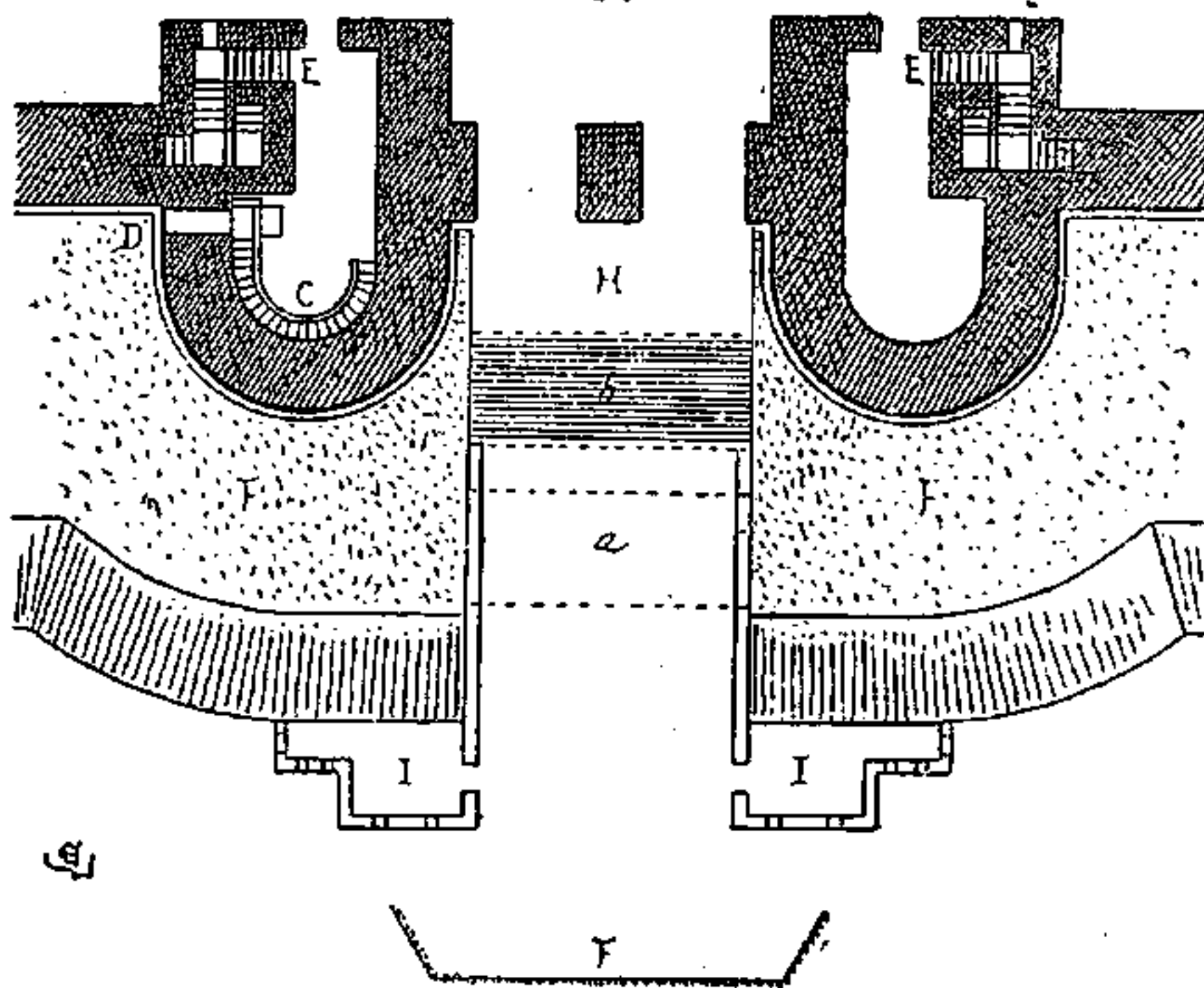
de largeur protégeait la base du rempart et pourtournait les saillies des tours. Un petit chemin couvert A était pratiqué sur la contrescarpe pour faciliter la surveillance et permettre de faire les rondes. La figure 18 donne les plans de la porte du Nord avec ses deux tours, en A au niveau du rez-de-chaussée, en B au niveau du crénelage des courti-



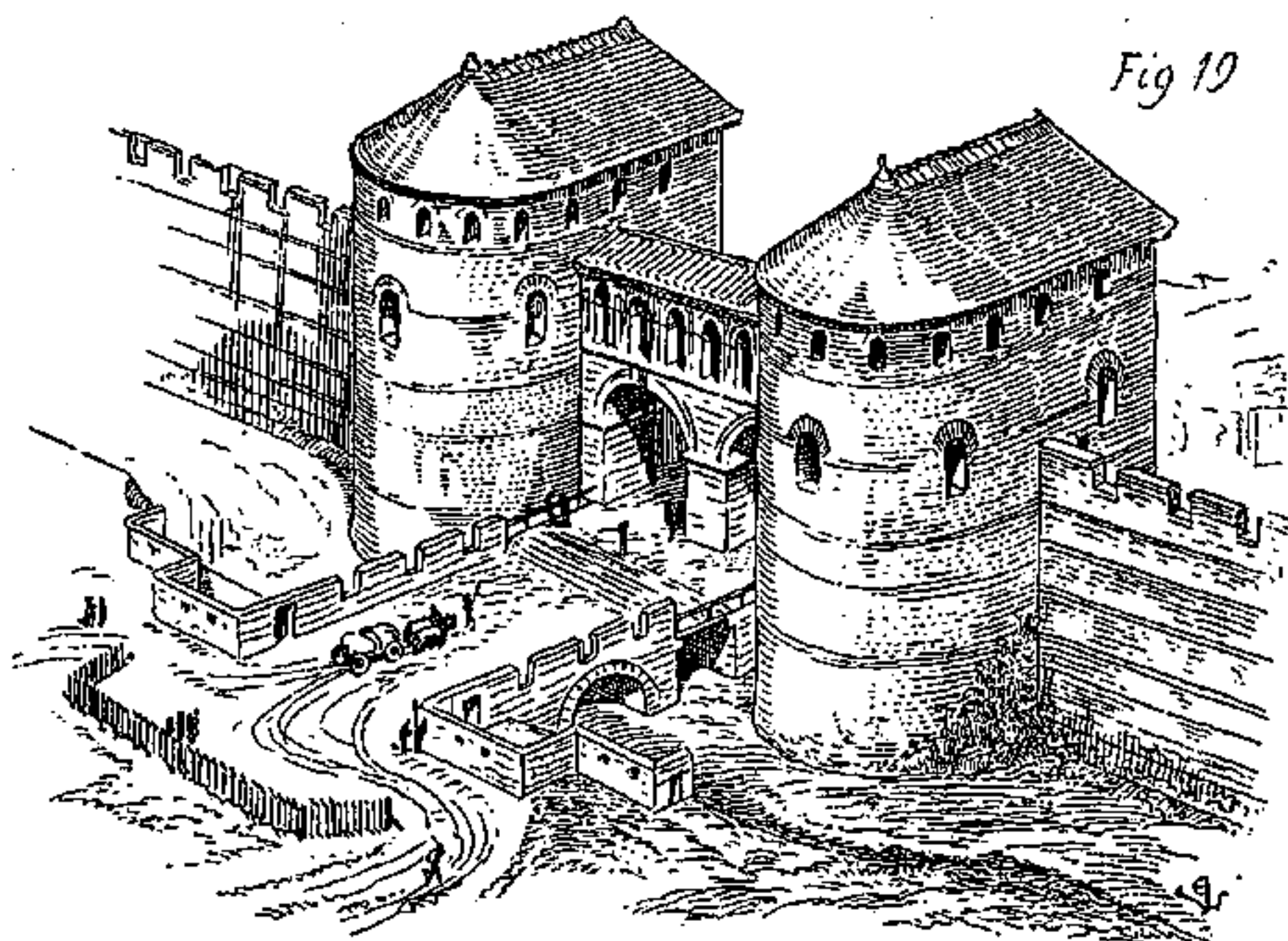
nes. Dans l'une de ces tours était pratiqué un escalier C qui descendait à une poterne D et, dans chacune d'elles, d'autres escaliers E qui permettaient de monter facilement aux étages supérieurs. La porte divisée en deux arcades pour l'entrée et la sortie, était surmontée d'une galerie G, au niveau du chemin de ronde et qui formait crénelage. La voie traversait le fossé F sur une arche a et sur



A



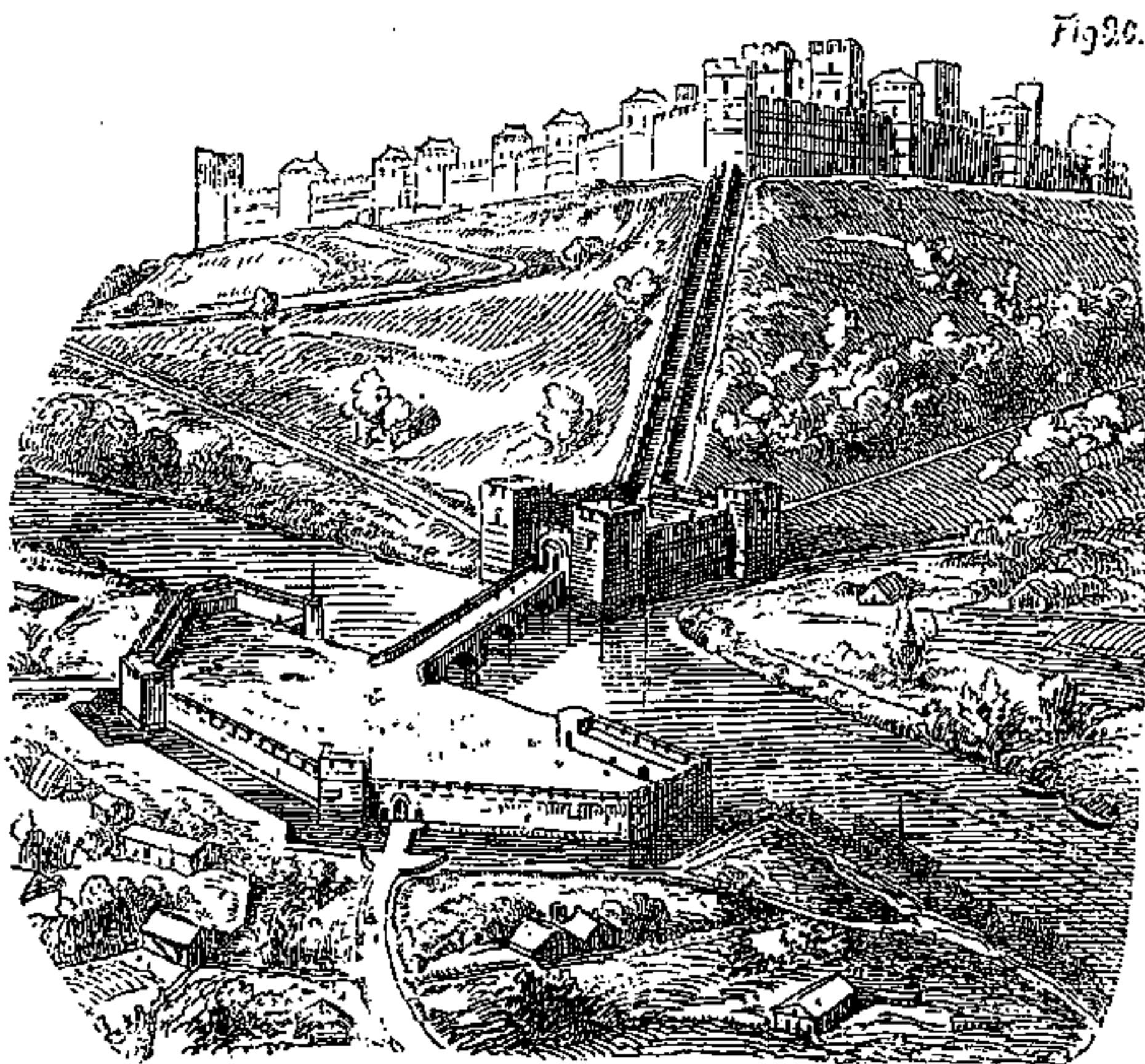
un tablier *b* de bois qui pouvait être rapidement enlevé en temps de siège. Alors sur la plate-forme *H*, on devait élever un tambour de charpente qui masquait entièrement les deux arcades. En dehors du pont, muni d'un crénelage sur la partie mâçonnée, deux petits postes découverts *I*, défendaient les approches et une palissade *F* obligeait les arrivants de faire un circuit pour passer sur le pont. La fi-



gure 19 présente une perspective de cette porte. Sous les combles était le crénelage qui composait la défense effective de ces tours. En outre, au niveau du premier étage étaient percées, dans chaque tour, trois baies, qu'en temps de guerre on munissait de mantelets et qui donnaient des vues de face et de flanc. Les munitions étaient montées aux étages supérieurs au moyen de poulies suspendues dans les grandes ouvertures plein cintres *K* (voir le plan du pre-

mier étage). Les autres portes étaient construites sur le même modèle, les avancées seules différaient en raison de la disposition du terrain.

La figure 20 donne la vue générale de la grande tête de pont du Sud, de la place d'armes et du mur crénelé mon-



tant à la tour carrée d'angle Sud de la cité, et au *castellum*. Les tours carrées n'étaient point couvertes par des combles, mais par des plate-formes, afin de pouvoir disposer des catapultes ou des onagres à leur sommet¹.

1. Les catapultes lançaient des traits longs d'une toise environ et fort lourds. Les onagres jetaient des pierres du poids de soixante livres à deux cent cinquante pas au maximum.

C'est pourquoi ces tours quadrangulaires étaient élevées aux angles saillants des défenses qui étaient des points faibles, mais aussi qui permettaient de donner au tir un champ plus étendu. En cas d'attaque d'un front, des machines de jet étaient établies en arrière des courtines sur des terrassements ou sur des plate-formes de charpente.

La cité ainsi bien munie pouvait résister longtemps et défier les attaques des barbares qui alors n'étaient pas en état d'entreprendre le siège d'une place bien tracée et défendue.

VIII

TROISIÈME SIÈGE

Que les Bourguignons aient passé le Rhin, appelés par les Gaulois, ou pour trouver un pays plus fertile, ou parce que l'empereur Honorius leur avait cédé un territoire sur la rive gauche du fleuve, toujours est-il que vers l'an 450 ils occupaient les bords de la Saône, s'étendaient au nord jusque près de Langres et Besançon, à l'ouest jusqu'à Autun, et au midi jusqu'au de là de Lyon. Entrés dans la Gaule comme alliés, comme auxiliaires de l'Empire chancelant, ils traitaient toutefois les habitants avec des égards que ne gardaient pas les Francs et autres peuplades qui envahissaient peu à peu l'Occident. Ils s'étaient fait concéder des terres, donner des troupeaux, mais ils vivaient d'ailleurs sur le pied d'égalité avec les Gaulois, et de leur présence résultait plutôt un partage qu'une domination. On peut comparer l'établissement des Burgondes sur le sol gaulois à ces colonies de vétérans que Rome envoyait jadis sur tel ou tel territoire, qui vivaient comme les premiers habitants, et après une génération, se confondaient avec eux.

En l'an 500 régnait sur la Bourgogne Gondebaud, le troisième de leurs rois depuis leur entrée sur le sol gaulois. Alors le territoire de ce royaume s'étendait de Bâle à la Lorraine et à la Champagne, occupait le Mâconnais, atteignait les frontières de l'Auvergne, et descendait au sud, le long du Rhône jusqu'à la Méditerranée, en longeant les Hautes-Alpes. Juliana, ville et forteresse, ainsi que son territoire, était donc en pleine Bourgogne. Toutefois, la guerre entreprise par Clovis contre Gondebaud et la défaite de celui-ci près de Dijon eurent pour conséquence de réduire au nord-ouest l'étendue de ce royaume ; mais Autun et même Dijon et Langres restaient encore entre les mains de Godomar, second fils de Gondebaud, puisque Childebert et Clotaire vinrent l'assiéger dans la première de ces trois villes. Godomar avait été nommé roi des Bourguignons après que son frère aîné Sigismond eut été déposé et enfermé à Orléans sous l'habit monastique par les fils de Clovis. Godomar mit ses places en état de défense, rassembla une armée et, après un combat qu'il soutint contre les Français en Dauphiné et dans lequel périt Clodomir, il rentra paisiblement en possession de son royaume. Dix ans plus tard Clotaire et Childebert songèrent de nouveau à détruire la puissance menaçante de Godomar. Ils voulurent s'adjoindre Théoderic, qui, occupé d'une guerre en Auvergne, refusa de les suivre. Les deux fils de Clovis dirigèrent donc leurs troupes en 532 vers la Bourgogne et mirent le siège devant Autun, dans laquelle s'était enfermée le roi des Bourguignons.

La ville était sur le point d'être prise ; Godomar parvint à s'échapper avec quelques-uns des siens et se réfugia dans la cité Juliana, comme étant une des places les mieux pourvues de son royaume et la clef de toute la Bourgogne montagneuse et boisée.

Il espérait là retenir les troupes des Francs jusqu'à

l'hiver et profiter alors de la saison rigoureuse en ces contrées, pour prendre l'offensive à l'aide de secours qui devaient lui venir de l'Est.

En effet, Clotaire et Childebert ayant pris Autun vers le milieu de l'été, conduisirent leur armée devant la cité Juliana, car ils ne pouvaient penser à poursuivre leur conquête en laissant cette place sur leurs flancs ou derrière eux.

Gondomar y était entré quinze jours environ avant l'arrivée des Francs, avait fait réparer et garnir les défenses de tout ce qui était nécessaire pour soutenir un long siège.

La ville basse, la cité et le val renfermaient alors environ 40 000 âmes, parmi lesquelles on pouvait compter 10 000 hommes au moins en état de porter les armes. Beaucoup même avaient acquis l'expérience de la guerre. Car, depuis l'empereur Julien, la Gaule avait été le théâtre de luttes incessantes, et si le pays environnant Juliana était demeuré relativement tranquille, ses habitants, Gaulois et Bourguignons, avaient assisté à plus d'un combat, surtout depuis l'invasion définitive des hommes du Nord. Ces barbares, longtemps auxiliaires de l'Empire, avaient eux-mêmes appris le métier de la guerre à l'école romaine, et se servaient des engins adoptés par les armées impériales.

Cependant, chez les Francs comme chez les Bourguignons, la discipline romaine faisait défaut, et ces troupes n'avaient pas la solidité, la ténacité qui distinguaient encore les derniers soldats commandés par les généraux de l'Empire. Par contre, elles étaient souvent braves jusqu'à la témérité.

La cité Juliana était donc bien approvisionnée de vivres et de munitions de toute sorte, lorsque se montra l'armée des Francs. Gondomar n'avait pas cru possible de défendre la partie de la ville située sur la rive droite de la

rivière d'Abonia; car elle était ouverte, les retranchements romains ayant été débordés par les habitations et étant dominés sur le front Ouest. Il s'était contenté de garder les deux têtes de ponts; l'une, la plus petite en amont, couvrant un pont de bois; l'autre, la plus grande, un pont de pierre. Dès que l'ennemi fut signalé, Gondomar fit mettre le feu aux passerelles traversant la rivière sur le travers de l'îlot de sable¹.

Les troupes de Childebert et de Clotaire débouchèrent par la voie du Nord et sur le plateau de l'Ouest, au-dessus de la partie de la ville abandonnée. Ces troupes formaient donc deux corps, séparés par la rivière. Gondomar était un esprit rusé plutôt qu'un soldat; mais il avait près de lui un certain Clodoald, vieux routier, habitué de longue main au métier des armes, et sachant inspirer la confiance aux soldats, autant par sa bravoure que par ses façons rudes et simples. Dur pour lui-même comme pour les autres, doué d'une force herculéenne, il punissait tout acte de désobéissance de sa propre main, et n'appliquait qu'une seule peine : la mort. Malgré et peut-être à cause de cette inflexibilité, Clodoald fut bientôt l'idole de la cité; lui présent, on ne doutait pas du succès. Il confondait les Francs dans la haine implacable qu'il avait vouée aux Germains.

Gondomar mit toutes les forces dont il disposait sous sa main.

Les défenses de la cité Juliana étaient telles que les avait laissées Philostrate; intactes, solides, elles défiaient toute attaque de vive force. Il fallait, pour s'en emparer, faire un siège en règle. L'armée que conduisaient les rois Francs était de 40 000 hommes environ, lorsqu'ils avaient mis le siège devant Autun, et, déduction faite des pertes et désertions, elle n'était guère que de 35 000 hommes, en arri-

1. Voir la figure 16.

vant devant la cité. D'ailleurs, cette armée attendait des secours. Le corps qui se présenta sur le plateau du Nord était de 20 000 hommes, et celui qui apparut au-dessus de la ville basse, sur la rive droite, de 15 000. Cette ville basse était à peu près déserte; tous les hommes valides s'étaient réfugiés dans la cité et avaient envoyé les femmes, les enfants et les vieillards dans les montagnes de l'Est.

Le corps d'armée des Francs put donc entrer sans coup férir dans cette ville basse, et, comme de raison, se mit à piller. Clodoald, du haut des remparts, vit le désordre et prit ses dispositions. La nuit venue, il fit descendre un millier d'hommes dans la place d'armes au sud du plateau, fit renforcer le poste qui défendait la tête de pont sur la rive droite. Les Francs, occupés à piller, avaient à peine pris garde à la grande tête de pont, placée à leur extrême droite, et s'étaient plus particulièrement préoccupés de la petite, en face du pont de bois. Vers la troisième heure de nuit, Clodoald fit ouvrir les portes et filer ses hommes en silence. A peine si les Francs s'étaient gardés sur ce point. Surpris par l'attaque de Clodoald, ils remontèrent dans l'intérieur de la ville basse en poussant des cris d'alarme.

Beaucoup étaient campés entre l'*emporium*¹ et la tête de pont; les Bourguignons les tournèrent et les attaquant à l'improviste, précipitèrent dans la rivière ceux qui ne furent pas massacrés. En même temps, Clodoald faisait mettre le feu partout. Le vent soufflait du sud, et bientôt les habitations situées au bord de la rivière ne furent qu'un brasier. Lorsque les Francs ralliés voulurent prendre l'offensive, les Bourguignons étaient déjà rentrés dans la tête de pont et remontaient le plateau. Les Francs avaient perdu de quatre à cinq cents hommes dans cette échauffourée, et les assié-

1. Voir fig. 16.

gés n'avaient pas eu plus de vingt hommes mis hors de combat. Ce début mit la joie dans la cité, et ceux qui, du haut des remparts, voyaient leurs maisons en flammes, prenaient leur mal en patience, en songeant à la vengeance qui leur semblait promise.

En homme de guerre consommé, Clodoald ne voulut pas laisser refroidir cette ardeur. Dès le matin qui suivit cette nuit funeste aux Francs, il forma deux corps de deux mille hommes chacun, bien armés d'*angons*, de *francisques* et de *scamasaxes* (car alors dans toute la Gaule ces armes étaient communes aux Francs, aux Gaulois et aux Bourguignons, à quelques variantes près). Il prescrivit à cinq cents hommes environ de sortir par la porte Est de la place d'armes E du sud¹, de passer le ruisseau et de faire mine de vouloir traverser la rivière en aval du pont de pierre de la vallée, au moyen de barques légères et que quatre hommes pouvaient porter sur leurs épaules. Ces barques avaient été mises en réserve dans la place d'armes. En même temps, une des deux troupes se masserait dans l'avancée du Nord qui n'avait pas encore été attaquée, et ferait une vigoureuse sortie. Lui, Clodoald, avec un millier d'hommes, franchirait la porte de l'Est de la cité, longerait les remparts, l'avancée, viendrait soutenir l'attaque et prendre l'ennemi en flanc. Les cinq cents hommes munis de barques devaient se contenter de simuler un passage sans l'effectuer, de manière cependant à attirer les Francs sur ce point; alors la seconde troupe franchirait la grande tête de pont et agirait suivant l'occurrence, soit en attaquant l'ennemi en marche s'il se dirigeait en aval, soit en contenant les Francs venant de la ville basse. Un millier d'hommes devait couper la troupe qui se serait rendue sur les bords de la rivière, la tailler en pièces et la noyer.

1. Voir le plan, fig. 16.

Ce plan bien expliqué à ses lieutenants, le mouvement commença vers la quatrième heure du jour. Les deux rois francs avaient pris le commandement; Childebert, des troupes campées au Nord; Clotaire, du corps campé à l'Ouest dans la ville basse. Un pont de radeaux avait été établi dès le matin à cinq cents pas en amont de l'île de Sable, pour mettre les deux corps en communication.

Il faut dire que ces deux chefs, après la prise d'Autun, ne croyaient pas rencontrer une résistance sérieuse dans le reste de la Bourgogne. Ils avaient la conviction, sur des rapports qui leur avaient été faits, que Gondomar avait été tué, que ses meilleurs soldats composaient la garnison d'Autun, et que les autres villes fortes ne seraient défendues, si elles l'étaient, que par des gens inexpérimentés.

L'événement de la nuit précédente leur donnait à penser cependant, et au moment où la sortie du Nord s'effectuait, les deux chefs délibéraient de prendre la tête de pont par un vigoureux effort, et en même temps d'attaquer l'avancée du Nord.

Les Francs, plus encore que les Gaulois, ont l'esprit porté à prendre pour vrai ce qu'ils désirent; or, les deux rois se persuadaient que la garnison enfermée dans la cité était peu nombreuse et que ces deux attaques simultanées la déconcerteraient. Les choses en étaient là, lorsqu'on vint prévenir les chefs francs que la ligne d'investissement du Nord était attaquée.

Quand nous disons ligne d'investissement, il ne faudrait pas croire que ce fût là une disposition ayant une complète analogie avec ce qui se pratique de nos jours. Cette ligne se composait d'une troupe d'un millier d'hommes assez confusément groupés derrière un abatis d'arbres et de broussailles, à quatre cents pas du saillant du Nord. Puis, un second corps, composé en grande partie de cavalerie, était répandu dans les bois, à une centaine de pas de cette

première ligne et masquait le campement de Childebert, entouré du gros de ses troupes.

A la première alerte, les deux rois montèrent à cheval, et entraînant tout d'abord les hommes prêts à combattre, ils se hâtèrent d'arriver sur le lieu de l'action. La cavalerie de la seconde ligne se précipitait en même temps au secours de la première ligne, se divisant en deux troupes pour attaquer l'ennemi sur ses flancs.

Remis de la première surprise, les Francs, quelque peu protégés par les abatis, soutenaient l'attaque et ne reculaient pas. On en était venu à combattre corps à corps ; mais les Bourguignons, plus nombreux, commençaient à déborder la ligne ennemie, quand arrivèrent les cavaliers francs, qui à leur tour se jetèrent sur les deux ailes de l'attaque. Force fut aux Bourguignons de reculer et de profiter des barricades de branchages et de broussailles pour ne pas se laisser déborder. Ils n'auraient pu toutefois tenir là longtemps, quand arriva Clodoald sur le flanc gauche de l'ennemi. Celui-ci fut alors pris de panique, car la troupe d'élite conduite par Clodoald marchait en bon ordre, à l'instar des Romains, par pelotons en échelons, de manière à ne pas permettre à la cavalerie de déborder son aile droite. La gauche des Francs lâcha pied et successivement toute la ligne. Alors les Bourguignons s'élancèrent à leur poursuite ; mais Clodoald, prenant la tête, fit arrêter sur place tout son monde, non sans peine.

Les fuyards en effet vinrent se heurter contre le gros de l'armée de Childebert. Celui-ci, plein de colère, leur reprochant leur lâcheté, les força de rebrousser chemin, et une dizaine de mille hommes se présentèrent bientôt à la vue des Bourguignons à travers les bois. La retraite était commandée et se fit en bon ordre, non point en rentrant par l'avancée, mais en longeant le front Est, sous la protection des remparts. L'irritation de Childebert était telle qu'il

envoya aussitôt un millier d'hommes pour s'emparer de l'avancée, pensant qu'elle serait faiblement gardée, puisque les défenseurs étaient dehors; mais l'attaque était prévue, et les Francs perdirent inutilement dans cette tentative une centaine d'hommes.

Du côté du Sud, la sortie des Bourguignons avait obtenu un succès plus décisif. Les choses s'étaient présentées comme Clodoald l'avait prévu. Les Francs, croyant à un passage de la rivière pour les déborder sur leur droite, avaient envoyé en face des Bourguignons un millier d'hommes. Alors était sorti de la grande tête du pont le lieutenant de Clodoald avec ses deux mille combattants. Faisant placer la moitié de sa troupe en équerre, sur le cours de la rivière, la face tournée vers la ville basse et sa droite appuyée à la tête du pont, il avait envoyé au pas de course l'autre moitié contre les troupes des Francs parties pour s'opposer au passage.

Cette troupe, prise à revers et criblée par les traits que lui envoyaient en face les Bourguignons montés dans leurs bateaux, se débanda, fuyant comme elle put. Les Francs restés dans la ville basse, apprenant à ce moment que l'armée de Childebert était attaquée au Nord, ne savaient s'ils devaient se diriger vers le Sud pour soutenir la troupe détachée en aval sur la rive droite, ou se porter au pont de radeaux pour prêter la main à l'armée de Childebert. Cette indécision fut cause que l'attaque contre les Bourguignons placés en équerre près de la grande tête du pont fut molle et permit aux deux mille hommes composant cette sortie de rentrer sans avoir fait de pertes sérieuses. La sortie du Nord fut plus éprouvée: elle avait laissé dans les bois plus de deux cents morts et elle ramenait autant de blessés.

Les Francs, dans ces deux combats, avaient perdu plus de six cents hommes sans compter les blessés. Loin de se livrer au découragement cependant, chefs et soldats étaient

pleins de rage, croyant prendre la cité en quelques jours et n'avoir devant eux qu'une garnison toute disposée à capituler, tant ils supposaient que la prise d'Autun avait atterré les Bourguignons; en vingt-quatre heures, ils avaient perdu plus d'un millier d'hommes sans s'être même approchés des remparts.

Les blessés bourguignons restés entre leurs mains furent décapités, et leurs têtes, piquées sur de longues perches, furent rangées à une centaine de pas de l'avancée. Mais cela ne constituait pas une contrevallation suffisante pour se garder contre les sorties de l'assiégé. Aussi fut-il décidé que l'armée du Nord creuserait un fossé à deux cents pas de l'avancée qui s'étendrait du val de la rivière au val du ruisseau, lequel fossé aurait environ deux mille pas, et que derrière ce fossé, avec la terre extraite et des abatis, on ferait un retranchement. Ainsi pouvait-on d'abord rendre vaine toute attaque de l'assiégé, sur ce point. En second lieu, on résolut de s'emparer de la grande tête de pont. Il ne resterait plus alors à l'assiégé que le val du ruisseau pour communiquer avec les dehors; mais ce val était peu praticable, couvert de marais et de fondrières, les gens de la cité ne pourraient rien tenter de ce côté. Des secours du dehors? on ne croyait pas qu'ils en pussent attendre; en tout cas, pour empêcher l'assiégé de sortir par la porte de l'Est, on établirait devant elle un ouvrage bien gardé; puis, pour qu'il ne pût se pourvoir de vivres, on dévasterait le pays sur la rive gauche de la rivière. Quant à l'aqueduc, il fut découvert et coupé.

Cela décidé, les assiégeants se mirent à l'œuvre, sans perdre de temps. Mais Clodoald, qui avait assisté à plus d'un siège, savait par expérience qu'une garnison n'ayant point à compter sur une armée de secours du dehors, ne dispose que d'un moyen de salut, savoir : de ne laisser à l'assiégeant nul répit, surtout au commencement d'un in-

vestissement, quand l'ennemi n'a pas pu encore compléter ses ouvrages et serrer la place de près. Sans savoir exactement ce qu'allait tenter l'armée des Francs, il connaissait sa force numérique et ne doutait pas qu'elle n'eût à sa disposition des ingénieurs latins, puisqu'elle en avait au siège d'Autun. Clodoald divisa donc ses troupes en huit corps. L'enceinte¹ étant défendue par quarante-quatre tours, il fallait donc pour les garder onze cent quatre-vingts hommes, en comptant vingt-cinq hommes pour chacune des trente-six tours de cette enceinte, et trente-cinq hommes pour chacune des huit tours des portes ou soixante-dix hommes pour chaque porte et ses ouvrages. Bien entendu, conformément aux habitudes militaires d'alors, chaque poste d'une tour était chargé de la garde de la courtine voisine. Il fallait pour garder l'avancée du Nord, deux cents hommes; pour garder la place d'armes du Sud et les têtes de pont, cinq cents hommes; pour tenir garnison dans le réduit (castellum) cent hommes; pour surveiller le rempart du Nord descendant de l'angle de la cité à la rivière et les bords de celle-ci, six cents hommes. Total pour la garde ordinaire des défenses, deux mille cinq cent quatre-vingts hommes. Il distribua ce premier corps de manière que les meilleurs soldats fussent placés dans la place d'armes, les têtes de pont, et dans l'avancée du Nord, ainsi que sur le front de ce côté. Clodoald composa un second corps de mille hommes, tenus en réserve au centre de la cité, pour être porté au besoin sur un ou plusieurs des points attaqués. Il lui restait environ six mille hommes dont il fit six corps de mille hommes chacun, distribués ainsi : deux dans la partie de la ville située entre la cité et la rivière, deux dans le voisinage de la porte du Nord, et deux dans le voisinage de la porte de l'Est. Ces six corps devaient être

1. Voir la figure 16.

prêts à faire des sorties toutes les fois qu'ils en recevraient l'ordre.

Clodoald maintint sous son commandement direct les mille hommes de réserve logés au centre de la cité. Puis il pourvut aux besoins de la garnison et des habitants demeurés dans l'enceinte. Une grande quantité de vivres avaient été apportés dans la ville au moyen de réquisitions et suivant l'usage des Romains. Ces vivres furent emmagasinés dans le réduit. Quant aux bestiaux vivants, on les faisait paître sur les rampes du plateau au Sud et à l'Est. Des bois en assez grande quantité avaient aussi été approvisionnés ; ils furent rangés le long des courtines, à l'intérieur. Outre ses puits, la ville possédait de vastes citernes, alimentées par l'aqueduc. Celui-ci étant coupé, Clodoald fit recueillir les eaux pluviales des toits dans des rigoles qui aboutissaient à ces citernes. D'ailleurs, dans la partie de la ville située entre les remparts et la rivière, surgissait une belle source qui pouvait alimenter toute la partie haute de ce quartier.

Clodoald veilla scrupuleusement au logement de ses troupes. Bon nombre de ses soldats avaient leur famille dans la ville ; il ne voulut pas permettre que les défenseurs logeassent dans leurs maisons. Il fit disposer les monuments publics pour recevoir les sept mille hommes qui n'occupaient pas habituellement les remparts. Ceux qui étaient chargés de la garde étaient bien logés dans les tours, dans les monuments publics du quartier ou hors des remparts. Clodoald, comme il a été dit, inspirait toute confiance à ses troupes avant l'arrivée des Francs ; mais depuis les heureuses affaires de la première journée, ses hommes le considéraient comme une sorte de providence et lui obéissaient aveuglément. Aussi cette organisation fut-elle rapidement acceptée et appliquée. Pour le détail, il avait adopté la composition de la cohorte romaine, et chaque chef de

corps était responsable de l'exécution des ordres qu'il recevait, sous peine de la vie.

Quant aux habitants, ils devaient prêter leur concours toutes fois qu'ils en seraient requis; un refus était puni de mort.

Gondomar, dont il n'a guère été question jusqu'à présent, habitait le *Castellum*, et Clodoald lui marquait le plus grand respect, disant n'agir que d'après ses instructions; mais pour la garnison, le véritable chef était Clodoald.

Ayant pourvu au plus pressé, qui était l'organisation de son monde, il fit placer deux *onagres* dans l'avancée dès le lendemain des combats, et ces onagres commencèrent à jeter des pierres de soixante livres sur les travailleurs francs qui traçaient la contrevallation à deux cents pas du saillant, si bien que l'assiégeant dut reculer son fossé de cinquante pas hors de portée. La nuit suivante, Clodoald fit sortir mille hommes par la porte de l'Est, lesquels, filant par le chemin longeant le rempart, allèrent bouleverser les premiers travaux des Francs et rentrèrent aussitôt; en même temps une autre sortie, effectuée par la porte Sud de la grande tête de pont, enleva quelques hommes des avant-postes des Francs. Ceux-ci décapités, leurs têtes, fichées sur des piquets, furent placées à l'extrémité de l'avancée du Nord pour répondre aux procédés des Francs. Cette même nuit, l'ennemi essaya de traverser la rivière en profitant de l'îlot de sable, afin de prendre à revers la courtine rampante du Nord; mais il ne put aborder, les quais étant bien garnis de monde. Plusieurs hommes furent noyés.

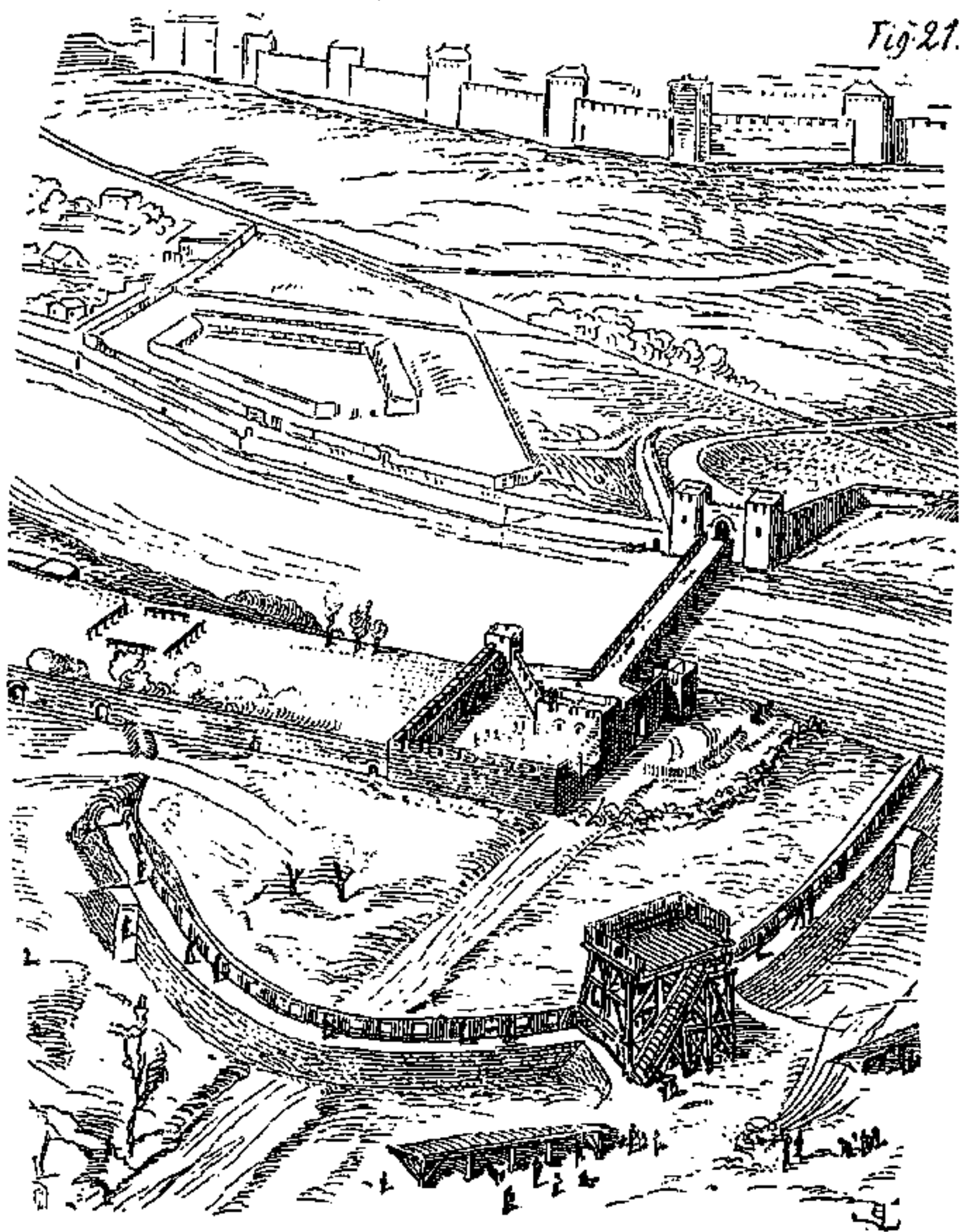
Les choses allaient donc assez mal pour l'armée des rois francs; cependant elle possédait un ingénieur latin habile et qui avait fait ses preuves, notamment au siège d'Autun. Childebert, exaspéré par les succès des assiégés, se répan-

dait en menaces aussi bien contre les siens que contre les ennemis. Il n'avait pas daigné tenir compte de l'avis de son ingénieur qui, dès le jour de l'arrivée de l'armée devant la cité Juliana, conseillait de camper au Nord et de n'investir la ville qu'après avoir reconnu ses approches. Consulté après ces premiers échecs, Secondin — c'était le nom de l'ingénieur latin — admit qu'il était difficile de reculer, puisque l'armée était engagée autour de la place; que le plus pressé était d'empêcher toute sortie des assiégés, et que pour obtenir ce résultat, ceux-ci ne pouvant guère sortir sans péril que par la porte de l'Est et par les têtes de pont, il fallait faire des ouvrages devant ces issues afin de les clore complètement; qu'il était chanceux et peu profitable d'essayer de s'emparer de la grande tête de pont par une attaque directe; mais qu'il fallait occuper le quartier de l'Ouest, sous les remparts, et par conséquent passer la rivière; qu'alors, du même coup, les têtes de pont, la muraille rampante du Nord seraient perdues pour l'assiégé et la place d'armes du Sud compromise.

Des bois furent aussitôt coupés dans la forêt du plateau, et les charpentes des maisons de la ville basse enlevées. Un fossé, rempli par les eaux de la rivière, entourait les ouvrages de la grande tête de pont; mais ceux de la petite n'en avaient plus; ce fossé avait été comblé depuis longtemps, et l'assiégé avait négligé de le creuser de nouveau. Le mur Sud de l'*emporium*, qui joignait l'épaule Nord de cette petite tête de pont, était crénelé et au pouvoir des défenseurs, y compris le retour d'équerre sur la voie venant de l'Ouest. Ainsi, la moitié de la surface de l'*emporium* était battue dans sa longueur par ce mur¹. A cheval sur cette voie de l'Ouest, Secondin fit élever un *agger* qui s'appuyait à la rivière, à cinquante pas du retour d'équerre,

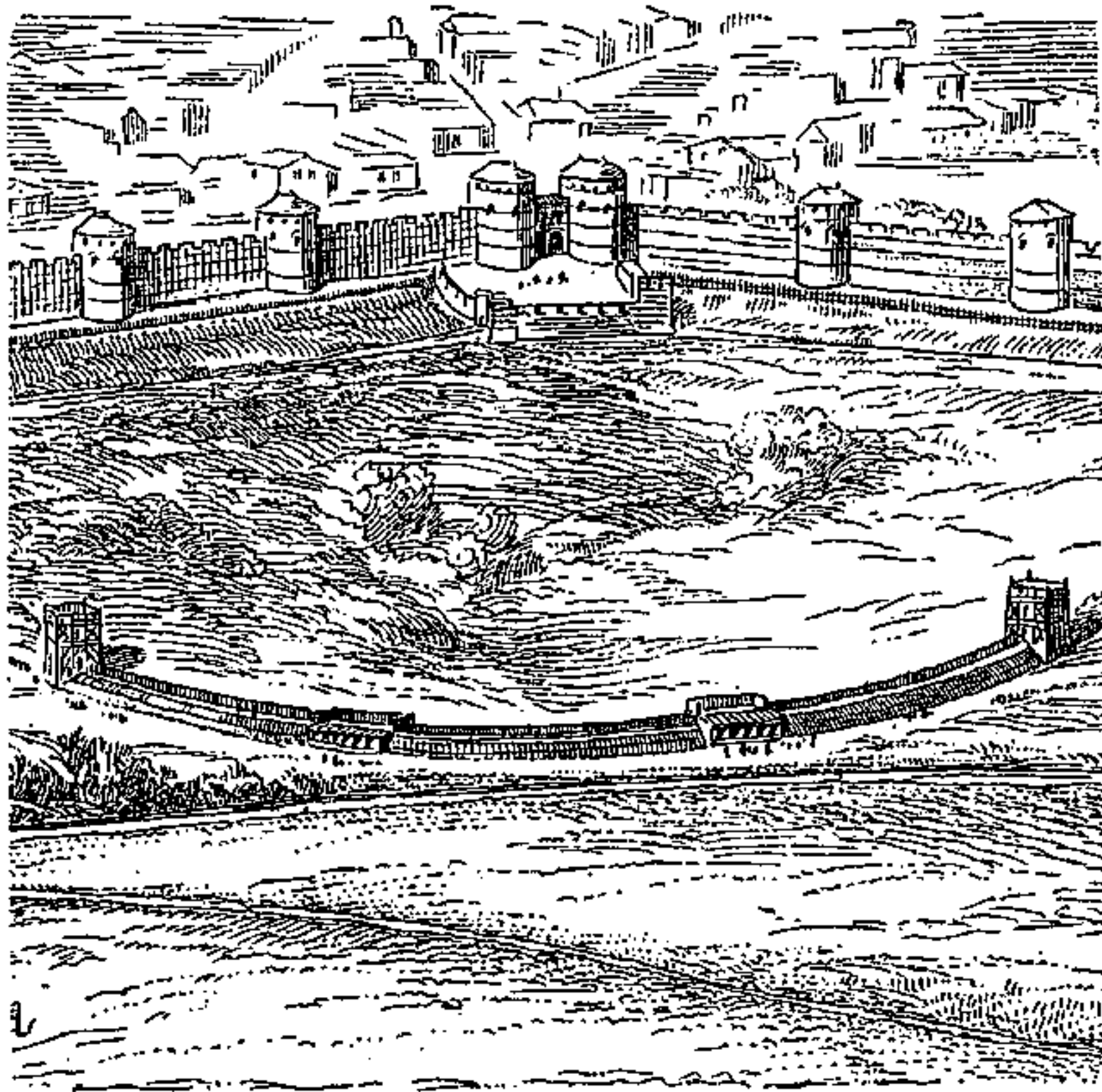
1. Voyez la figure 16.

et sur cet agger il fit dresser un ouvrage de charpente qui dominait le rempart de l'assiégé (fig. 21). Il se contenta,



autour de la grande tête de pont, d'élever une contrevallation qui coupait les deux voies. Devant la porte de l'Est

de la cité, l'opération présentait de grandes difficultés à cause de la forte inclinaison de la pente du plateau. Chaque nuit les travaux des assiégeants étaient bouleversés par les défenseurs, qui avaient l'avantage de la position dominante. Secondin, après plusieurs tentatives infructueuses, dut se

Fig. 22.

borner à établir au bas du rimpant du plateau un ouvrage en terre et bois formant une portion de cercle, conformément au tracé ci-contre (fig. 22).

L'assiégeant arrivait à cet ouvrage, qui était hors de portée du trait du plateau, par une voie qui descendait doucement vers le bras occidental du ruisseau.

Ces travaux ne s'étaient pas faits sans que l'assiégeant cherchât à les détruire et sans pertes assez sensibles chez les Francs. Cependant quinze jours après l'arrivée de l'ennemi, ils étaient achevés et bien gardés.

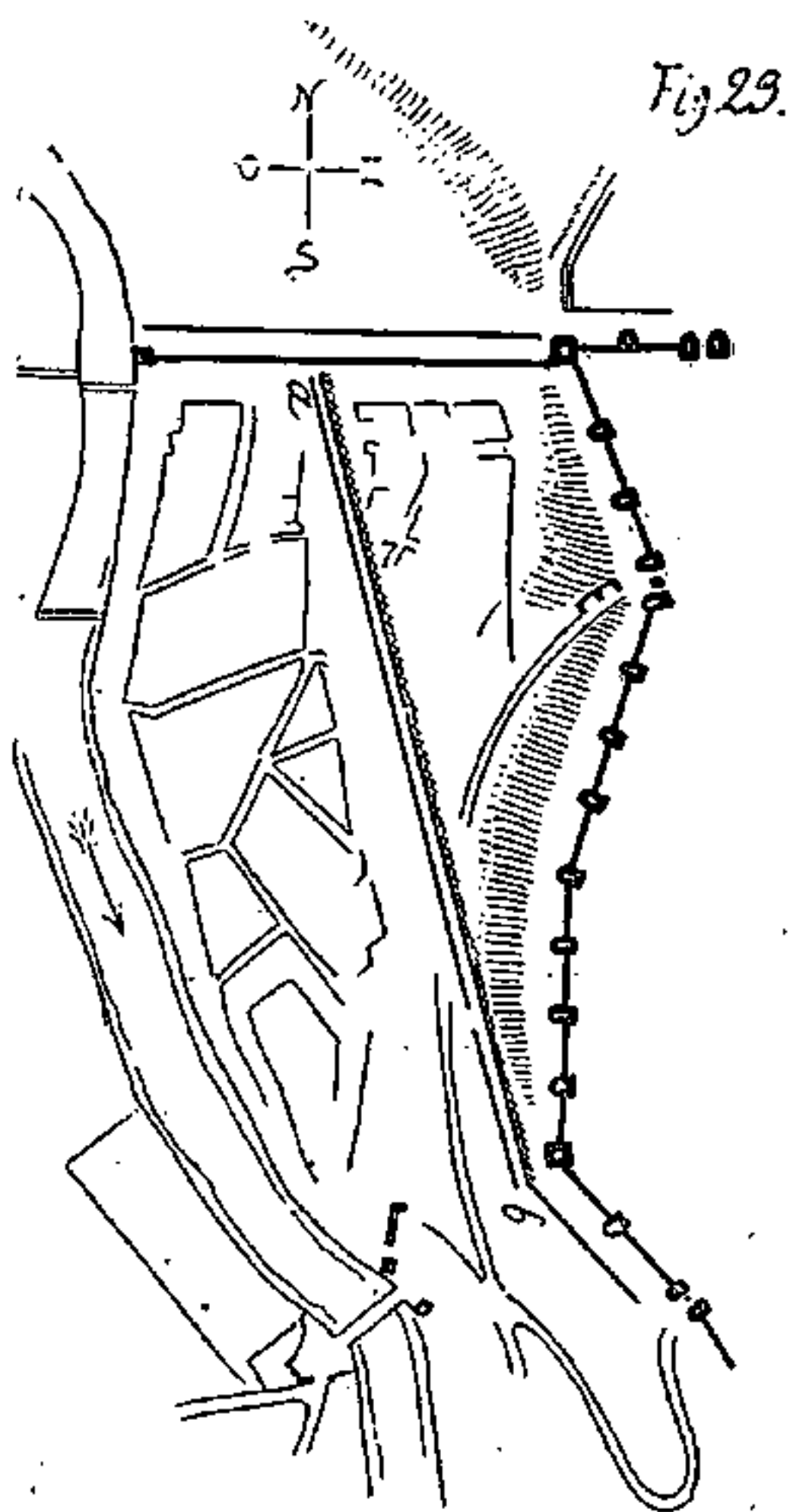
Voici quelle était la disposition des troupes de l'ennemi autour de la cité. Le grand campement sur le plateau du Nord renfermait 12.000 hommes; les défenseurs de la grande contrevallation du même côté étaient au nombre de 2000. Le corps logé dans la ville basse était de 6000 hommes. La garde de l'ouvrage en face de la petite tête de pont, de 500 hommes; celle de la contrevallation autour de la grande tête de pont, de 1200 hommes. L'ouvrage élevé au bas du plateau, en regard de la porte de l'Est, contenait 1200 hommes. Total : 22 900 hommes. Il restait, déduction faite des pertes depuis le commencement du siège, environ 10 000 soldats qui battaient l'estrade, dévastaient le pays, ramassaient des vivres et fourrages, et formaient un corps de réserve pour donner un coup de collier au moment opportun.

Ces préparatifs faisaient assez voir à Clodoald que l'ennemi agissait depuis ses premiers échecs avec méthode, et préparait une action décisive. Il avait reconnu facilement que cette action se porterait sur les points faibles de la place, c'est-à-dire sur le saillant du Nord et sur les bords de la rivière, en face de la convexité occidentale de la cité; aussi avait-il fait barricader fortement toutes les voies de la ville donnant sur le quai et renforcer celui-ci par un *vallum*.

En outre, à deux cents pas en arrière de la tour carrée sur la rivière, au Nord, il fit, à travers les maisons et jardins, élever un autre *vallum* *a, b*, suivant obliquement les pentes du plateau et venant joindre la porte Sud-Ouest (fig. 23). Les habitations avaient été laissées comme masque devant ce retranchement; on s'était contenté de l'isoler

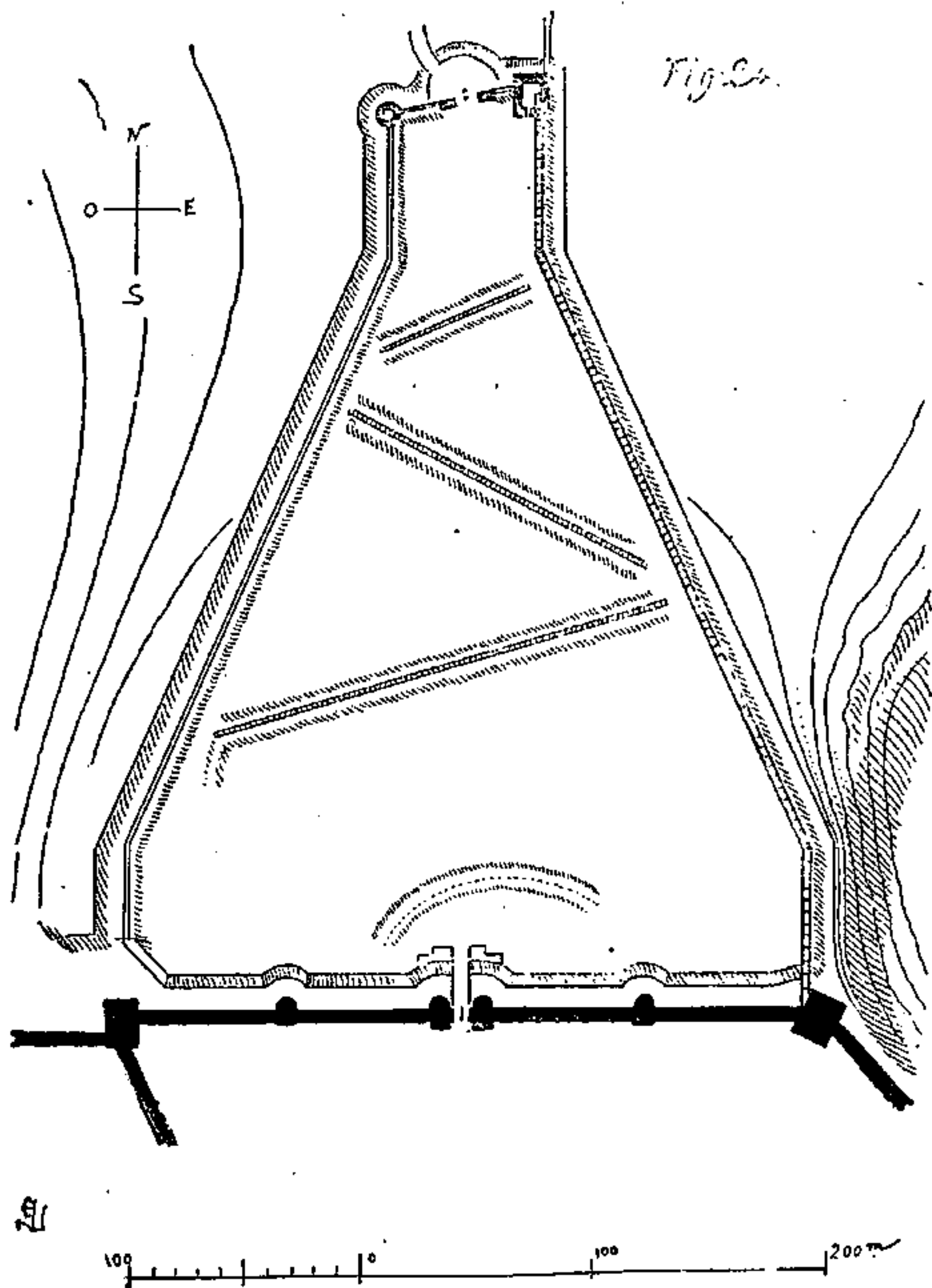
au dehors, en démolissant des clôtures et quelques maisons.

Clodoald ne pouvait rien tenter en avant du saillant du



Nord, l'ennemi étant là en forces, devant lui ; mais dans l'intérieur du saillant même, il fit creuser des fossés avec retranchements de terre et de pieux, ainsi que le montre la figure 24. Du dehors, l'ennemi ne pouvait reconnaître

l'existence de ces ouvrages bas et masqués. Chaque nuit, il faisait sortir de la cité par la poterne qui donnait au fond



du large fossé du front Nord, des espions qui lui rendaient compte des opérations de l'ennemi.

Or, à la fin de la troisième semaine depuis le commencement du siège, ses espions lui rapportèrent qu'il y avait dans le grand camp beaucoup de mouvement; qu'on apprêtait des fascines, que les soldats préparaient leurs armes, qu'on montait des engins. Un de ces espions, qui passait la rivière en aval et observait l'attitude de l'ennemi campé à l'Ouest, lui fit un rapport semblable. Clodoald jugea donc que le moment était proche où l'assiégeant tenterait un grand effort à l'Ouest et au Nord.

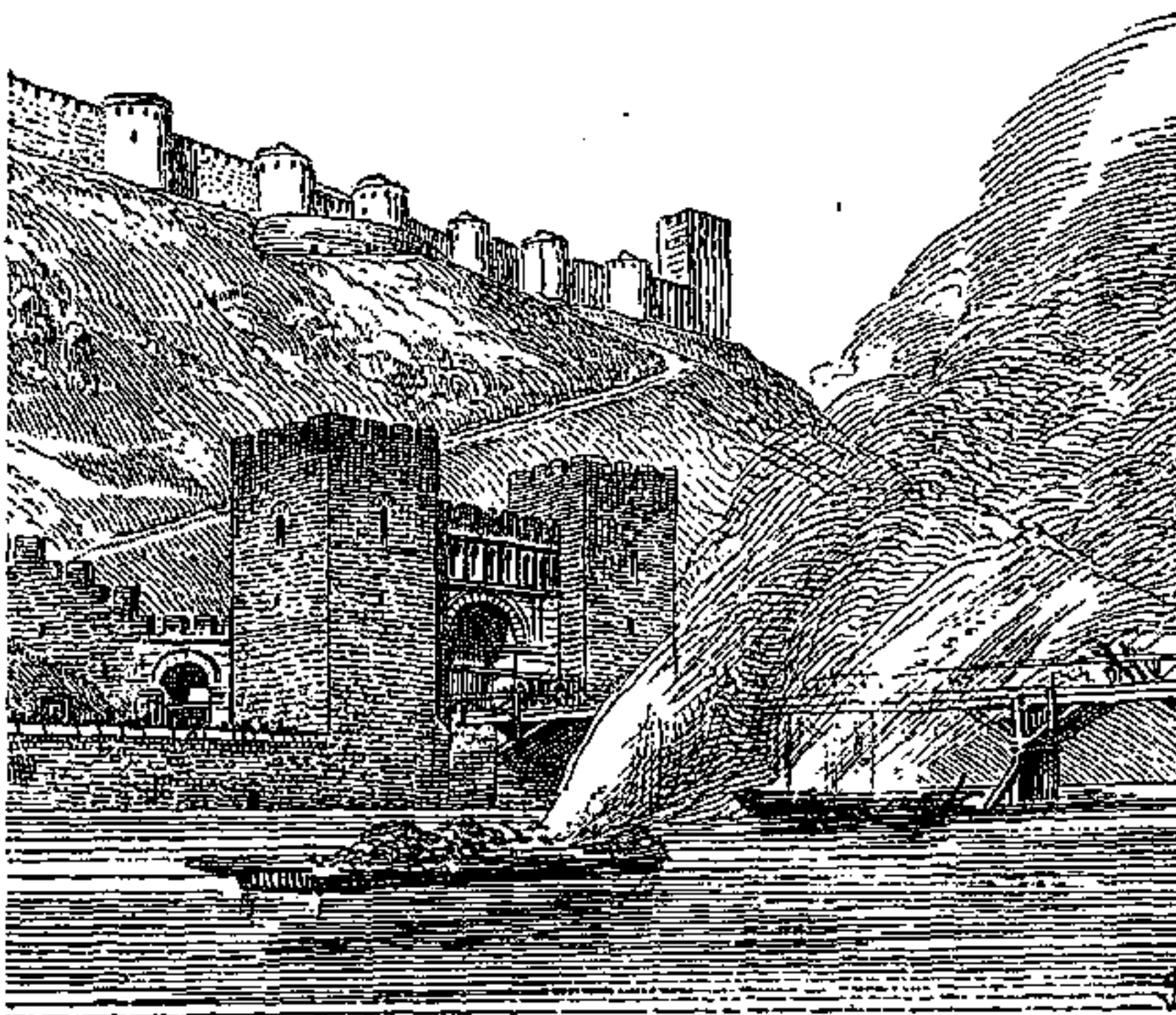
Le vingt-deuxième jour du siège, en effet, dès le matin, quatre onagres, placés sur l'ouvrage en face de la petite tête de pont, couvrirent celle-ci de pierres; si bien que les défenseurs étaient à peine abrités derrière les parapets et ne pouvaient manœuvrer les deux engins placés sur ce point. En même temps, des bateaux chargés de matières inflammables furent lancés dans la rivière en amont du pont de bois. Ces bateaux, bien dirigés, s'arrêtèrent en travers des piles de ce pont et ne tardèrent pas à y mettre le feu (fig. 25). Les défenseurs de la petite tête de pont voyant que la retraite allait leur être coupée, abandonnèrent l'ouvrage qui fut bientôt occupé par les Francs. Retirés dans la place d'armes en arrière du pont, les assiégés ne pouvaient que le regarder brûler.

A la même heure, couverte par des mantelets d'osier, une grosse troupe d'ennemis s'avancait hardiment contre les flancs Nord-Est et Nord-Ouest du saillant du Nord. Comblant le fossé avec des fascines, les assaillants se précipitèrent en colonne compacte contre le rempart. La lutte fut acharnée. Grâce aux maçonneries de l'aqueduc, l'ennemi ne put forcer le flanc Nord-Est; mais il parvint à s'établir¹ sur celui opposé. L'assiégé fut obligé d'abandonner le saillant en se retirant de retranchement en retranchement

1. Voir la figure 24.

et perdant peu de monde, tandis que l'assaillant avait plus de deux cents hommes tués sur le rempart et dans les fossés.

La nuit venue, Clodoald avec les mille hommes de réserve sortit brusquement par la porte centrale, dont le pont fortement barricadé, était resté en sa possession, et se jeta

Fig. 25.

sur l'ennemi ; il en tua encore une centaine, mais ne put reprendre l'ouvrage. Il craignait d'ailleurs une autre attaque et ne se trompait pas. Vers le milieu de la nuit, les Francs se jetèrent dans l'îlot de sable à l'aide de radeaux, et là ils se retranchèrent en face du quai. On était à portée d'arc, et de part et d'autre on commença à tirer, sans grand résultat.

La perte de l'avancée ne fit qu'animer les assiégés qui voulaient la reprendre aussitôt. Clodoald dut calmer leur ardeur en leur promettant de faire mieux que de reprendre cet ouvrage ; il ajouta qu'il y avait pour l'instant autre chose à tenter ; que l'ennemi allait leur donner une belle occasion de le battre.

Clodoald renforça les défenses du front Nord qui ne pouvaient être prises d'emblée, fit mettre une bonne troupe à l'avancée de la porte de l'Est avec ordre de la défendre jusqu'au dernier homme, et fit descendre autant de troupes qu'il en pouvait tenir dans les deux places d'armes du Sud et du Sud-Ouest. Il garnit puissamment le retranchement oblique, et descendant aux défenses du bord de l'eau, il mit là un chef en qui il pouvait se fier, avec des instructions particulières.

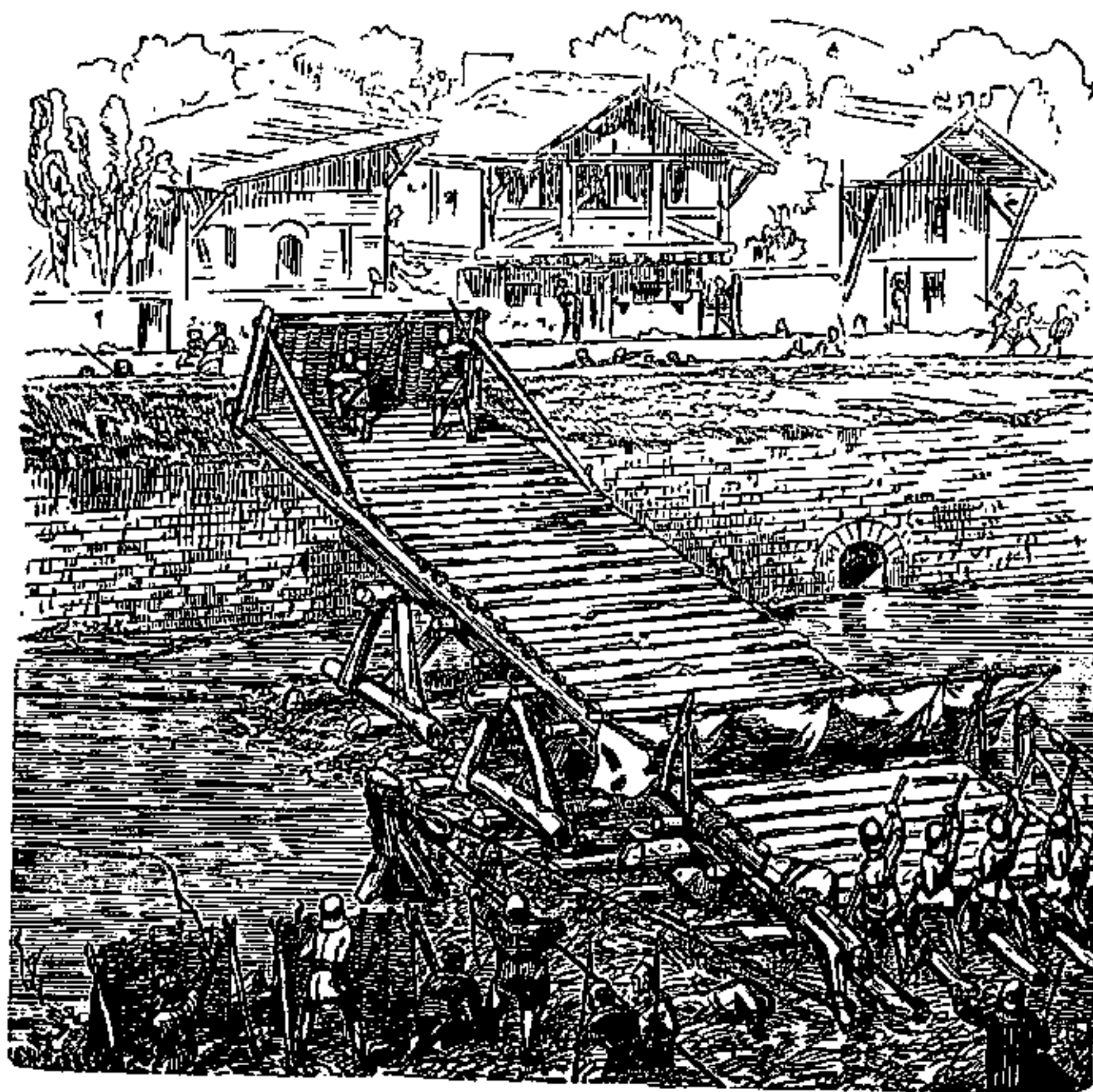
La journée suivante se passa sans combat. Les Francs se retranchaient dans l'avancée contre le front du Nord, et détruisaient le *vallum*. Ils apportaient dans l'îlot des bois, des fascines, de la terre, des pierres, et commençaient à combler le petit bras à l'aide de ces matériaux. Se couvrant de mantelets d'osier, ils jetaient des pierres dans l'eau, puis des fascines dans lesquelles étaient intercalés de gros cailloux afin de les couler entre les pierres ; puis, quand ces matériaux commençaient à émerger, ils posaient dessus des troncs d'arbres en travers du courant, et entre eux des fascines et des mottes de gazon. Les assiégés ne pouvaient guère s'opposer à ces travaux. Deux onagres lançaient toutefois des pierres sur les travailleurs ; mais ceux-ci, bien couverts et toujours en mouvement, étaient rarement atteints. Vers le soir, le terrassement n'était guère qu'à vingt pieds du mur du quai, et l'eau, assez basse d'ailleurs à cette époque de l'année, passait à travers les fascines noyées, sans risque d'emporter le barrage. Toute la nuit, les Francs ne cessèrent de consolider ce barrage et de l'é-

largir ; puis ils apportèrent des bois, des échelles, et montèrent à son extrémité, à quinze pieds environ du mur du quai, une estacade de charpente préparée à l'avance. Au jour, les assiégés virent se dessiner sur l'estacade, le bout d'une sorte de pont, garni d'un mantelet d'osier, et qui s'avavançait doucement vers la crête du quai, (fig. 26). Secondin avait fait charpenter un tablier de pont de dix pieds de largeur ; ce tablier, posé sur des rouleaux qui portaient sur des poutres inclinées, était poussé par des soldats à l'aide de leviers, et tiré par deux câbles s'enroulant sur des treuils, à distance. Les hommes, munis de leviers, étaient masqués par de grosses toiles tendues devant eux qui arrêtaient les traits. Pendant ce temps, deux catapultes et deux onagres couvraient de longs dards et de pierres le *vallum* du quai ; des frondeurs et des archers ne permettaient pas aux défenseurs de se montrer.

Le chef qui commandait ces derniers, suivant les instructions de Clodoald, fit filer peu à peu ses hommes vers les maisons ; et quand le pont roulant atteignit la crête du *vallum* du quai, il n'y avait plus derrière cette défense un seul Bourguignon. Les Francs, avec de grands cris, se précipitèrent sur le tablier, firent tomber le parapet d'osier et se répandirent en grand nombre sur le quai désert et silencieux. Redoutant quelque piège, ils ne se hâtèrent pas de gravir les pentes assez douces du plateau sur ce point, et de s'engager dans les voies dont les barricades ne paraissaient pas gardées. Ils se rangèrent le long de ce quai en assez bon ordre, jusqu'à ce qu'ils fussent au nombre de quatre mille hommes environ. Ce qui ne fut pas très-long, parce que sitôt les premiers passés de l'estacade au *vallum*, l'assiégeant avait posé des poutres garnies de rondins, de branchages et de gazon, et que le pont avait alors atteint une largeur de près de trente pieds.

Dans l'îlot se réunissait un second corps nombreux,

L'ATTAQUE



LE PONT MOBILE
DESTINÉ A FRANCHIR LE PETIT BRAS
DE LA RIVIÈRE D'ABONIA

prêt à soutenir le premier, et sur la rive opposée on voyait arriver un troisième corps.

Secondin était passé un des premiers sur la rive gauche, et n'augurait rien de bon de l'apparente inertie de l'assiégé. Il voulait qu'on ne s'avancât qu'avec prudence, et après avoir établi une tête de pont au moyen de pieux et des débris empruntés aux maisons voisines. Il fit donc entrer des hommes dans ces maisons. Elles étaient désertes, et derrière les barricades élevées aux débouchés des voies sur le quai, il n'y avait pas de défenseurs.

Il donna donc l'ordre de démolir ces barricades. Tout cela prit du temps, et les Francs murmuraient hautement, demandant si on leur avait fait passer la rivière uniquement pour en garder les bords. Leurs chefs prétendaient que l'assiégé avait abandonné cette partie de la cité, comme il avait abandonné la ville basse, qu'il s'était retiré derrière ses murailles, et que si on ne profitait pas de sa retraite, il se rassurerait et viendrait assaillir les Francs à la nuit; qu'il fallait au plus tôt occuper l'espace abandonné par lui, et s'établir sous les murs en prenant à revers la petite place d'armes. Secondin hochait la tête et continuait à ordonner des mesures de sûreté. Vers le milieu du jour, un des chefs francs, plus impatient encore que n'étaient les autres, rassembla ses hommes et déclara que c'était trop tarder, qu'il fallait occuper les rampes. « Que les braves me suivent, et que ceux qui ont peur restent ici à se faire des abris ! » Et avec son monde, il se dirigea vers le sommet du plateau. Son exemple fut bientôt suivi et, par plusieurs voies, à travers les maisons et les jardins, plus de deux mille hommes gravirent les pentes.

Arrivés le long du *vallum* tracé en écharpe¹, ils furent reçus par une grêle de pierres et de traits. Mais se remet-

1. Voir fig. 23.

tant bientôt de la première surprise et entraînés par leurs chefs, les Francs se ruèrent sur l'escarpe. Ils avaient le désavantage de la position. Dominés par les assiégés, ce premier assaut ne réussit pas. Il fallut se rallier en s'abritant derrière les habitations et haies laissées par Clodoald en dehors du *vallum*. Entendant les cris de l'attaque, les troupes restées près du passage se précipitèrent à leur tour sur les rampes. Secondin jugea prudent alors de faire passer un millier d'hommes du corps resté dans l'îlot, en donnant les meilleures raisons pour les maintenir sur ce point.

Voyant arriver le renfort qui gravissait les rampes, les premiers assaillants se divisèrent en trois grosses troupes, et à un signal s'avancèrent de nouveau contre le *vallum*. Les premiers tombés n'arrêtaient pas les survenants, qui leur passaient sur le corps. A certains moments, on pouvait croire le retranchement emporté, car sa crête se couronnait de soldats francs; mais les défenseurs, indépendamment de ceux qui garnissaient le *vallum*, s'étaient aussi divisés en troupes compactes qui, tenues en arrière, se précipitaient contre les colonnes d'assaut quand leurs têtes arrivaient sur la crête. Ainsi ce combat présentait une série incessante de prises et de reprises du *vallum*, et les choses semblaient devoir présenter les mêmes péripéties tant que les assaillants et les défenseurs pourraient former quelques groupes de soldats. De part et d'autre beaucoup d'hommes tombaient, car on se battait corps à corps.

C'est alors que Clodoald, qui tenait la petite place d'armes du Sud-Ouest, sortit en bon ordre avec un millier d'hommes, longeant la rivière; il transmit l'avis à ceux qui occupaient la grande place d'armes du Sud, de passer entre lui et le *vallum* et de se jeter sur le flanc des assaillants. De la rive droite, les Francs voyaient le mouvement de Clodoald et se précipitaient vers l'îlot pour aller le combattre et soute-

nir ceux des leurs qui étaient sur la rive gauche. Mais Clodoald avait de l'avance, marchait sur une voie directe, pendant que les ennemis étaient obligés de faire des détours. Il arriva donc en quelques minutes sur la troupe des Francs qui, sur les instances de Secondin, gardaient le passage. Il l'attaqua avec la plus grande vigueur et culbuta les premiers qui s'offrirent à ses coups. Les Francs résistaient toutefois et, couvrant la chaussée, ils se plaçaient en équerre appuyant leur droite à la rivière. De nouveaux assaillants passaient sur la chaussée et se plaçaient à la gauche, de telle sorte que la troupe de Clodoald fut bientôt débordée et dut faire, pour se dégager, un mouvement de retraite, non sans perdre bon nombre de soldats, en abandonnant la rive gauche pour se porter vers les rampes et choisir un terrain plus avantageux.

Arrivait alors sur le flanc des Francs acharnés à la prise du *vallum*, la seconde troupe des Bourguignons. Les assaillants attaqués de flanc, presque à revers, par suite de la direction du retranchement, lâchèrent pied et descendirent en toute hâte vers le passage, poursuivis par les Bourguignons. Ce que voyant, Clodoald, soutenu, attaqua avec une nouvelle énergie. A ce moment arrivait Gondomar sortant de la porte de l'Ouest avec des troupes fraîches, pour renforcer les défenseurs du *vallum*. Voyant l'ennemi précipiter sa retraite vers le passage, il jugea que les siens étaient assez forts pour le pousser vigoureusement, et suivant la muraille rampante du Nord, puis tournant à gauche, il attaqua l'ennemi sur la rive en face de l'îlot. Le retranchement du quai le garantissait assez bien des pierres et traits lancés de cet îlot. Les Francs, attaqués ainsi de face et sur les deux flancs, ayant un passage étroit à dos, se défendaient avec rage, mais leur nombre même entravait cette défense. Des frondeurs bourguignons postés dans les maisons sises sur les rampes les couvraient de projectiles.

A la nuit, il ne restait plus sur la rive gauche un seul ennemi vivant; beaucoup s'étaient jetés à la nage pour gagner l'îlot; un assez bon nombre avait pu passer encore sur la chaussée; mais plus de deux mille cinq cents morts restaient le long du *vallum* et au débouché du passage. Clodoald avait fait accumuler des fascines et de la paille sur le pont mobile, qui bientôt fut en flammes, ainsi que l'estacade. La perte des assiégés était d'un millier d'hommes. Clodoald était blessé.

Les assiégés avaient gardé la portion de la ville à l'Ouest, mais ils ne pouvaient sur ce point prendre l'offensive, car ils voyaient devant eux des masses compactes d'ennemis.

Pendant cette journée, les deux rois francs avaient fait simuler une attaque contre le front du Nord de la cité; mais les remparts et les tours élevées sur ce front ne pouvaient être pris que par un siège en règle, et les soldats bourguignons laissés sur ce point étaient en nombre plus que suffisant pour défier une attaque sérieuse.

Childebert et son frère, retirés sous leur tente, s'accusaient réciproquement du mauvais succès de leur opération, et tous deux s'entendaient pour rejeter sur Secondin la défaite de leurs troupes. Celui-ci, mandé près des rois, eut à subir les plus violents reproches. « Si, répondit l'ingénieur, vos troupes étaient disciplinées, si elles n'avaient pas voulu se jeter à l'aventure dans le quartier sur la rive duquel nous avons heureusement pris pied, nous serions encore sur cette rive et nous aurions pu demain nous emparer de tout cet espace de terrain; non que je prétende qu'il faille attaquer la cité sur ce front, mais parce qu'ainsi nous empêchions toute sortie et que nous pouvions sans risques attaquer le front du Nord et le prendre, ce qui n'est qu'une affaire de temps.

« Ne possédant pas le quartier de l'Ouest, en dehors des remparts de la cité, tous nos travaux de siège peuvent être

détruits pendant une sortie vigoureuse; car l'assiégé est audacieux, il l'a montré; et la muraille rampante qui, de la tour du coin Ouest descend à la rivière, mettra toujours notre attaque sur le front Nord de la cité, à la merci d'un vigoureux effort.

« Cette muraille rampante est dépourvue de portes apparentes, mais il sera facile à l'assiégé de faire des issues s'il n'en existe déjà de cachées, et alors, à la faveur de la nuit, il peut se jeter sur le flanc droit de l'attaque, incendier nos ouvrages et rendre le siège beaucoup plus long et incertain. Chacun de vos chefs prétend commander, et, si braves qu'ils soient tous, devant une cité aussi bien munie et défendue, la bravoure aveugle ne fait que compromettre inutilement vos armes. Obtenez donc d'eux l'exacte obéissance aux ordres que vous donnez, et souvenez-vous que votre père illustre a dû ses victoires à la discipline rigoureuse qu'il avait su maintenir au milieu de ses troupes. » Ce langage ferme ne laissa pas de faire une impression sur les deux rois qui, réprimant leurs emportements, commencèrent à délibérer froidement sur la situation. Il fut résolu qu'on s'emparerait de la grande tête de pont, encore au pouvoir de l'assiégé; que l'on surveillerait attentivement les bords de la rivière, et que l'on attaquerait la place sur toute l'étendue du front Nord, y compris la muraille rampante. Les deux rois décidèrent que les chefs des divers corps obéiraient à Secondin, lequel était chargé par eux de la direction des opérations. Ces chefs furent convoqués et reçurent, de la bouche même de Childebert, l'ordre de ne rien tenter en dehors du commandement de Secondin. Mais ces Francs n'aimaient pas le Romain, comme ils l'appelaient, et reçurent cet avis d'assez mauvaise grâce. Plusieurs élevèrent des objections, en déclarant que les lenteurs du Romain étaient la cause de leurs échecs, et que si on les laissait faire, la cité serait bientôt en leur pouvoir. Childebert et

son frère, ébranlés, sentaient faiblir leur résolution et regardaient Secondin. Celui-ci, s'adressant alors aux chefs qui l'accusaient : « Que ceux d'entre vous, dit-il, qui ont un moyen d'attaque à présenter, parlent, qu'ils expliquent par quels procédés ils prétendent forcer des murailles défendues par des hommes aguerris et bien commandés; et, s'ils montrent un plan meilleur que celui proposé par moi, je suis prêt à les suivre comme le dernier des soldats, mais les rois, l'armée tout entière, avant de marcher en avant, ont le droit d'exiger que leurs vies ne soient pas engagées dans une entreprise sans issue, ne présentant aucune chance de réussite. » A ce discours, nul ne répondit. « Toi, qui as parlé, dit alors Childebert à un des chefs, que proposes-tu? — Nous avons pris Autun par la vigueur de nos hommes; nous avons cerné la ville, abattu un pan de mur et nous sommes entrés. — Oui, reprit Secondin; mais Autun n'est pas une cité bâtie sur un lieu escarpé comme l'est celle-ci; nous pouvions l'attaquer de plain-pied sur deux de ses fronts, sans avoir une rivière à dos. Ses murailles, si bonnes qu'elles fussent, étaient mal défendues et nos attaques simultanées sur deux points opposés, déconcertaient les assiégés. Ici, nous ne pouvons attaquer de plain-pied qu'un seul front; tous les autres couronnent des escarpements que l'on défendrait facilement, même sans murailles. Il n'y a donc ici que deux partis à prendre, ou de serrer la place si étroitement qu'elle soit obligée de se rendre, faute de vivres, ce qui peut être long, car l'assiégé est bien approvisionné, et l'armée des Francs, qui n'aime pas l'immobilité, se dissoudra pendant ce blocus, ou d'attaquer le seul côté attaquable et de concentrer toutes les forces sur ce point.

« Dans l'espace de trois semaines, en procédant régulièrement, ce front sera en notre pouvoir. Alors pourrons-nous investir étroitement le *Castellum*, en laissant une

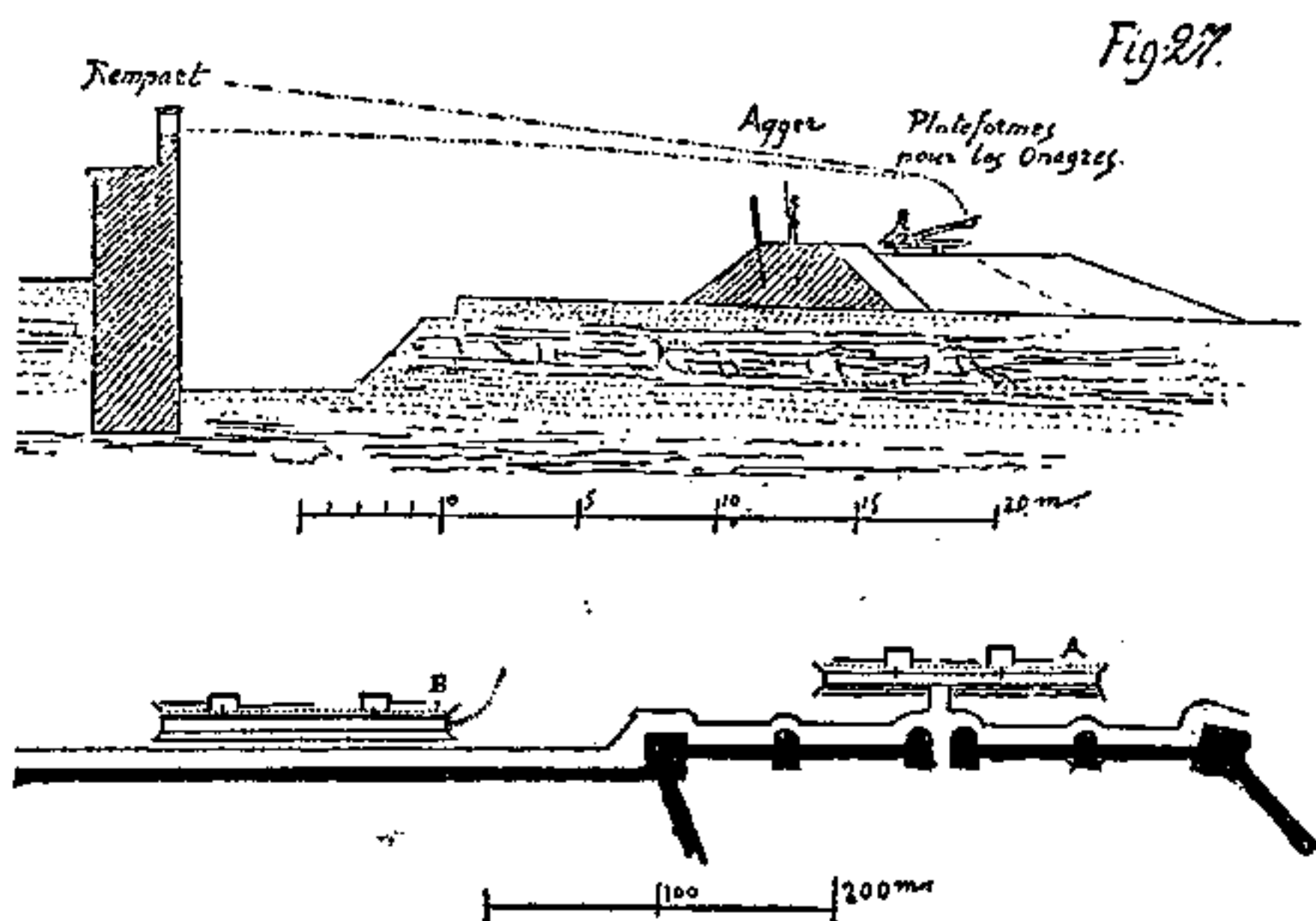
troupe nombreuse pour empêcher toute sortie. Il faudra bien qu'il se rende; et pendant ce temps, les rois soumettront le reste de la Bourgogne, sans s'attarder ici. » Plusieurs chefs répondirent à ce discours en proposant des moyens d'attaque insensés et qui parurent tels à l'assemblée, car si tous étaient d'accord pour blâmer ce qui avait été tenté jusqu'alors, aucun n'était capable de présenter un projet soutenable. Chacune de ces propositions était donc accueillie par des murmures ou des rires ironiques. Ce que voyant, Childebert déclara formellement que lui et son frère entendaient qu'on obéît de tous points à Secondin puisque personne n'ouvrait un avis acceptable et l'assemblée se sépara. Les deux rois, restés seuls avec l'ingénieur, insistèrent pour qu'il fît en sorte d'obtenir immédiatement un succès qui pût faire oublier les échecs derniers et rendre la confiance à leurs hommes.

« La difficulté, répondit Secondin, est d'obtenir, sans risques, ce succès avec des troupes qui n'observent pas exactement les ordres donnés. Ce qui assure le succès dans la guerre de siège, c'est la patience, le travail assidu, l'exacte discipline; or, vos hommes ne sont pas patients, n'aiment pas remuer la terre et ne sont pas disciplinés. Ils préfèrent se faire tuer en livrant un assaut dans de mauvaises conditions, au labeur pénible et non périlleux qui, au bout de quelques jours, leur assurerait la prise de la place sans perdre beaucoup des leurs. »

Sur ces entrefaites, arriva au camp des Francs un secours de deux mille hommes environ, envoyé par Théodoric qui, ayant terminé son expédition en Auvergne, comptait prendre des avantages dans la guerre entreprise en Bourgogne. Ces deux mille hommes étaient des gens robustes assez mal armés et peu propres à la guerre active; mais pouvant rendre de grands services dans les travaux de siège. Ils furent directement placés sous les

ordres de Secondin, et aussitôt, celui-ci les mit à l'œuvre, en leur promettant une large part du butin, lorsque la cité serait prise.

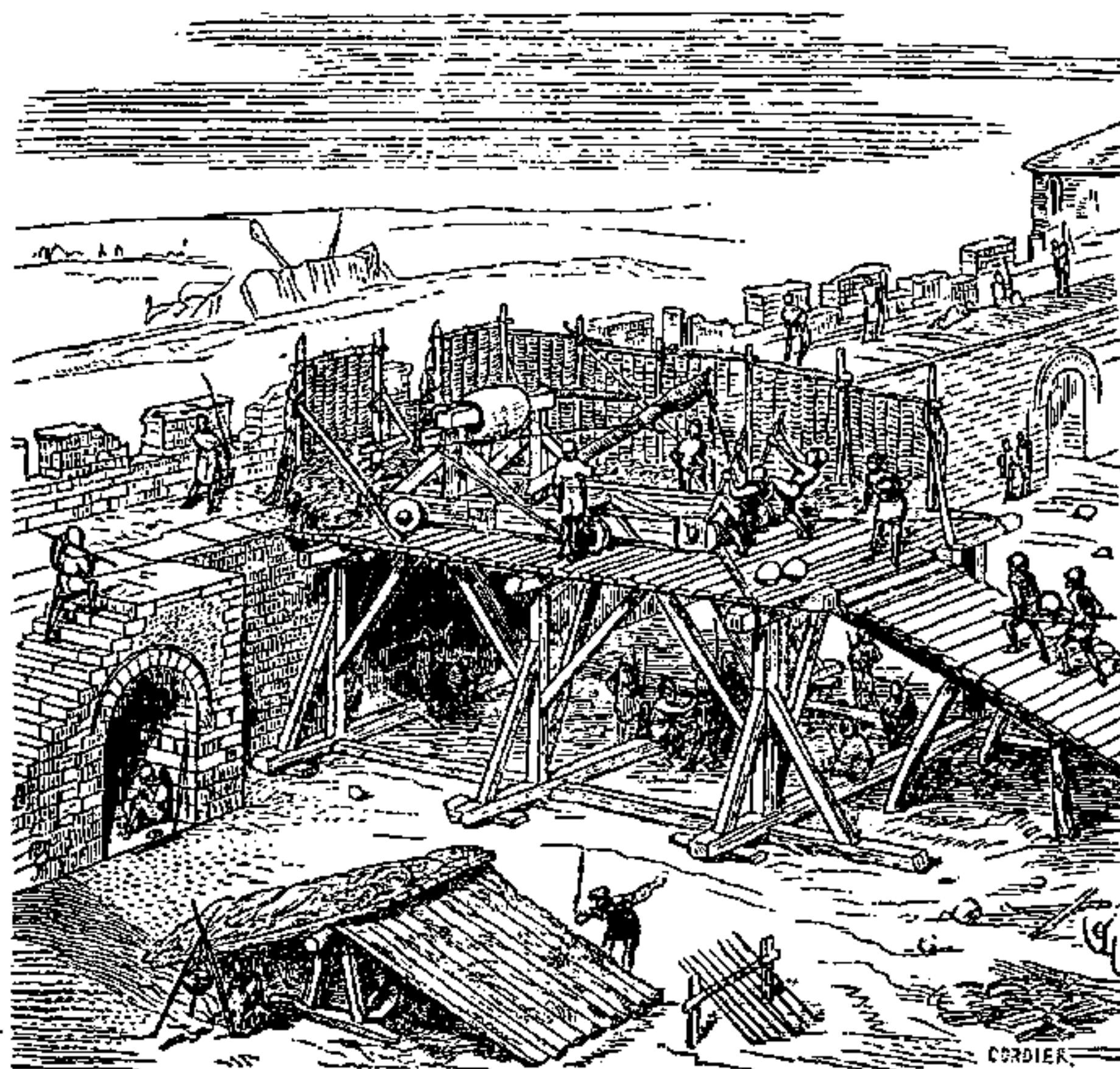
On a vu que le saillant du Nord était resté au pouvoir des Francs. Secondin fit élever sur ce point un *agger* devant la porte de la cité, puis, sur le penchant du plateau, un autre *agger* en face et sur la contrescarpe du fossé de la muraille rampante (fig. 27). La crête de ces ouvrages



n'atteignait pas le niveau des chemins de ronde des murs de la cité, mais avait cependant assez de relief pour permettre d'envoyer de grosses pierres sur les crénelages au moyen d'onagres, et d'en rendre l'occupation périlleuse. Cela était fait surtout pour occuper l'assiégé. A l'abri de ces deux terrassements, Secondin fit commencer deux trous de mine, l'un au point A, l'autre au point B, lesquels dirigés sous le fond des fossés secs, devaient arriver jusque

LA DÉFENSE

68



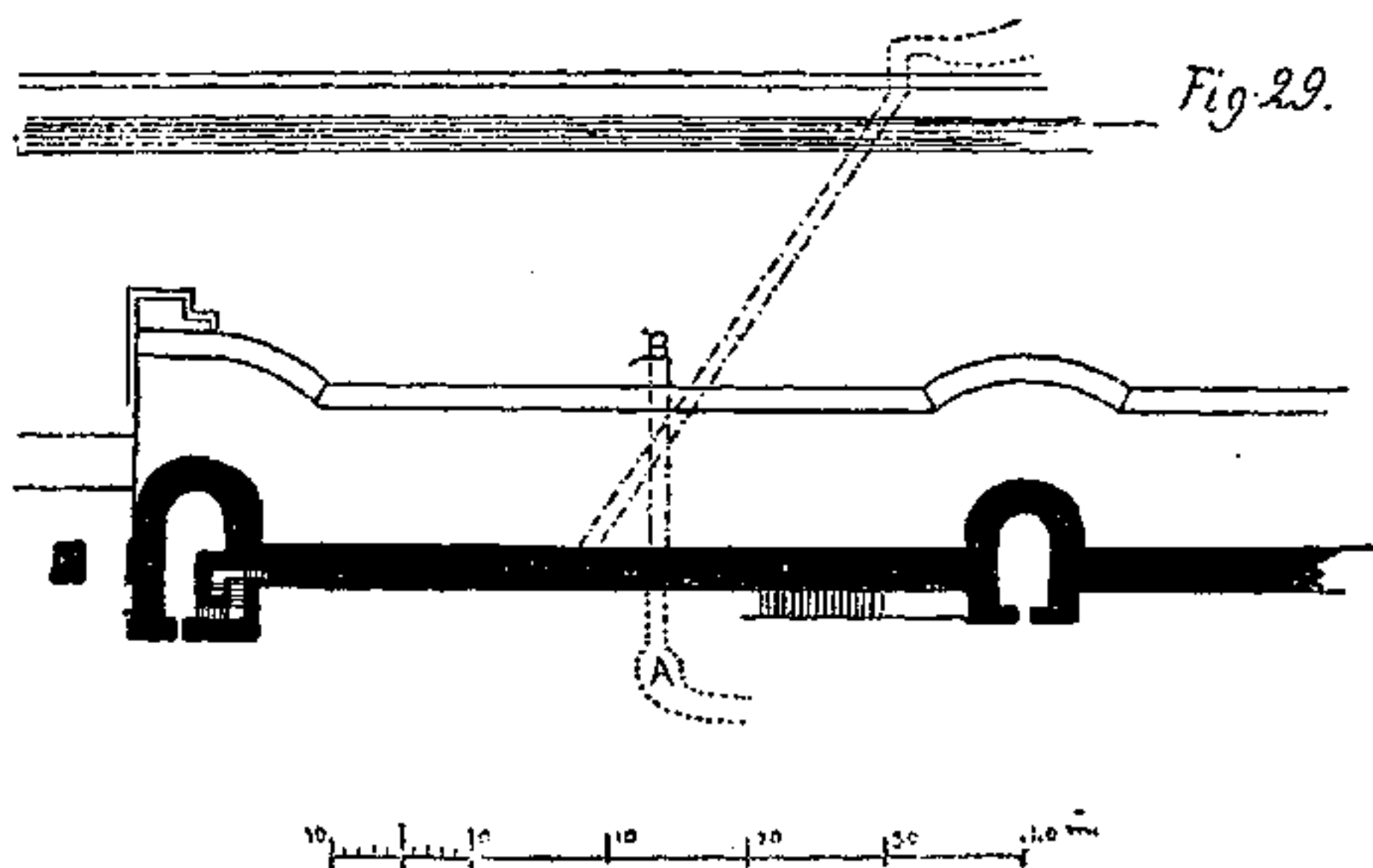
BATTERIE D'ONAGRE
EN DEDANS DES REMPARTS

sous les murs. Clodoald, assez grièvement blessé, avait été forcé de confier la surveillance de la défense à ses lieutenants qui lui rendaient compte des travaux des assiégeants et croyaient que les Francs allaient, sur les deux terrasses, élever des ouvrages de charpente pour dominer les murailles, détruire les crénelages et jeter des ponts. Rien ne faisait supposer cependant que telle fut l'intention des Francs qui se bornaient à garnir les terrassements de mantelets pour garantir leurs machines. Cette inactivité apparente ne laissait pas que d'inquiéter Clodoald, qui savait, par ses espions, que les assiégeants avaient reçu des renforts; il n'osait, ne pouvant diriger de nouvelles sorties, en ordonner à ses lieutenants, et se contentait de recommander la surveillance la plus minutieuse. Se fiant d'ailleurs à la solidité des murs romains et à l'assiette rocheuse du plateau, il ne croyait guère à l'efficacité des mines; toutefois, prévoyant cette éventualité, il ordonna que l'on mît des hommes sûrs aux écoutes dans les étages inférieurs des tours et à la base des murailles, en face le front d'attaque; puis il fit dresser des plate-formes en arrière du rempart pour recevoir six machines qui lançaient force pierres sur les terrassements des assiégeants (fig. 28).

De leur côté, les Francs travaillaient activement à leurs deux galeries de mines, non sans de grandes difficultés, car ils avaient, sur bien des points, à percer une roche très-dure. Les déblais étaient amoncelés en dedans du terrassement et ne pouvaient être vus de l'assiégé. Tant qu'ils n'atteignirent pas le fossé, on ne pouvait de la cité entendre le travail; mais quand les mineurs furent arrivés sous ce fossé, les surveillants de la ville entendirent résonner la nuit sourdement les coups de pic. Clodoald, aussitôt averti, ordonna de contre-miner, en partant du pied intérieur du rempart et dans la direction du bruit. De part et d'autre travaillaient donc les mineurs, ce qui

n'empêchait pas de faire jouer de part et d'autre, les machines de jet tout le jour.

Au bout de deux semaines, les galeries des assiégeants étaient assez voisines pour que les travailleurs pussent entendre le choc des pics dans le roc. Clodoald pouvait alors quitter son logis; il examina ce qui avait été fait, fit cesser le travail et écouta attentivement. Il lui parut que les mineurs ennemis creusaient obliquement sous la muraille



voisine de la porte du Nord (fig. 29), tandis que la contre-mine des assiégés se dirigeait de A en B.

Il crut reconnaître aussi que la galerie des ennemis était percée à un niveau supérieur à celui de la galerie des siens. Cela lui parut favorable au plan qu'il se proposait de suivre, et pour plus de sûreté, il fit encore approfondir le sol de la galerie de contre-mine.

S'étant transporté à la base de la muraille rampante, il n'entendit aucun bruit sur ce point, quoique ses lieute-

nants prétendissent avoir, les jours précédents, entendu miner vers le tiers supérieur du mur. La galerie de contre-mine était également commencée en face de l'endroit où on avait cru entendre le mineur ennemi. Clodoald fit suspendre le travail jusqu'à ce qu'on eût acquis une connaissance exacte de ce que faisait l'assiégeant.

Le lendemain, sur le frond Nord, il devint évident que la galerie de contre-mine croisait celle de l'ennemi ; car on entendait les pas des pionniers au-dessus du plafond.

Clodoald fit alors étayer ce plafond le long des parois de la galerie et, au moyen de leviers et de pinces, donna l'ordre de faire tomber sans bruit les plaquettes de pierre qui formaient ce plafond, de manière à l'amincir le plus possible sous le point où on entendait marcher.

Quand cela fut fait et qu'il parut ne plus rester qu'une couche très-mince de roche, Clodoald fit amonceler dans la galerie de contre-mine des fagots secs, de la résine, du goudron et ce qu'on put trouver de matières inflammables ; puis promettant une bonne récompense au plus adroit de ses mineurs, il lui dit de faire tomber cette croûte et dès qu'il apercevrait une ouverture, si étroite qu'elle fût, de mettre le feu aux fagots en se retirant vers l'entrée.

En effet, quelques minutes après que l'ordre eut été donné, le mineur se présentait à l'entrée du puits suivi d'une épaisse fumée. Il remonta promptement et cette ouverture fut bouchée avec des madriers et de la terre.

Du trou pratiqué sous le sol de la galerie des assiégeants, la fumée montait dans cette galerie et suffoquait les mineurs. Ceux-ci voulurent boucher cet orifice, mais ils n'avaient pas sous la main les matériaux nécessaires ; la flamme surgit bientôt, le trou établissant un tirage. La chaleur faisait éclater les pierres et l'ouverture s'agrandissait. Bientôt la galerie de mine fut tellement envahie par la

fumée qu'il ne fut plus possible d'y demeurer, et quelques hommes tombèrent asphyxiés avant de pouvoir regagner l'issue assez éloignée.

Au mouvement qui se produisit parmi les assiégeants au delà du terrassement, Clodoald comprit que la mine était éventée, intenable. Il fit alors déboucher l'entrée de la galerie de contre-mine et quand la fumée fut dissipée, il voulut voir par lui-même l'état des choses. Les fagots brûlaient activement par suite du courant d'air, et la flamme passait bruyamment par le trou qui s'agrandissait de plus en plus. De nouvelles bourrées furent jetées sur le feu à l'aide de fourches; la roche calcaire éclatait à chaque instant et tombait en larges plaques.

Secondin avait entendu le travail des contre-mineurs, mais n'avait pu se rendre compte exactement de sa direction, ceux-ci piochant sous le banc calcaire, dans un sable argileux. Il pensait que les galeries se rencontreraient à un moment donné et qu'alors ce serait un combat de mine à soutenir. Dans cette prévision, il avait fait préparer des mantelets, espérant ainsi rester maître de sa galerie et s'emparer même de la contre-mine.

L'événement déjouait ses projets; il n'y avait sur ce point qu'à attendre. Le long du mur rampant, les mineurs de Secondin avaient atteint le sable, et c'est pourquoi on ne les entendait plus. Il porta donc tous ses travailleurs de ce côté et fit creuser profondément ses galeries conformément au plan (fig. 30). Cela fut terminé, grâce au peu de consistance du sol, dans la nuit qui suivit. Ces galeries étaient bien étançonnées et étayées avec du bois sec enlevé des maisons de la ville basse. Des fagots enduits de goudron furent disposés au milieu de ces étalements et, à l'aube, on y mit le feu.

Clodoald inquiet, était de nouveau venu visiter ce front de la défense, quand un craquement se fit entendre....

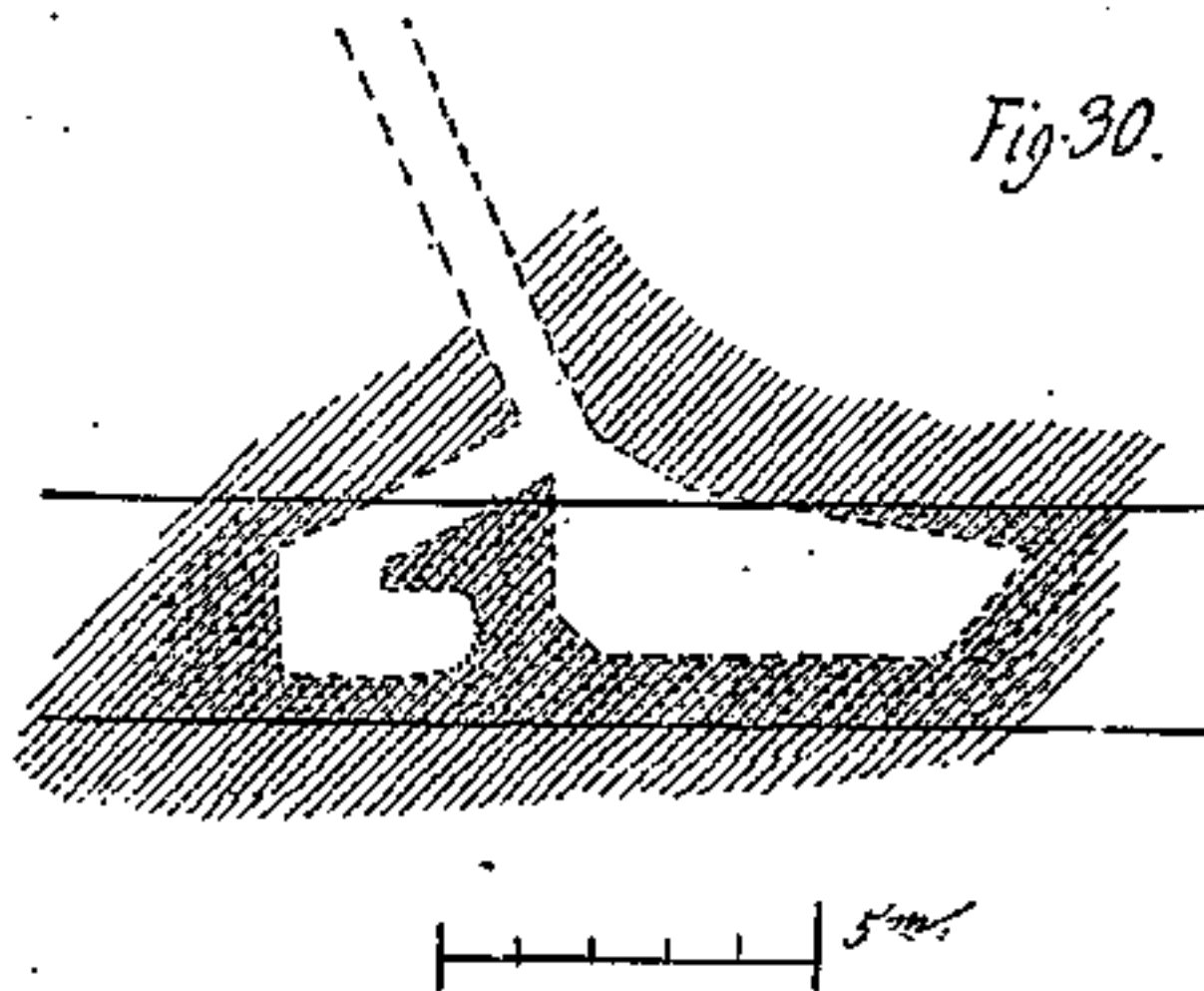
LA DÉFENSE



LES ASSIÉGÉS S'APPRÊTENT
À DÉFENDRE LA BRÈCHE

Un large pan de mur, en amont du retranchement oblique tracé par les assiégés, se lézarda aussitôt, s'inclina et tomba d'une pièce, en dehors, dans le fossé. Des tourbillons de fumée et de poussière s'élevèrent et on entendit de la cité les cris de joie des Francs.

Il n'y avait pas un instant à perdre; tout affaibli qu'il fût encore par sa blessure, Clodoald réunit tous les hommes à sa portée et envoya demander du renfort. Avec les deux cents soldats environ, accourus à son premier appel,



il monta sur l'arête du mur écroulé (fig. 31), prêt à recevoir l'assaut.

Quand la poussière et la fumée furent un peu dissipées, il put voir les Francs, au nombre de deux mille environ rangés sur le terrassement et qui se disposaient à escalader les ruines. Heureusement pour les défenseurs, une machine de jet établie sur la plate-forme de la tour carrée à l'angle de la cité¹ fut promptement virée par ses servants

1. Voir en B, fig. 16.

et lança de grosses pierres sur le front d'attaque en tuant et blessant à chaque coup plusieurs hommes ; ce qui força les Francs de reculer jusqu'à ce qu'on apportât des mantelets. Ce délai permit aux assiégeants de se réunir sur la brèche, d'y accumuler des fascines — car les assiégeants, de leur côté, lançaient force pierres sur ce point — et de disposer des madriers pour monter plus facilement sur l'arête du mur écroulé.

Tout cela fut l'affaire d'un quart d'heure ; alors les Francs remontèrent de nouveau sur l'*agger*, garantis par les mantelets, jetèrent des fascines dans l'intervalle qui restait entre la tête du mur et l'escarpe de cet *agger* et se lancèrent résolûment à l'assaut.

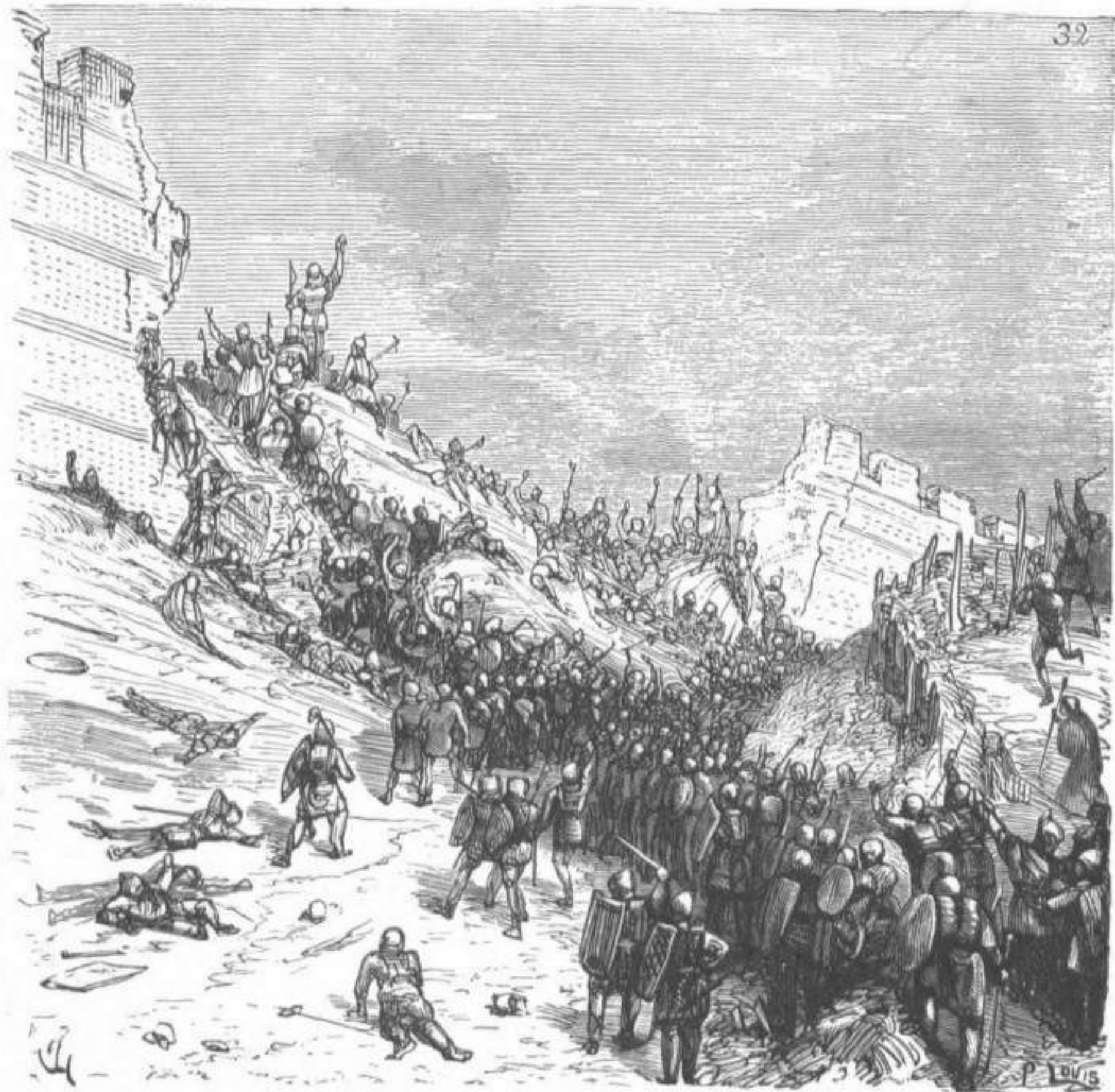
La position des assiégés était désavantageuse, car ils avaient à dos l'escarpement produit par l'épaisseur du mur écroulé, un terrain crevassé par la chute de la maçonnerie, tandis que ce mur tombé donnait aux assiégeants un talus peu incliné, d'un facile accès.

L'assaut fut rude et rudement soutenu ; mais les gens de la cité ne pouvaient qu'opposer un front peu épais à une colonne d'assaut compacte ; vers le milieu du jour, les Francs restèrent décidément les maîtres de la brèche (fig. 32). Clodoald était mort en combattant, et avec lui plus de mille Bourguignons.

Les Francs de leur côté avaient perdu beaucoup de monde et la brèche était littéralement couverte de cadavres. Soit fatigue, soit qu'ils craignissent quelque embûche, les assiégeants laissèrent rentrer dans la cité les restes des combattants sans les poursuivre.

Ils possédaient dès lors toute la partie occidentale de la ville, située entre la rivière et les rampants du plateau. Les Bourguignons n'occupaient plus, en dehors de la cité, que la place d'armes du Sud et la grande tête de pont ; la petite place d'armes du pont brûlé précédemment, étant

L'ATTAQUE



LA BRÈCHE EST OCCUPÉE
PAR LES ASSAILLANTS

ouverte à la gorge et non reliée aux remparts, fut évacuée.

Les Francs ne connaissaient pas Clodoald et ne surent que par des prisonniers, que ce brave capitaine avait été tué pendant l'assaut. Ils firent rechercher son corps, et sa tête, fichée sur une longue perche, fut placée devant la porte du Nord. Cette fois, les prisonniers furent épargnés et envoyés comme esclaves dans les domaines royaux.

La cité Juliana était désormais enserrée de tous côtés et réduite à ses murs, lesquels pouvaient longtemps défier les attaques des Francs. Mais la mort de Clodoald enlevait aux assiégeants toute confiance, et le roi Bourguignon n'était pas assez énergique pour remplacer son habile lieutenant. Le soir de cette malheureuse journée, il réunit les chefs des défenseurs afin d'aviser sur les mesures à prendre. Habités aux entreprises hardies de Clodoald, ceux-ci furent d'avis que l'on était assez nombreux encore pour tenter une sortie sur deux points, par la place d'armes du Sud et par la porte de l'Est, que la cité n'aurait plus de vivres dans quelques semaines, puisqu'on ne pouvait plus rien tirer du dehors et qu'on ne devait pas attendre cette extrémité pour se rendre honteusement. La sortie de la place d'armes du Sud serait appuyée par un corps sortant par la porte du Sud-Ouest.

Ainsi, pourrait-on refouler les Francs jusqu'au mur qu'ils venaient de franchir. La sortie de la porte de l'Est les occuperait pendant ce temps sur le flanc gauche du plateau.

Mais pendant qu'on délibérait ainsi, Secondin entendait bien profiter de l'avantage si chèrement acheté. Pendant la nuit, il fit élever un retranchement à quelque distance de la porte de la place d'armes, couper la route et garnir les rampes de la cité d'abatis d'arbres, puis il fit commen-

cer immédiatement une galerie de mine sous la descente du château à cette place d'armes, afin de détruire cette muraille fortifiée.

Donc, quand le matin, les Bourguignons se disposaient à franchir la porte Nord de la grande place d'armes, ils virent en face d'eux un retranchement bien gardé, hérissé de pieux aiguisés et de branches d'arbres entrelacées. Cependant, comptant sur l'attaque du corps qui devait sortir par la porte Sud-Ouest, ils s'avancèrent avec résolution contre le retranchement dont les défenseurs pouvaient ainsi être pris à revers. Mais le cas avait été prévu par Secondin, un autre retranchement en équerre était déjà élevé devant cette porte et la route coupée; les abords garnis d'abatis. Après avoir perdu une centaine d'hommes, les deux troupes rentrèrent donc sans avoir pu exécuter leur dessein. L'initiative, la promptitude dans l'exécution, manquaient désormais à ces braves gens, bien décidés à ne pas capituler cependant.

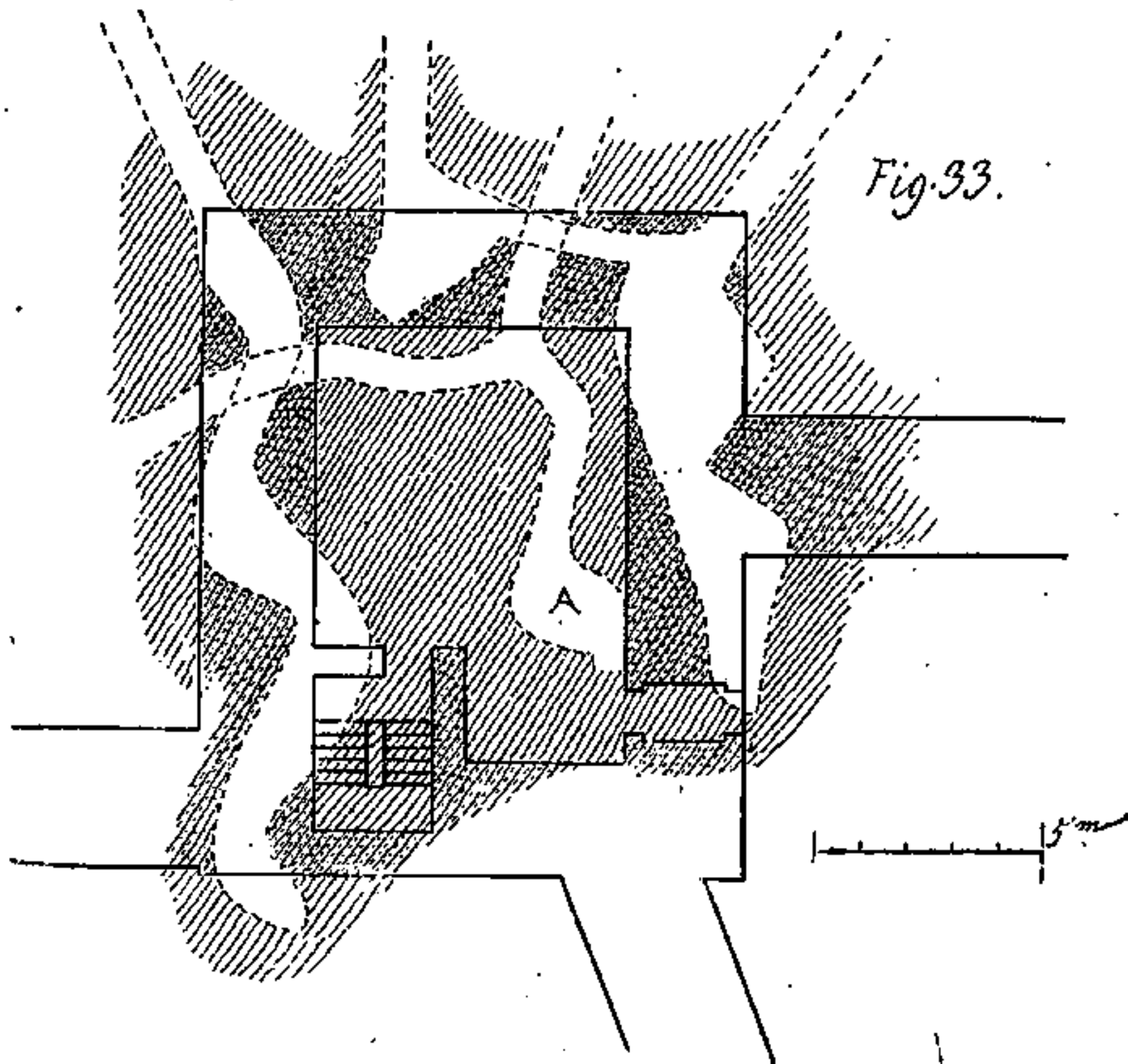
Trois jours après, la descente à la place d'armes était minée et s'écroulait en partie. Les défenseurs du poste et de la tête de pont étaient coupés et n'eurent que le temps de se retirer à la hâte par la route montant à la porte de l'Est. Un certain nombre d'entre eux resta aux mains des Francs.

La cité était ainsi complètement entourée à portée de traits. Toute sortie ne pouvait aboutir à un résultat sérieux; car Secondin avait fait élever autour des remparts des postes appuyés à des retranchements.

Voyant le succès de ses derniers efforts, les chefs Francs accordaient plus de confiance à l'ingénieur latin et exécutaient ses ordres.

Alors Secondin reprit son attaque du front Nord, et fit commencer quatre galeries de mine, en se servant de celle qu'il avait été forcé d'abandonner. Trois étaient dirigées

sous la tour carrée du coin Nord-Ouest¹ (fig. 33). Les assiégés entendirent bientôt les coups de pics des mineurs et tentèrent de faire une contre-mine dont l'ouverture partait de la tour même en A, mais Clodoald n'était plus là pour diriger les travailleurs qui, voulant renouveler la manœu-



vre adoptée précédemment, creusèrent trop profondément, croisèrent les galeries des ennemis en contre-bas et ne surent plus exactement où diriger leur sape.

1. Voir en B, fig. 16.

Les bruits qu'ils entendaient étaient diffus et semblaient se produire sur plusieurs points, et, en effet, les Francs travaillaient suivant des directions différentes et sur l'ordre de Secondin, immédiatement sous la fondation; tantôt ils creusaient dans le sable et tout bruit cessait, tantôt ils rencontraient de la roche et les coups des pionniers étaient perçus.

La galerie de contre-mine s'ouvrait donc en ondoyant et ne faisait qu'affaiblir l'assiette sur laquelle reposait la tour. Celle-ci, quatre jours après le commencement du travail, ne reposait plus que sur des étais bien secs, graissés et enduits de poix. Le feu étant mis dans la mine, cette tour s'écroula, en entraînant avec elle un large pan du mur Nord. En prévision de ce dénouement, le roi Gondomar, qui, depuis la mort de Clodoald, commandait dans la cité, avait fait faire un retranchement intérieur avec une bonne tour de bois au milieu de la courbe; des machines de jet étaient placées en arrière. Il eut tout le temps de faire compléter ces ouvrages après la chute de la tour; car la brèche n'était guère praticable et fut vigoureusement défendue. Il fallut deux journées aux Francs pour s'en emparer et se loger dans l'angle de la cité, devant le retranchement, non sans avoir perdu de deux à trois cents hommes.

Secondin arrêta les troupes qui voulaient se jeter sur ce retranchement et l'emporter de vive force, et cette fois il fut écouté. Il fit apporter du bois, des mantelets, et sur les ruines mêmes de l'angle, il donna l'ordre d'élever une tour de bois vert qu'il eut le soin de faire garnir de couvertures de laine et de peaux fraîches. Les machines des assiégés ne cessaient d'envoyer sur les ouvriers de grosses pierres qui les gênaient fort et tuaient du monde; mais les Francs avaient pris confiance et ne cessaient de travailler avec ardeur la nuit et le jour.

A deux reprises, les gens de la cité tentèrent de sortir de

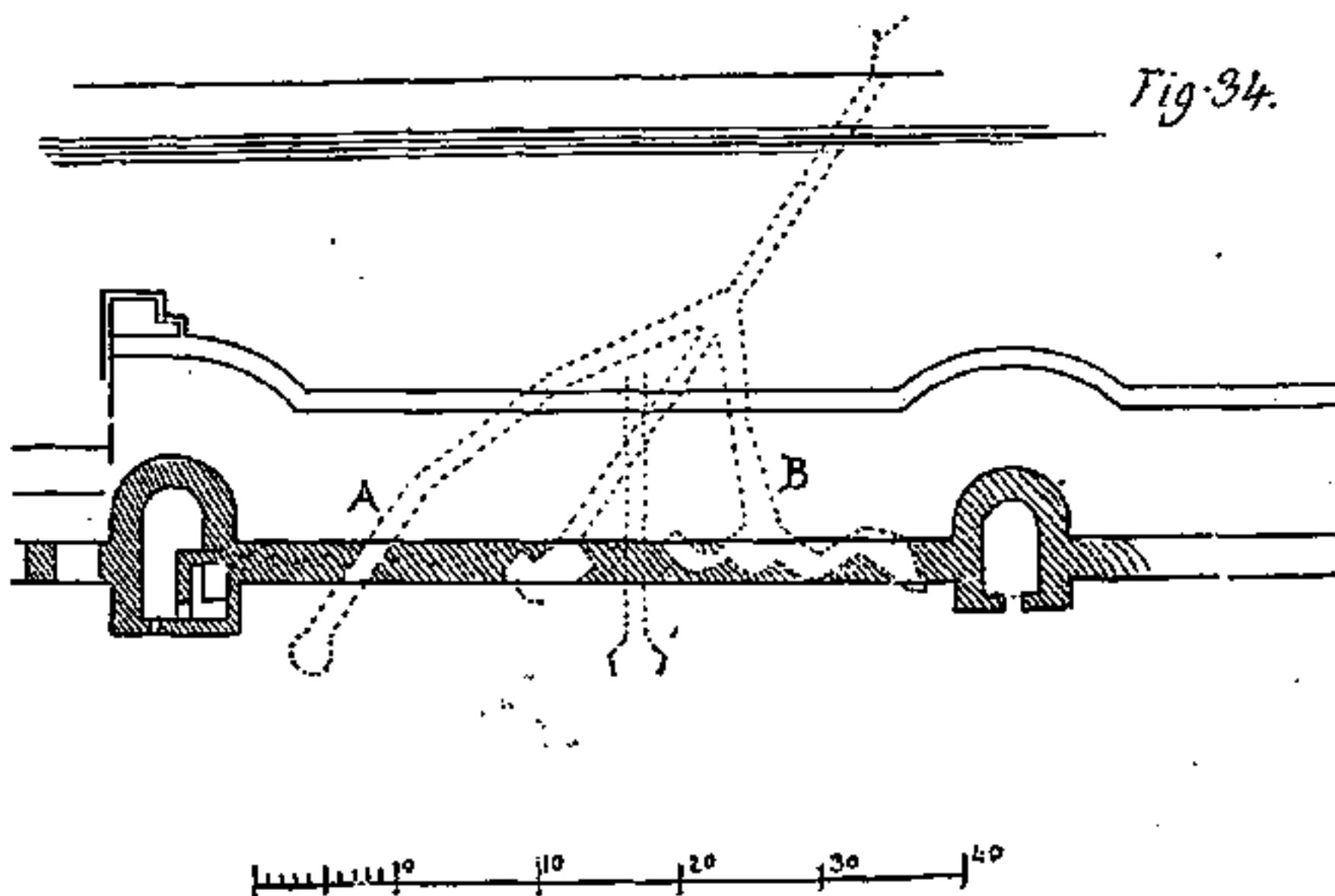
leur retranchement pour culbuter les assaillants et détruire leurs ouvrages; ils furent durement reçus, d'autant que les Francs se servaient des ruines comme d'un rempart.

De leur côté, des machines de jet lançaient des pierres et des traits sur les chemins de ronde des extrémités des courtines restées debout et les défenseurs ne pouvaient s'y tenir. Dès qu'il en paraissait un, des nuées de flèches étaient dirigées sur lui. Ces chemins de ronde furent garnis à plusieurs reprises de mantelets, bientôt renversés par les pierres des machines. La tour de charpente des assiégeants s'élevait rapidement et, à la fin du deuxième jour, elle dépassait le niveau de celle du retranchement. A son sommet, un engin fut installé, qui lança sans discontinuer de lourdes pierres sur les ouvrages des Bourguignons. Ceux-ci faisaient garder l'ancienne galerie de contre-mine du front Nord, mais n'avaient pu aller plus avant, parce que des blocs de pierre avaient été jetés par les assiégeants dans le trou de communication et étaient remplacés par d'autres lorsque les assiégés prétendaient les enlever. On n'entendait plus les mineurs ennemis de ce côté. C'est qu'en effet, Secondin, ayant mieux reconnu la nature du sol, s'était aperçu qu'en s'enfonçant plus profondément, il trouvait un sable facile à creuser et à extraire. De l'ancienne galerie éventée, mais dans laquelle les assiégés ne pouvaient entrer de sitôt, il avait fait partir deux galeries obliques, en sens inverse, profondes, plongeant dans le sable sous les fondations de la courtine; l'une d'elles A, se relevait peu à peu obliquement jusqu'en dedans des remparts (fig. 34.). Il comptait s'ouvrir ainsi une issue dans la cité à tous risques.

Mais un banc calcaire, épais, s'opposait au percement rapide du plafond. Cette galerie était assez éloignée de celle B, destinée à faire tomber la courtine, pour ne pas

être détruite par les ruines du mur, et il comptait s'en servir en temps utile.

Cinq jours avaient été employés à ces travaux, et le cinquième jour, c'est-à-dire le lendemain de la chute de la tour carrée du coin, la courtine voisine de la porte du Nord était minée sur une longueur de trente pas. Le feu fut mis aux étais et étançons pendant la nuit, et le matin cette courtine s'affaissa dans le fossé, se divisant en deux blocs. Aussitôt les Francs jetèrent force fascines dans ce fossé.



apportèrent des échelles et se précipitèrent en grand nombre sur les ruines qui formaient encore un relief de six pieds environ au-dessus du sol intérieur de la cité. Les Bourguignons, surpris, ne pouvaient guère s'opposer à cette escalade, et tous leurs efforts durent se borner à empêcher l'assaillant de franchir la brèche. La position des défenseurs était des plus défavorables, d'autant que sur ce point ils n'avaient pas établi un retranchement. Ils se barricadaient cependant, se servaient des maisons, lançaient quan-

tité de projectiles du haut de la tour voisine sur les assaillants et la lutte se prolongeait. C'est alors que Secondin envoya des ouvriers pour détruire le plafond de la galerie de mine A qui débouchait en dedans du mur. Au bout de quatre heures, ce plafond n'existait plus et un large trou apparut aux yeux des assiégés sur leur gauche. En quelques instants, cette ouverture béante vomit un flot d'ennemis, qui se répandaient le long de la muraille, débordaient les défenseurs et se précipitaient vers la porte pour la briser.

Le poste qui défendait cette porte fut massacré et les vantaux, enfoncés à coups de haches et de béliers, permirent à de nouvelles troupes de pénétrer dans la cité. La ville était prise et la lutte continuait dans les maisons, dans les rues. La nuit vint, les défenseurs du retranchement se voyant tournés, s'étaient retirés à la hâte vers l'intérieur de la cité.

Les Francs n'écoutaient plus les ordres de leurs chefs et se jetaient par petites troupes dans toutes les issues ouvertes devant eux, mettant le feu, tuant et pillant; beaucoup se heurtaient contre des corps nombreux d'assiégés et trouvaient la mort.

Les femmes, folles de fureur, jetaient des tuiles, des meubles, des pièces de bois, des pierres sur les Francs dispersés dans les rues. La plupart des maisons étant faites de bois, le feu, activé par un vent de l'Ouest, gagnait de proche en proche. Assiégeants et assiégés se battaient jusqu'au milieu des flammes. C'était une série de combats isolés, sans que, de part et d'autre, la voix des chefs pût se faire entendre.

Gondomar et un millier d'hommes s'étaient réfugiés dans le château, et du haut de ses tours le roi bourguignon pouvait voir brûler sa fidèle cité et entendre les cris des vainqueurs et des vaincus se rapprocher de plus en plus de

l'enceinte de ce dernier refuge. Il n'avait pas voulu qu'on en fermât les portes afin de recueillir les malheureux défenseurs. Ceux-ci, vers la fin de la nuit, acculés à l'extrémité Sud de la cité par l'ennemi et l'incendie, arrivaient alors en foule, beaucoup étaient blessés; puis, parmi eux, des femmes et des enfants. Le château s'emplissait et l'ennemi approchait; alors le pont fut jeté dans le fossé et les portes furent fermées.

Tout occupés du pillage, les Francs laissèrent passer la journée qui suivit cette nuit fatale, sans rien tenter contre le château; et ce fut le soir seulement que les rois francs purent rétablir quelque ordre au milieu de la ville embrasée.

Il n'y avait pas dans le château des vivres en quantité suffisante pour nourrir cette foule pendant quarante heures. C'est bien sur quoi Secondin comptait; aussi n'eut-il pas de peine à persuader aux rois francs de se contenter d'investir le réduit. Gondomar, accablé de douleur, voyant son impuissance, se tua en se précipitant du sommet d'une des tours. Les réfugiés durent se rendre à discrétion, la plupart furent emmenés comme esclaves.

Les rois francs firent détruire les ouvrages les plus importants des défenses, de manière à mettre la cité Juliana hors d'état de soutenir un siège. Mais ces ouvrages des Romains étaient solides et les débris de ces tours et remparts formaient encore une ruine imposante deux siècles plus tard. Alors, le plateau était désert et ces ruines étaient envahies par une végétation plantureuse; quelques cabanes de bergers seules apparaissaient au milieu de ce terrain bouleversé. Une bourgade assez pauvre s'étendait sur les rampes de l'Ouest, de la rivière aux anciens remparts; sa population ne s'élevait pas à plus de douze à quinze cents âmes.

IX

LE CHATEAU FÉODAL

En l'an 1180, la vallée était redevenue une contrée fertile et prospère. Plusieurs villages s'élevaient sur le cours de la rivière, une ville assez importante couvrait, comme autrefois, les rampes occidentales de la vieille cité Juliana et s'étendait sur la rive opposée. Cette ville était alors désignée sous le nom de Saint-Julien. Comment la cité fondée par l'empereur Julien l'Apostat avait-elle changé son nom de Juliana contre celui de Saint-Julien ? On n'essayera pas d'expliquer le fait. Il suffira de dire que vers le ^{viii}^e siècle surgit une légende relative à un certain Julien, compagnon de Lucien, évêque de Beauvais, lequel Julien, natif du Val d'Abonia disait-on, aurait été martyrisé avec Maximien peu avant son saint évêque. Son corps, rapporté au lieu natal, y avait fait de nombreux miracles et se trouvait alors dans la crypte de l'église placée sous son vocable et qui dépendait d'une riche abbaye située à l'extrémité Nord du plateau. Il y avait donc la ville et l'abbaye de Saint-Julien, et le château de la Roche-Pont occupé par les seigneurs de la Roche-Pont. Quant à la vallée, elle avait conservé

à peu près son nom antique; c'était le Val d'Abonne. Les seigneurs de la Roche-Pont étaient, depuis le ix^e siècle, possesseurs du Val, de la ville, des terres y attenantes et des forêts qui s'étendaient au Nord sur les plateaux; ils prétendaient descendre des anciens Rois de Bourgogne par les femmes, étaient riches et puissants. Un de leurs ancêtres avait fait la guerre contre le roi Robert en l'an 1005 et avait beaucoup contribué à l'insuccès de l'expédition de ce prince en Bourgogne. Lorsque cette province se soumit plus tard au roi, le seigneur de la Roche-Pont avait fait des conditions qui avaient singulièrement amélioré son domaine. Ce seigneur était le fondateur de l'abbaye clunienne qui s'élevait au Nord sur le plateau; il lui avait donné les terres incultes du val du ruisseau. Les moines firent bientôt de ce val un excellent domaine, en tirant parti de ce petit cours d'eau qui ne tarissait jamais. Des barrages leur permirent d'avoir des étangs très-productifs, des chutes d'eau faisant marcher des moulins, des forges, d'arroser de belles prairies pour les troupeaux, et, sur le versant exposé au midi, des vignes renommées pour leur qualité.

Depuis lors, les abbés de Saint-Julien n'avaient pas toujours été en parfaite intelligence avec les seigneurs de la Roche-Pont. D'après leur charte de fondation, ils prétendaient être complètement indépendants de la seigneurie de la Roche-Pont, ne relever que de Rome, et avoir sur les terres qu'ils possédaient tous droits féodaux; ils se refusaient à rendre les devoirs de fief au château, et, à plusieurs reprises, des contestations en vinrent aux actes de violence. Alors les abbés recouraient au duc de Bourgogne; les gens de guerre se mêlaient de la partie, et, naturellement, les vassaux payaient pour tous.

Un des abbés, homme remuant et ambitieux, avait prétendu fortifier l'abbaye, ce à quoi le seigneur de la Roche-Pont s'était opposé; l'abbé n'avait tenu compte de l'oppo-

sition. Le seigneur avait alors dévasté le domaine de l'abbaye. Appel des religieux au duc de Bourgogne, qui donna raison au seigneur de la Roche-Pont. Nouve appel des religieux au roi de France, qui était intervenu. Après maintes discussions, dommages de part et d'autre, il avait été entendu que l'abbaye pourrait être entourée d'une enceinte sans tours, et, qu'en cas de guerre dans laquelle les intérêts du suzerain seraient engagés, le seigneur de la Roche-Pont aurait à fournir la garnison de l'abbaye aux dépens de celle-ci.

Les gens de l'abbaye et les gens du seigneur n'en restaient pas moins dans un état permanent d'antagonisme, et il ne se passait pas une année qu'il n'y eût des différends à vider à ce propos près la cour du duc.

Le château des seigneurs de la Roche-Pont était établi sur les restes du *castellum* de la cité Juliana, et, vers l'année 1182, il était fort vieux et délabré. Anseric de la Roche-Pont en était alors possesseur.

C'était un homme jeune, ardent, ambitieux, qui avait épousé une nièce du comte de Nevers, mort en 1176, et dont les biens s'étaient accrus par cette alliance; il souffrait impatiemment la suzeraineté du duc de Bourgogne qui ne traitait pas toujours ses vassaux avec sagesse et cherchait le moyen de s'en affranchir; il résolut d'abord de rebâtir son vieux château et de le mettre en état de défier toute attaque. Anseric de la Roche-Pont était entretenu dans ces idées d'indépendance par un sien oncle, vieux seigneur qui avait passé quinze années en Syrie à guerroyer, et qui, usé par les combats, ruiné, était rentré en Bourgogne. Anseric lui avait donné asile dans son domaine, et le vieux baron n'avait pas tardé à exercer une influence sur l'esprit de son neveu, et même de sa nièce. Pendant les longues soirées d'hiver, le récit des aventures d'outre-mer, que le baron Guy savait rendre vivants, enflammait le cœur

du jeune seigneur. Souvent alors, l'œil brillant, les poings fermés, il se levait, marchait à grands pas dans la salle, honteux de son inactivité et dévoré du désir de faire mieux que tuer des sangliers et discuter avec des moines, à propos des droits de mouture ou de pêche. C'était dans ces moments que le vieux baron, loin de calmer l'ardeur de son neveu, cherchait à la diriger vers un but plus certain que n'était la conquête des villes de Syrie. Le baron Guy composait un singulier personnage ; au physique, c'était un grand vieillard osseux, un peu voûté par le poids des armes. Sa tête, garnie encore d'une rude chevelure grise, carrée du haut, montrait deux pommettes saillantes et, sous des sourcils épais, des yeux vert sombre, profondément enfoncés dans leurs orbites. Sa bouche large, aux lèvres fines, laissait paraître, s'il riait, ce qui lui arrivait rarement, des rangées de dents blanches et aiguës. Quand il contait de longues histoires, assis, les mains sur les genoux, la tête baissée, la lumière des cierges de cire n'éclairait que cette chevelure touffue et les saillies des pommettes et du nez. Parfois, à certains passages émouvants du récit, cette tête se relevait lentement et, dans l'ombre alors, ses deux prunelles reflétaient des lueurs qui faisaient songer aux éclairs lointains.

Au moral..... il serait plus difficile de peindre le baron Guy..... Il abhorrait les moines, ce qui ne prouve rien, et adorait les enfants, ce qui prouve une nature heureusement douée..... Mais le baron avait tant vu de choses et d'hommes, qu'il pouvait bien y avoir dans cette âme un fond de scepticisme, si toutefois on peut appliquer ce mot au désenchantement d'un noble de la fin du douzième siècle. Le baron avait donc pris sur l'esprit de son neveu un ascendant marqué ; mais les deux enfants d'Anseric obtenaient de leur grand-oncle tout ce qu'ils voulaient. Envers sa nièce, il montrait une condescendance non moins gran-

de ; elle seule parvenait à appeler sur ce dur visage un rayon de gaieté.

Très-haute et noble dame Jeanne, Élienor de la Roche-Pont était une femme de taille moyenne. Sa figure un peu longue reflétait, quand elle était animée, une vive intelligence ; ses prunelles bleu pâle prenaient alors la nuance du lapis et son teint, habituellement terne, se couvrait d'un éclat purpurin. Elle avait un sourire charmant quoique sa bouche fût un peu tombante ; son col long, sa taille admirablement dessinée, donnaient à tous ses mouvements une grâce parfaite, relevée encore par une vivacité adroite qui faisait la joie du vieux baron.

Aussi celui-ci passait-il des heures, les yeux fixés sur sa nièce, comme s'il eût voulu étudier les moindres gestes de la dame de la Roche-Pont et se rendre compte du merveilleux mécanisme qui faisait mouvoir cette gracieuse personne. Ame virile à l'occasion, Élienor était capable de tous les dévouements, de tous les sacrifices pour les siens. Ses vassaux l'aimaient et l'appelaient la *Gentil-Dame*.

Il a paru nécessaire de peindre en quelques mots ces personnages qui vont, dans la suite de ce récit, jouer un rôle principal. C'est qu'en effet, pendant l'époque féodale, l'homme gouvernait les événements mieux qu'en tout autre temps. Le caractère personnel d'un noble exerçait une influence prépondérante autour de lui, en bien ou en mal.

Le baron Guy, fatigué, ruiné, sans enfants, était au fond une de ces âmes délicates, froissées au contact des hommes et des événements, ayant perdu tout ressort lorsqu'il s'agit de leurs intérêts, mais qui font tendre leur énergie et leur besoin de s'attacher à quelque chose, vers un but en apparence éloigné ou fragile. Le baron Guy avait certes de l'affection pour son neveu ; cependant, s'il n'eût été question que de lui, il se fût contenté de le laisser chasser tranquillement sur ses domaines, et de l'aider au be-

soin ; mais il avait pour sa nièce et ses deux enfants — deux beaux garçons de cinq et huit ans — une adoration qui faisait la principale préoccupation de sa vie. Il lui paraissait que pour des êtres si chers à ses yeux, le château de la Roche-Pont et son domaine étaient un bien maigre lot, et c'est tout au plus si le duché de Bourgogne lui semblait digne de leur être offert.

Ces ambitions *indirectes*, pourrait-on dire, sont les plus âpres et les plus tenaces ; ce sont celles qui poussent aux entreprises les plus audacieuses, parce qu'elles sont désintéressées et irresponsables.

Lorsque le baron Guy parlait des forteresses bâties par les Francs en Palestine et en Syrie, il ne manquait jamais d'en compter les tours, de décrire leurs hautes murailles, leurs belles et bonnes défenses, et, établissant toujours une comparaison entre ces merveilleuses forteresses de Margat, de Krak, d'Antarseus, de Laodicée, d'Antioche, d'Ascalon, de Giblest et de tant d'autres, avec le château de la Roche-Pont, il semblait que ce dernier ne fût qu'une bicoque, bonne pour abriter des vilains.

Quand le discours du baron prenait ce tour, et il le prenait souvent, la figure d'Anseric s'assombrissait, Elienor baissait les yeux, rougissait et allait chercher les enfants.

Un soir que le baron s'était complaisamment étendu sur l'emplacement et la solidité du château de Krak, qu'il avait vu commencer peu avant son départ de Syrie, et qui devait dépasser en étendue et en force les autres forteresses des chrétiens, Anseric interrompit tout à coup le récit : « Oncle, dit-il, l'assiette du château de la Roche-Pont me semble aussi bonne que celle de la forteresse des chevaliers d'outre-mer, et, s'il ne s'agit que de faire des tours plus épaisses et des murailles plus hautes que ne sont les nôtres, la chose est facile, qu'en dites-vous ? » Le baron ne leva pas la tête. « Oui, dit-il, mais il faudrait le vouloir. — Et

si je le voulais? — Peut-être le pourrais-tu, beau neveu, mais qui fait un bon château doit s'attendre à le voir attaquer. — Eh bien? — Eh bien! il le faudra défendre, beau neveu. — N'avons-nous pas des hommes et nous-mêmes? — Oui, il faut des hommes, des hommes aguerris, et des armes, et des mangonnaux; puis il faut faire vite, si on ne veut pas être attaqué avant que les ouvrages ne soient achevés; et il n'y a pas loin d'ici à la cour du duc, qui peut-être sera curieux de voir de près ce que fait le sire de la Roche-Pont. — Le duc! le duc! il n'a pas à s'enquérir si je fais rebâtir mon château; c'est affaire à moi, non à lui! — Il y a aussi les moines de l'abbaye qui s'en iront se plaindre près de notre sire le duc; bien qu'il ne fasse pas grand compte de ces robes blanches, noires ou grises, et lui persuaderont que si tu élèves un château plus fort, c'est pour mettre plus facilement la main sur les biens de l'Église. Or, le duc préfère garder pour lui les trésors des couvents. — Pour les moines, dit Elienor, n'en ayez cure; si vous me laissez faire, ils se tiendront en paix. — Eh! que ferez-vous, belle amie? reprit Anseric. — Voulez-vous me laisser agir comme je l'entendrai? — Soit; à votre volonté, belle amie. »

Il faut dire qu'Elienor, en sa qualité de femme et de dame de haute lignée, entraînait, quoiqu'elle n'en laissât rien paraître, dans les vues du baron Guy, et n'avait de plus cher désir que de laisser à son aîné le plus beau domaine de la province.

Comme alliée à la maison de Nevers, elle n'aimait pas le duc, et les liens féodaux qui unissaient son domaine au duché de Bourgogne lui pesaient plus encore peut-être qu'à son époux.

Le lendemain, Elienor manda l'abbé, sous prétexte d'une affaire importante à lui communiquer. Celui-ci était un petit homme, pâle, aux yeux vifs et noirs, toujours vêtu

avec recherche, autant que le comportait l'ordre de Cluny, qui, en fait de costume, était alors fort tolérant. Il arriva au château, sur une belle mule richement harnachée, suivi de deux moines également montés. Le vin et les épices leur furent offerts dès leur entrée, et quand l'abbé fut près d'Élienor, elle lui parla ainsi : « Sire abbé, vous savez en quelle vénération je tiens votre sainte abbaye et combien je désire accroître sa splendeur; si notre sire et moi ne l'avons pas fait encore, c'est que nous attendions une occasion favorable. Notre sire et moi sommes heureux que cette occasion se présente au moment où vous gouvernez l'abbaye, parce que nous avons, pour votre personne en particulier, une estime profonde. Si donc ce que nous prétendons faire est pour nous attirer plus spécialement la protection des saints apôtres Pierre et Paul, c'est aussi en considération de vos vertus et de votre sage gouvernement.

« Notre château est fort vieux et ruiné; notre sire entend le faire réparer, et, pour attirer sur ses murs la bénédiction du ciel, il compte élever dans son enceinte une belle chapelle qui sera desservie par vos religieux, suivant votre bon plaisir, et dépendant par conséquent de l'abbaye. A l'entretien de la chapelle sera affectée une rente annuelle de cent livres à prendre sur notre terre de Try. De plus, votre obédience de Vieil-Bois est laide et délabrée; notre sire veut la faire rebâtir et donner pour son entretien, insuffisant aujourd'hui, vingt-cinq journées de vignes de notre domaine, voisines de cette obédience. » A chaque partie de ce discours, l'abbé s'inclinait en baissant les yeux. « Dame, répondit-il, l'abbaye de Saint-Julien, fondée par un des ancêtres de notre sire, se réjouira des dons nouveaux que vous voulez bien lui assurer. Si elle a vu avec tristesse les différends qui se sont élevés parfois entre les seigneurs de la Roche-Pont et ses abbés, elle n'a jamais cessé d'adresser des prières à Dieu, à la Vierge Marie

et aux saints apôtres Pierre et Paul pour l'illustre maison de ses fondateurs; et dans les paroles sorties aujourd'hui de votre gracieuse bouche, ce qu'elle appréciera au-dessus des dons que vous lui faites, c'est l'assurance que ses privilèges et son indépendance seront sauvegardés de nouveau, comme ils l'étaient au temps passé.

— Assurément, reprit Élienor, nous veillerons à ce qu'il ne soit fait aucun dommage à vous et à vos vassaux, et la chartre que nous vous remettrons mentionnera expressément notre désir de respecter, et au besoin de faire respecter par tous, les immunités de l'abbaye. D'ailleurs, sire abbé, vous n'ignorez pas que, en ces temps malheureux, les biens de l'Église ne sont pas toujours respectés par ceux mêmes qui devraient les défendre. Vous savez les épreuves qu'a subies l'abbaye de Vézelay; nous prétendons que le moustier de Saint-Julien soit à l'abri de ces insultes, et il n'est de plus sûr moyen pour protéger votre abbaye, que de mettre le château en bon état de défense. »

En s'en retournant, l'abbé se demandait d'où venait ce changement. Il n'en rentra pas moins fort satisfait au moustier, et après vêpres, un *Te Deum* fut chanté.

« Demain, beau sire, dit Élienor à son époux, lorsqu'on fut réuni pour le souper, si vous voulez, vous pourrez rebâtir votre château, l'abbé de Saint-Julien ne s'en plaindra pas — Voilà la bonne fée qui a parlé, dit le baron Guy, il faut agir. — Par les corps saints ! dit Anseric, lorsqu'il sut à quelles conditions le silence de l'abbé serait assuré, belle amie, vous bâtissez si bien pour l'Église, qu'il ne restera rien pour le château ! — A vrai dire, reprit le baron, il ne me plaît guère que ces moines aient un pied chez nous.... Bah ! nous mettrons la chapelle dans la baille, et s'il faut défendre le château, les moines resteront dehors. — Mais qu'avez-vous donc sans cesse à médire de ces bons

moines, sire oncle? — Ah! gentille fée, si vous les aviez vus comme je les ai vus sur les terres d'outre-mer, vous diriez comme moi que c'est la pire engeance.... — Allons, ne blasphémez pas, sire oncle, nous sommes ici en terre chrétienne, et non chez les Sarrasins. »

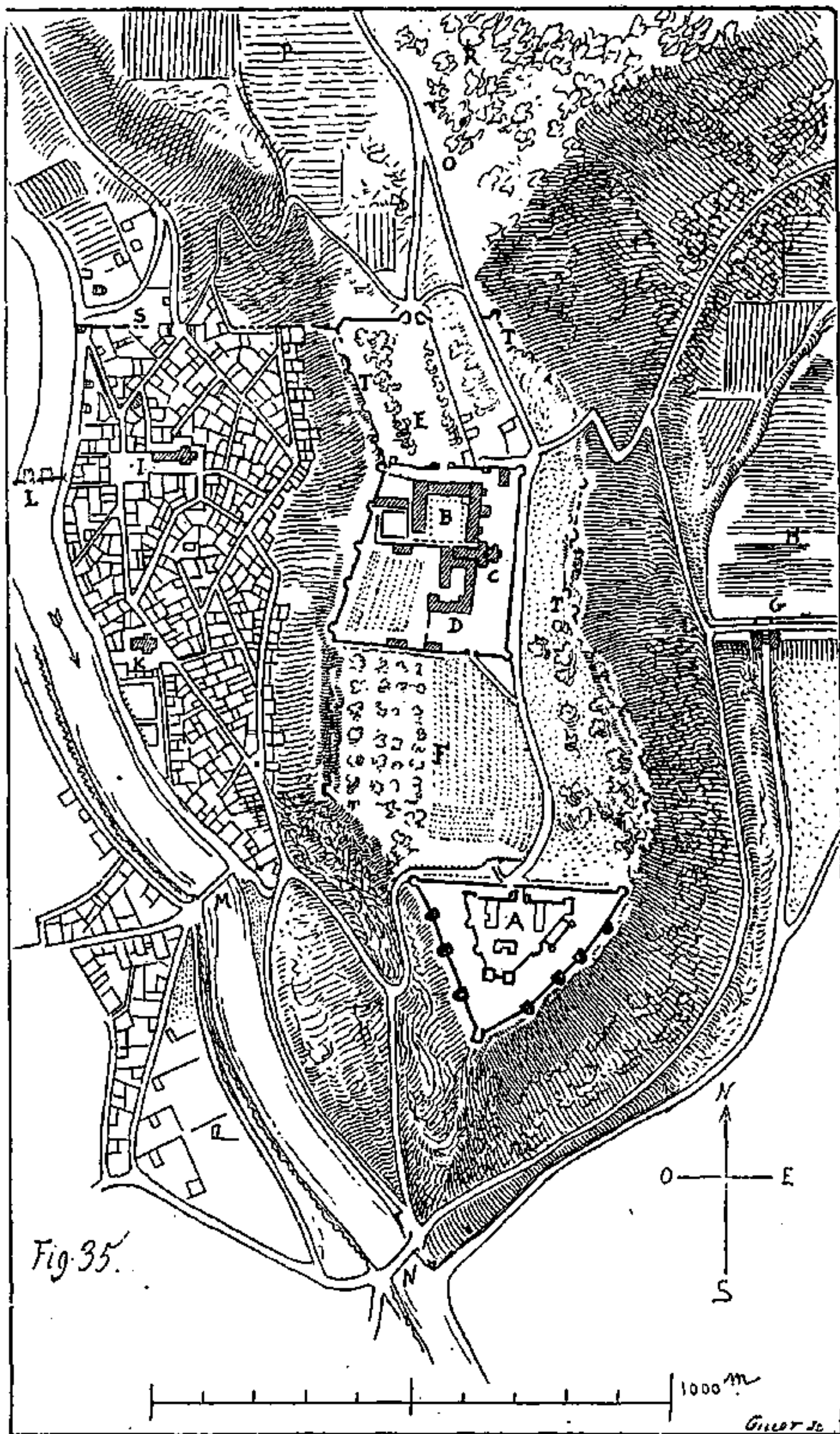
Peu de jours après, en effet, Anseric mit les ouvriers à l'œuvre; le bourg et les villages du domaine durent fournir leurs corvées en hommes, en bêtes de trait, en chariots; les matériaux ne manquaient pas dans le voisinage. Des fours furent élevés pour cuire la chaux; les forêts fournissaient les bois nécessaires, en quantité. Le baron Guy, en raison de ses connaissances militaires, se chargea de diriger l'entreprise. Il manda secrètement un maître des œuvres qu'il avait connu en Palestine et qui était natif de Troyes. Celui-ci fut bien reçu au château, bien nourri, vêtu de neuf, mais surveillé avec soin, dans la crainte qu'il ne lui prît fantaisie de s'en aller. Les plans du nouveau château furent arrêtés entre le baron et lui. On se servait d'une partie des fortifications romaines qui existaient encore. Mais il est nécessaire de connaître la situation des constructions qui existaient alors sur le plateau (fig. 35), pour l'intelligence de ce qui va suivre.

En A était le château de la Roche-Pont, construit sur les restes romains et composé de bâtiments irréguliers, en mauvais état; en B, le cloître de l'abbaye, son église en C. En D, l'abbatial.

Ce monastère était limité du côté de l'ouest par les ruines de l'ancienne enceinte romaine, et sur les trois autres côtés, par des murs crénelés, avec quelques échauguettes.

En E était le verger de l'abbaye; en F celui du château¹. Deux beaux moulins, qui dépendaient de l'abbaye,

1. Le verger était alors un jardin, planté d'arbres fruitiers et de bosquets, dans lequel on allait prendre le frais et se livrer à divers passe-temps.



LE VIEUX CHATEAU DE LA ROCHE-PONT

étaient établis en G, et en H, l'étang, rempli par les retenues du ruisseau.

La ville haute, bâtie sur le versant occidental du plateau, possédait deux paroisses I et K.... Un pont de bois avec moulins dépendant du château en L, un autre pont de bois en M, le pont de pierre romain en N.

Sur la rive droite, s'élevaient quelques maisons avec jardins. En O la route du plateau bifurquait pour conduire à l'entrée de l'abbaye et à celle du château. En P, des terres cultivées, et en R la forêt qui s'étendait à plus de deux mille pas vers le nord. De l'ancien mur rampant romain S, il ne restait que des débris ainsi que de l'enceinte T. Ces ruines, envahies par la végétation, formaient cependant un relief qu'il était possible de défendre.

La topographie générale connue, nous allons décrire les dispositions qui furent adoptées dans la construction du nouveau château (fig. 36¹). En O existait un fossé qui fut recreusé. Une barbacane s'éleva en A avec entrée sur son flanc gauche.

L'entrée principale du château dut être établie en B avec pont-volant. Cette porte devait être protégée par deux tours. Sur une partie de l'ancien front Nord romain, on projeta cinq tours dont les courtines allaient joindre les deux tours antiques V, réparées et couronnées. Il devait rester ainsi derrière cette première défense un grand espace C. C'était la *baille*, avant-cour ou basse-cour dans laquelle furent plantées la chapelle E promise à l'abbé, des écuries D et dépendances F, sur une ruine romaine. En P, on creusa un deuxième fossé qui dut protéger le

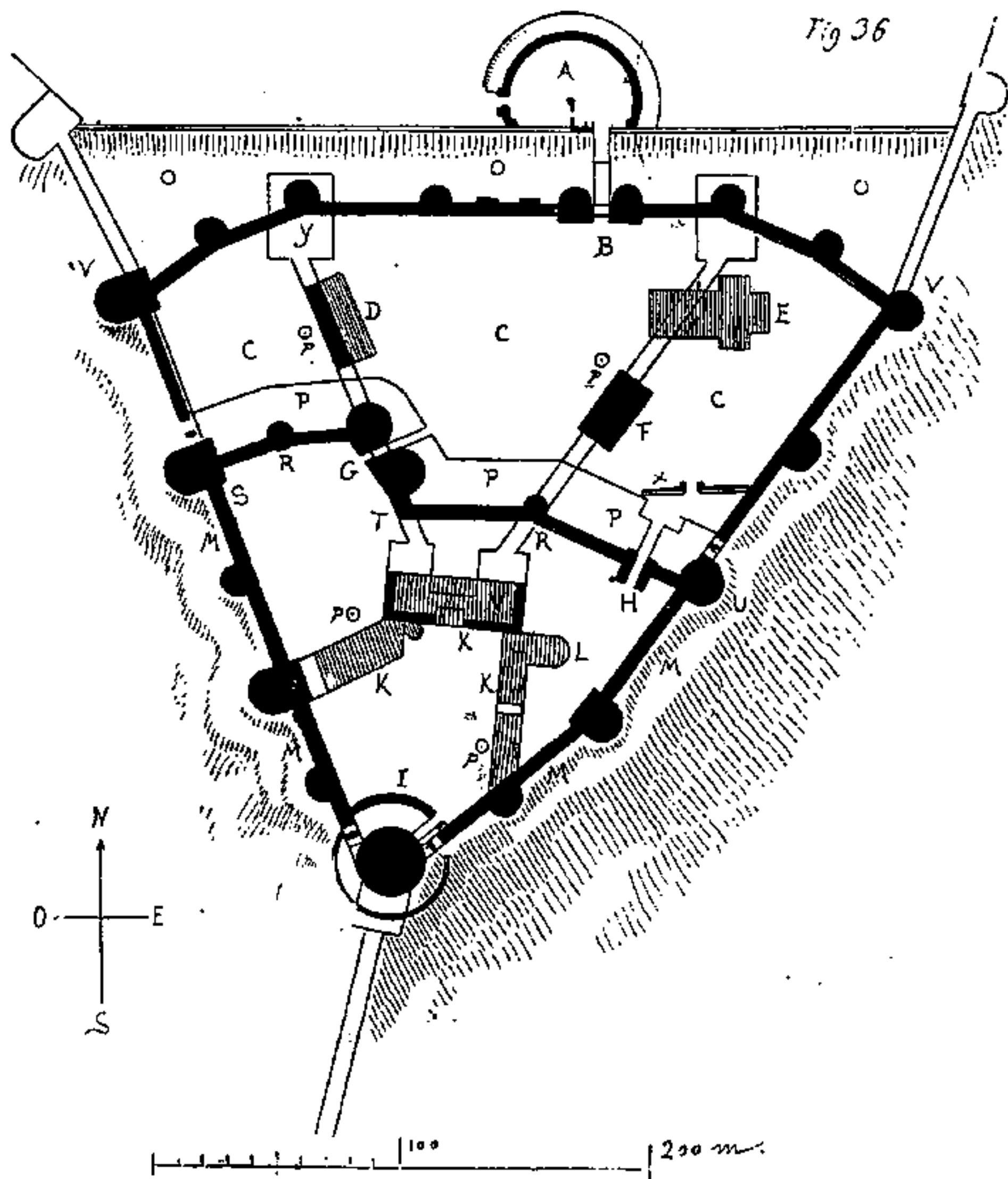
1. Dans cette figure, la teinte noire indique les substructions romaines conservées et couronnées par de nouveaux ouvrages; la teinte jaune, les constructions romaines entièrement rasées, la teinte rouge, les défenses ajoutées par le châtelain de la Roche-Pont, et la teinte grise, les bâtiments d'habitation relaits ou réparés.

château proprement dit, dont la porte fut disposée en G. Une poterne s'ouvrit en H. L'ancien mur romain M reçut de nouveaux couronnements, et trois tours neuves durent le renforcer.

En I, on jeta les fondements du donjon en partie sur maçonneries antiques; donjon défendu par une chemise avec fossé. Les bâtiments d'habitation prenaient les emplacements K, avec une chapelle en L. Aux extrémités du fossé P, des coupures furent pratiquées dans les deux courtines romaines, pour intercepter, au besoin, toute communication entre les défenses de la baille et celles du château. Ce parti fut adopté également pour les deux courtines aboutissant au donjon.

Le baron Guy passait toutes ses journées, depuis la décision prise par son neveu, avec le maître des œuvres Alain de Troyes, pendant que les premiers ouvriers appelés déblayaient le terrain, arrasaient les ruines romaines, que les corvées amenaient des approvisionnements de pierres, de sable, de cailloux, de bois, creusaient les fossés et les rigoles des fondations.

Le baron Guy tenait à élever en face du plateau (point d'attaque) un grand front, légèrement convexe pour dérober les saillants VV'. Il voulait une large barbacane au milieu de ce front, pour réunir les troupes destinées aux sorties, pour les protéger en cas de retraite. Il avait observé que toutes les bonnes défenses élevées en Syrie par les chrétiens plantaient toujours les entrées de telle sorte que l'assaillant fût obligé de présenter son flanc droit à la défense, ce qui était bien raisonné, puisque le flanc gauche est protégé par l'écu ou le pavoi. La position de la porte G du château avait été l'objet d'une longue étude entre le baron et son maître des œuvres. Celui-ci voulait la placer parallèlement à la première; mais le baron insista pour qu'elle formât avec l'entrée de la baille un angle prononcé.



LE CHATEAU DU XII^e SIÈCLE DE LA ROCHE-PONT

Le maître de l'œuvre prétendait que la tour de gauche de cette porte G formerait alors un saillant mal défendu, attaquable ; mais le baron admit que si l'assiégeant voulait battre ou miner cette tour, il serait battu en écharpe par la tour R ; qu'en donnant des sinuosités à ce front du château, on découvrirait tous les points de la baille, que la porte principale était ainsi bien masquée, qu'on en serait quitte pour donner une forte épaisseur aux murs et un plus grand diamètre à ces deux tours de l'entrée, et qu'enfin, si l'ennemi parvenait à faire tomber la tour de gauche formant saillant, il y avait la ressource de se remparer de S en T et de prolonger ainsi la défense, d'autant que cette tour du saillant abattue, l'autre resterait intacte et commanderait la brèche.

La poterne H fut également l'objet d'une série d'observations de part et d'autre. Cette poterne était nécessaire pour assurer les approvisionnements du château sans encombrer l'entrée principale. Placée près de la tour d'angle U, que l'ennemi ne pouvait battre à cause de l'escarpement du plateau, cette poterne était bien protégée par cette tour ; puis elle devait être surmontée d'un ouvrage quadrangulaire avec doubles herses et doubles portes, et enfin une braie X défendait son approche. Il fut entendu en outre que le gros bâtiment d'habitation central, élevé sur les débris des tours carrées romaines, serait crénelé, commanderait la courtine et par conséquent les deux entrées ; des puits existaient ou furent creusés en *p*.

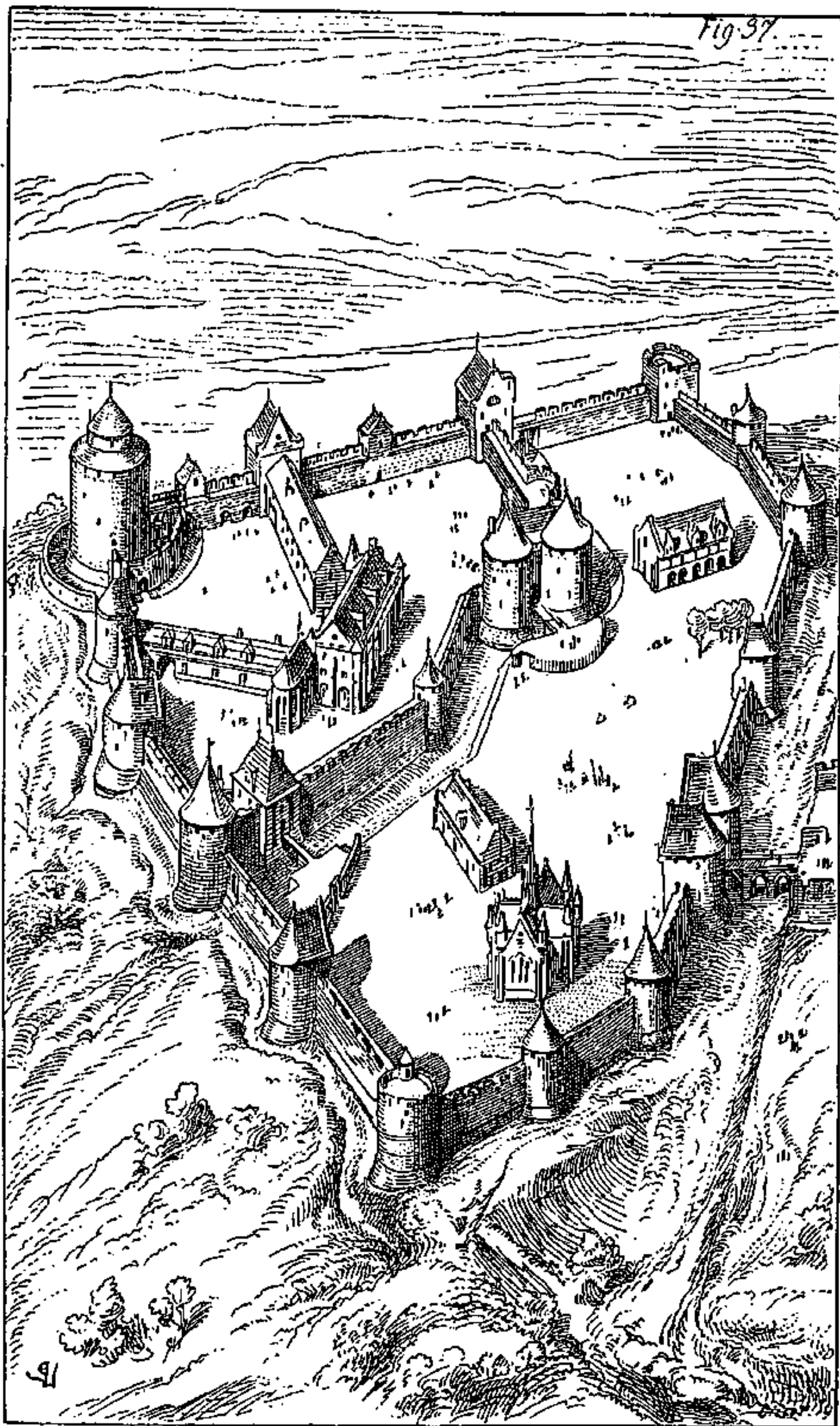
Toutes choses ainsi bien arrêtées, les ouvrages furent poussés activement. Le baron ne quittait pas les chantiers et voulait voir chaque chose par lui-même. On commença par le front Nord de la baille et par la grande chapelle E. Ce travail de l'extérieur ne changeait pas notablement l'état ancien ; puis on se mit au donjon. Lorsque cette tour de quatre-vingt-dix pieds de diamètre fut élevée à trente

pieds de haut, son aspect était déjà formidable. Les gens de la ville regardaient de loin cette masse qui dominait la pointe du plateau, et se demandaient ce que leur seigneur prétendait faire de cette grosse tour. L'abbé était quelque peu soucieux ; mais on lui faisait si bien fête au château qu'il ne disait mot, d'autant que la grande chapelle de la baille promettait d'être fort belle.

Heureusement pour Anseric, le duc de Bourgogne avait alors d'assez grosses affaires sur les bras ; des difficultés avec le roi de France Philippe Auguste étaient pour lui un grave sujet d'inquiétudes, et il ne voulait pas en un pareil moment s'aliéner sa noblesse. Plus de deux années s'écoulèrent ainsi, sans qu'il survînt au châtelain d'embarras sérieux. Alors le château était bien près d'être achevé. Nous en donnons la vue cavalière (fig. 37), prise à l'angle Nord-Est.

On ne parlait dans la contrée que du beau et fort châtel neuf de la Roche-Pont, et il ne manquait pas dans le voisinage de gentilshommes envieux des biens et des alliances d'Anseric, qui cherchaient à le peindre aux yeux du duc, comme un ambitieux prêt à briser les liens féodaux qui l'unissaient à son seigneur. On allait jusqu'à prétendre que le sire de la Roche-Pont, s'appuyant sur son origine, ne visait à rien moins qu'à supplanter le duc, et que déjà il avait à ce sujet noué des intrigues avec le roi de France et Pierre de Courtenai, qui avait épousé Agnès, sœur du dernier comte de Nevers et tante d'Élienor ; que ses hommes étaient accablés sous le poids des corvées, et que le duc ne pouvait admettre qu'un de ses vassaux foulât ainsi le pauvre peuple pour élever un château tel que la Bourgogne n'en possédait pas de plus fort.

Comme il n'arrive que trop souvent, la malveillance dictait ainsi à Anseric la conduite qu'il avait à tenir pour satisfaire ses projets ambitieux.



VUE CAVALIÈRE DU CHATEAU DE LA ROCHE-PONT

Le duc de Bourgogne, Hugues III, n'était rien moins qu'un défenseur des biens de l'Église. L'abbé de Saint-Julien ne l'ignorait pas; aussi, tout en se sentant l'esprit troublé par les dispositions défensives du sire de la Roche-Pont, et n'augurant rien de bon pour l'abbaye du voisinage d'un aussi fort château, n'osait-il manifester ses craintes et essayer de les faire partager à la cour du duc, car il craignait plus peut-être l'intervention de celui-ci que la puissance de son voisin immédiat.

Hugues s'émût à la longue et prêta l'oreille à tout ce qu'on rapportait des dispositions de son vassal. Une occasion lui découvrit bientôt ses véritables dispositions. Anseric, s'il avait des ennemis et des envieux à la cour du duc, avait aussi quelques amis. Ceux-ci ne manquèrent pas de l'informer des fâcheuses impressions qu'on avait fait naître dans l'esprit du duc à son égard, d'autant que celui-ci n'était guère réservé dans ses propos. On l'avait entendu dire qu'il irait bientôt éprouver si la forteresse de la Roche-Pont était aussi bonne qu'on le prétendait. La prudence n'était pas davantage le fait du duc. Il avait envoyé un parti de gens d'armes examiner les choses de près. Or les gens d'armes du duc avaient les habitudes du maître : ils étaient grands pillards et détrousseurs. S'ils s'acquittèrent de leur mission, je ne le saurais dire, mais il est certain qu'ils pillèrent quelques hameaux et mirent le feu à plusieurs granges de l'abbaye de Saint-Julien.

Grand fut l'émoi parmi les moines, qui ne manquèrent pas de s'en plaindre au sire de la Roche-Pont.

Le fief de la Roche-Pont devait chaque année remettre au duc de Bourgogne, à titre de redevance, six chevaux de guerre harnachés. Habituellement, le sire de la Roche-Pont se rendait à cette occasion à la cour du duc après les fêtes de Pâques.

C'était en 1185. Anseric ne parut pas à la cour et n'en-

voya pas les six chevaux. Hugues les réclama ; Anseric répondit que les gens du duc avaient eux-mêmes pris les chevaux qui lui étaient destinés comme des pillards et routiers ; que c'était à eux à les remettre à leur maître ; que quant à lui et à l'abbé de Saint-Julien, ils réclamaient des dommages et demandaient que lesdits pillards fussent pendus aux lieux des méfaits.

Que d'ailleurs, lui, Anseric, savait comment le duc de Bourgogne accueillait les mauvais propos des ennemis de la Roche-Pont, et qu'il choisirait son heure pour les démentir. A cette fière réponse, Hugues s'emporta et jura qu'il ne prendrait pas de repos que le château de la Roche-Pont ne fût rasé, dût-il lui en coûter le quart de sa seigneurie.

Le baron Guyn'avait pas vu grossir l'orage sans une secrète joie ; mais s'il aimait la bataille et s'il nourrissait une ambition démesurée, c'était un homme prudent, et qui, comme tous ceux qui avaient longtemps séjourné en Orient, savait nouer une intrigue et mettre les bonnes chances de son côté. La plupart de ces vieux chevaliers de Syrie doublaient le soldat d'un diplomate par suite de leurs rapports avec la cour de Constantinople et avec les Sarrasins.

Après la réponse d'Anseric, il n'y avait plus qu'à se préparer à la guerre, et à une guerre à outrance. Mais si bonne que fût la place, le baron Guy n'ignorait pas que toute forteresse investie, si elle n'est secourue, finit par tomber aux mains de l'assiégeant. Anseric n'avait pas une armée à opposer en rase campagne à celle du duc ; il pouvait réunir deux cent cinquante hommes d'armes, ce qui faisait un total de douze cents combattants environ, chaque homme d'armes étant accompagné de trois ou quatre combattants. En ajoutant à cela les hommes de la ville qui devaient le service au seigneur, on pouvait compter sur une garnison de quinze à dix-huit cents hommes.

Le baron Guy eut donc avec Élienor et Anseric une lon-

gue conférence, le soir même de l'envoi de la réponse au duc, après laquelle il fut résolu que la dame de la Roche-Pont, bien accompagnée, se rendrait à la cour du roi de France, lui promettant hommage-lige de la seigneurie de la Roche-Pont, et lui demandant secours contre le duc de Bourgogne, qui sans raison, dévastait les terres de son vassal et pillait les biens de l'abbaye de Saint-Julien. Le baron Guy avait quelques motifs de croire que cette démarche serait favorablement accueillie; mais il se garda de dire tout ce qu'il savait à ce sujet. Il conseilla à sa nièce de se faire accompagner par l'abbé, s'il était possible, ou tout au moins par quelques religieux autorisés par celui-ci.

Dame Élienor accueillit ces ouvertures, sans faire la moindre objection, avec un calme apparent, bien que son cœur battît dans son mince corsage, à le rompre.

Elle employa la nuit, avec ses femmes, à faire les préparatifs de son voyage, et de grand matin manda l'abbé.

L'abbé, qui en tout ceci voyait en perspective, quoi qu'il advînt, la dévastation des biens de l'abbaye, poussait force soupirs, s'exclamait, accusait la dureté du temps, mais ne résolvait rien. « Sire abbé, lui dit enfin Élienor, avec ou sans vous ou vos religieux, je pars ce matin; vous plaît-il mieux défendre votre cause vous-même ou la faire défendre par une femme? — Eh! très-gracieuse dame, reprit l'abbé, puis-je quitter mon troupeau, lorsque le loup s'apprête à le dévorer? — Eh bien, donnez-moi trois de vos religieux. — Oui, c'est bien parlé.... il le faut.... il le faut. — Qu'ils soient ici à cheval dans une heure. — Oui, noble dame, ils y seront, à la garde de Dieu et de la sainte Vierge! — Mais surtout, sire abbé, pas un mot de ce voyage, et que les religieux ne sachent où je les conduis. — Oui, certes, ils seront, pour les frères, envoyés dans une obédience ou dans quelque abbaye voisine. — C'est bien, et hâtez-vous! » Dame Élienor embrassa ses enfants, son époux et son oncle

en pleurant ; mais, séchant ses larmes au moment de monter sur sa haquenée, elle apparut à sa petite troupe avec un visage calme. « Belle nièce, lui dit le baron Guy, au moment où elle attendait sur le montoir, le duc fera tout, certainement, pour venir ici hâtivement. Il serait possible qu'il arrivât avant votre retour. S'il en était ainsi, marchez prudemment, cachez-vous et vos gens chez le vavasseur Pierre Landry, à deux lieues d'ici, dans la vallée ; il sera prévenu, guettera votre retour et me fera tenir de vos nouvelles. Nous aviserons alors. »

La troupe de la dame de la Roche-Pont se composait d'une douzaine d'hommes sûrs et fidèles, attachés au château, commandés par un vieux chevalier prudent et avisé, de deux femmes et des trois moines. La chevauchée était destinée, pour les gens du château, à rendre visite à la dame de Courtenai, tante d'Élienor.

X

QUATRIÈME SIÈGE

Le duc de Bourgogne avait hâte de réduire son vassal. Dans l'espace d'une quinzaine de jours, il avait réuni de six à sept mille hommes et se mettait en marche. Pendant ce délai, Anseric et le baron Guy n'avaient pas perdu de temps. On amoncelait dans le château des provisions de bouche pour trois mois au moins. On fabriquait quatre grands trébuchets et une demi-douzaine d'arbalètes à tour. Des bois de charpente, en quantité suffisante, avaient été débités dans la forêt pour établir des hourds, des palissades, des bretèches. Une trentaine de tailleurs de pierre travaillaient sans relâche à faire des projectiles de soixante et cent livres pour les trébuchets. Chaque ouvrier pouvait en façonner dix dans sa journée; au bout de quinze jours, l'approvisionnement était de quatre mille cinq cents. Dans la ville, on travaillait aux arbalètes de main, aux quarreaux, car les citadins, qui devaient le service, étaient tenus d'arriver armés, équipés et munis de projectiles en quantité suffisante. Il y avait aussi des archers pour lesquels on fa-

çonnaît des flèches de bois de frêne, des arcs de bois d'if, des cordes de chanvre long.

Bien que le sire de la Roche-Pont ne pût réunir, ainsi qu'il a été dit précédemment, plus de dix-huit cents hommes, et qu'il ne pût, par conséquent, songer à défendre tout le plateau, c'est-à-dire le château et l'abbaye, le baron Guy, qui avait ses projets, insista pour qu'on ne laissât pas l'ennemi occuper le monastère sans le défendre, fût-ce faiblement. « Tu dois défendre le monastère, disait-il à son neveu, toutefois que les intérêts du suzerain sont engagés; or, puisque d'aujourd'hui tu rends hommage-lige de ton fief au roi de France, il est ton suzerain; donc, ses intérêts sont engagés, et il est de ton devoir de défendre l'abbaye. »

A ce raisonnement spécieux, Anseric ne trouvait rien à objecter. On mit donc le mur nord de l'abbaye en état de défense, on relia son angle Nord-Est aux débris de la muraille romaine encore existants sur la crête du plateau par une bonne palissade avec fossé, et on barricada la crête occidentale au-dessus de la ville, entre l'abbaye et la baille du château.

L'abbé avait bien fait mine de s'opposer à ces travaux, prétendant avec raison que l'abbaye n'était pas en guerre avec le duc de Bourgogne et ne déclinait pas l'hommage qu'elle lui avait rendu. Mais le baron Guy était, en sa qualité de vieux chevalier d'outre-mer, un casuiste de première force, et, s'appuyant sur le texte des chartes, prétendait que le sire de la Roche-Pont combattait pour la cause du suzerain, que par conséquent il fallait exécuter les clauses des conventions relatives à l'abbaye. Ces discussions n'arrêtaient pas les travailleurs, et, quoique l'abbé eût mandé ses vassaux afin de protéger le monastère, ceux-ci ne se pressaient pas de se rendre à son appel, ne se croyant pas en état de résister aux vassaux d'Anseric, et préférant attendre le résultat de tout ceci avant de prendre un parti.

Le baron fit, en outre, creuser une tranchée de l'angle Sud-Est de l'enceinte de l'abbaye à la crête orientale du plateau; puis, il fit recouvrir cette tranchée de bois de charpente avec fascines, et rétablir le gazon par-dessus, afin que cette tranchée ne laissât aucune trace extérieure. En dehors de la barbacane du château et du fossé, fut élevée une bonne palissade qui protégeait sa circonférence en laissant entre le mur et elle un espace de vingt pas, et qui donnait des lices de trente pas de largeur en avant de la contrescarpe du fossé.

Le vingt-deuxième jour après la réponse d'Anseric, le 5 mai, les troupes du duc se présentèrent en face de l'abbaye, sur le plateau. Les premiers arrivés se répandirent dans la ville qu'ils commençaient à piller, quand le duc intervint et donna, contrairement à ses habitudes, l'ordre de respecter les habitants et leurs biens. Écoutant cette fois de sages conseils, il entendait séparer les intérêts des vassaux d'Anseric de ceux de leur seigneur, isoler celui-ci et en avoir ainsi plus facilement raison. Aussi, dès le soir même, fit-il publier à son de trompe par toute la ville que ses armes n'en voulaient qu'au seigneur de la Roche-Pont, déclaré félon, comme ayant rompu les liens qui l'unissaient, en qualité de vassal, au duc de Bourgogne; que les habitants de la ville et de la vallée seraient respectés en tant qu'ils ne prendraient point parti pour le sire de la Roche-Pont; que, de ce jour, ils étaient déchargés de toute redevance et de tout service envers ledit sire; mais que ceux qui seraient convaincus de prendre parti pour lui seraient pendus comme traîtres envers leur légitime seigneur, le duc de Bourgogne. Un héraut se présenta devant les murs de l'abbaye et prononça, à haute voix, la même déclaration¹. Mais le baron Guy avait prévu le cas, et tous les gens de la ville

¹ Voyez la figure 35.

qui étaient venus en armes à l'appel d'Anseric, étaient enfermés dans le château. Il n'avait posté, pour défendre l'abbaye, que des hommes sur lesquels il pouvait compter, dépendant directement d'Anseric et attachés à sa fortune; puis quelques-uns de ces aventuriers qu'on recrutait pour ces cas de guerre, et qui, n'ayant ni foyer ni patrie, se battaient pour celui qui les payait le mieux.

Ces défenseurs de l'abbaye n'étaient guère qu'une centaine de gens déterminés. Ils accueillirent le discours du héraut avec des huées et des rires, en répondant qu'ils ne connaissaient d'autre seigneur que le roi de France; que s'il s'agissait de pendre, ils savaient tout aussi bien le faire que les gens du duc. Pendant la nuit, deux mangonnaux furent braqués en face du mur nord du monastère et eurent bientôt écrêté les défenses; mais les hommes d'Anseric s'étaient retranchés dans le bâtiment en retraite de ce mur, et quand les Bourguignons s'avancèrent avec des échelles pour franchir l'enceinte, ils les accueillirent par une grêle de traits qui tuèrent un certain nombre d'assaillants.

Toutefois, ceux-ci couronnèrent la muraille et descendirent dans la longue et étroite cour fermée par ce bâtiment. Là, ils furent exposés aux pierres et à tous les débris de charpente que leur jetaient les défenseurs par les fenêtres. La cour de l'Est était barricadée, et Anseric, avec une vingtaine d'hommes, gardait cette barricade. Il la défendit bravement pendant une bonne heure, et les Bourguignons, engagés dans un étroit espace, perdaient du monde. Ceux-ci parvinrent toutefois à briser une porte du bâtiment et à se précipiter dans le cloître. Là, ils furent encore exposés aux traits et aux pierres lancés par quelques défenseurs postés sur le côté nord de l'église.

Une troupe de Bourguignons attaquait la barricade du Sud-Est en dehors du mur de clôture pour prendre l'abbaye à revers. C'est là que se tenait le baron Guy, avec

une cinquantaine d'hommes. Le combat fut dur et sanglant, et avant de se retirer, voyant que les défenseurs abandonnaient peu à peu l'abbaye, le baron fit mettre le feu aux fascines de la tranchée en arrière.

Déjà, Anseric et ses hommes prenaient le chemin du château et étaient abrités par les défenses de la barbacane. Guy les rejoignit, poursuivi par une grosse troupe de Bourguignons. Mais la tranchée laissa bientôt échapper une épaisse fumée, et les assaillants qui survenaient, voyant le terrain miné, n'osaient avancer. C'est alors que Guy et Anseric se précipitèrent sur ceux qui s'étaient aventurés jusqu'à portée du trait de la barbacane, et en tuèrent un bon nombre. Échauffés par le combat, exaspérés par la résistance, les gens du duc se répandirent dans les bâtiments de l'abbaye, achevant les blessés et pillant. Le feu, mis par les défenseurs ou par les Bourguignons, ne tarda pas à envahir le cloître et la toiture de l'église.

Les pauvres moines, rassemblés dans le chœur pendant le combat, durèrent bientôt quitter ce refuge, car les tisons enflammés tombaient sur le pavé par les œils des voûtes. La nuit était alors venue, plusieurs furent massacrés par des soldats ivres. La plupart s'étaient blottis tremblants dans un rez-de-chaussée voûté. C'est là où les trouva le duc lorsqu'il entra dans l'abbaye en flammes. L'abbé se jeta à ses genoux; mais le duc irrité le repoussa durement, en lui disant : « Sire abbé, il convient mal à des gens d'église de combattre contre leur seigneur; si je ne vous fais pas pendre vous et vos moines, c'est grâce à votre habit. Sortez d'ici et allez raconter à vos frères vos forfaitures ! » L'abbé eut beau protester de son innocence, assurer que si l'abbaye avait été défendue, c'était contre sa volonté, le duc, dont la colère semblait s'allumer à chaque mot du père, finit par donner l'ordre à ses gens de chasser dehors toute cette moinaillerie.

Ces malheureux, mourant de faim, s'en allèrent dans la ville où quelques bonnes âmes les recueillirent; mais le duc ne l'entendait pas ainsi, et, dès le lendemain, il fit annoncer que tout habitant qui garderait un religieux chez lui, serait pendu.

Rassemblant quelques provisions, les religieux prirent donc à pied le chemin de Cluny.

Le duc avait donné l'ordre d'éteindre l'incendie, car il prétendait habiter l'abbaye pendant le siège du château; mais il ne restait de logeable que le palais abbatial, situé au Sud de l'église ¹.

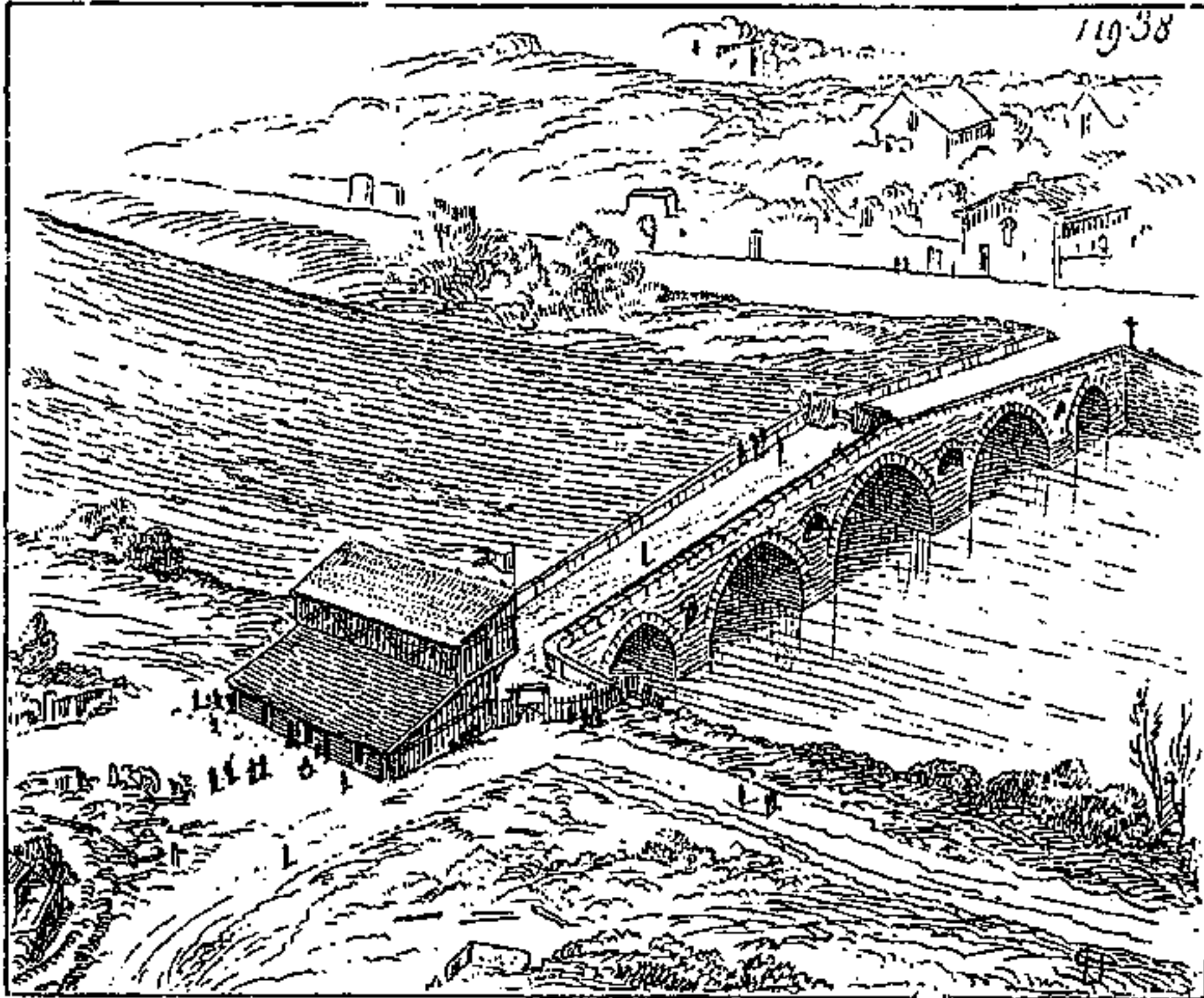
Retirés dans le château après avoir perdu le quart de leurs hommes engagés dans la lutte, Anseric et le baron Guy prenaient leurs dernières dispositions. Les gens rentrés avec eux étaient fort animés; car ils avaient fait subir à l'ennemi des pertes assez sensibles, et ils ne songeaient qu'à se bien défendre. Guy était ravi et son visage sombre s'illuminait d'un éclair de gaieté.

« Cela va bien, dit-il à son neveu, quand ils furent seuls, cela va bien; maintenant que l'abbaye brûle, nous sommes assurés d'être secourus par le roi de France; c'est une bonne journée pour commencer. — Et ces pauvres moines, que leur est-il advenu?... Ah! sire oncle, il eût mieux valu les laisser en repos; nous aurions une trentaine de braves gens de plus ici, et nous n'aurions pas à nous reprocher d'avoir fait brûler le couvent et massacrer les moines, peut-être. — Laissez, laissez, beau neveu; les moines se tirent toujours d'affaire, et ils sauront bien réparer leur abbaye. Ce sont les gens du duc qui l'ont brûlée d'ailleurs! Eh, ne devions-nous pas la défendre? Laissez! Jean Otte sort cette nuit par la poterne du donjon. C'est un rude homme et un fin matois; dans cinq jours il sera près de

1. Voyez la figure 35.

notre gentille Élienor et racontera comme quoi le beau duc a saccagé l'abbaye et brûlé toute la moinerie. Cela va bien ! cela va bien. »

De part et d'autre, on avait fait une douzaine de prisonniers. Le lendemain matin, 7 mai, les gens du château virent trois de ces malheureux pendus par ordre du duc aux

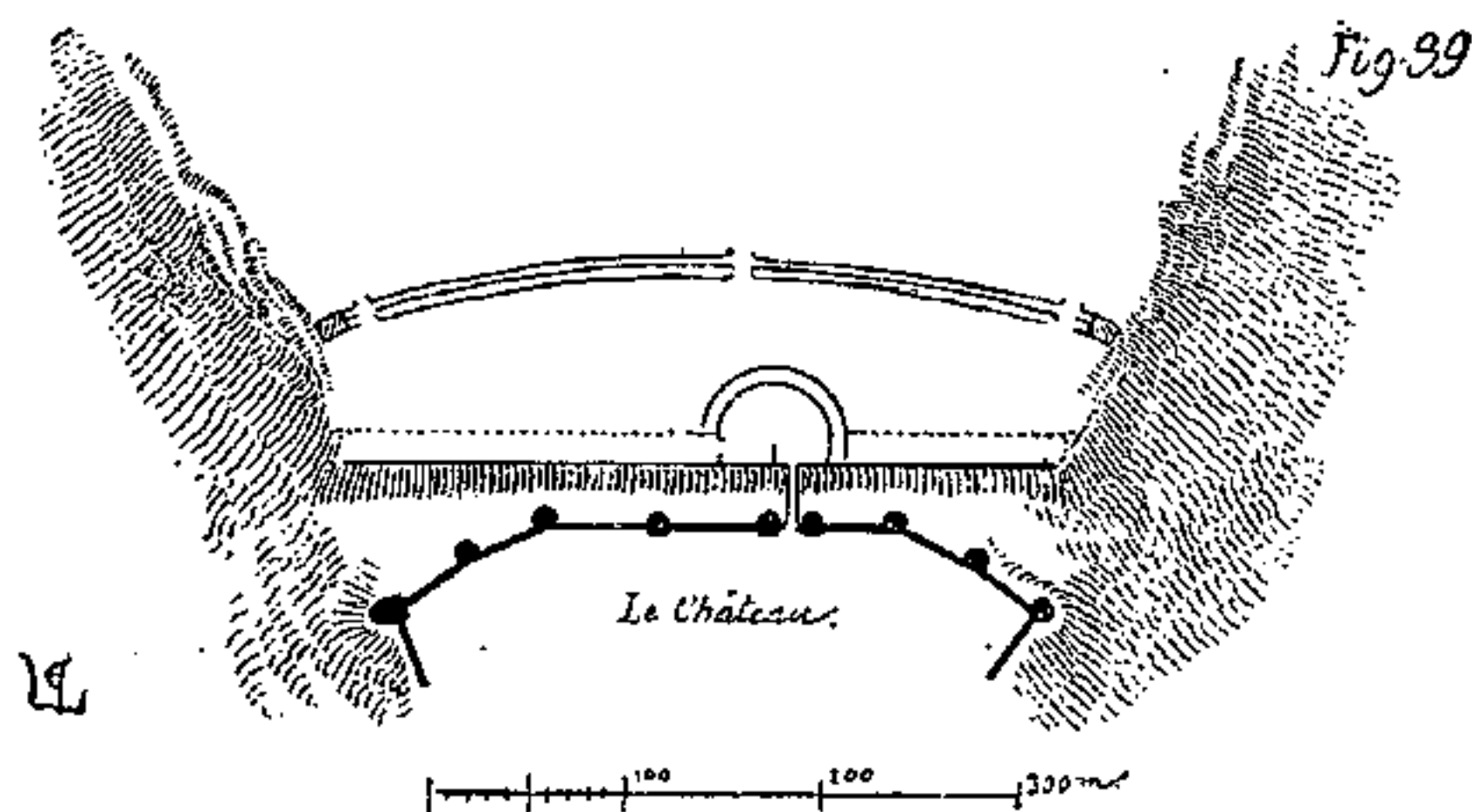


arbres du verger. Aussitôt trois prisonniers bourguignons furent pendus aux créneaux de la barbacane.

Aucun des ponts n'avait été détruit par les assiégés. Ils furent occupés par les gens du duc et défendus chacun par une bonne bretèche (fig. 38), afin d'empêcher toute communication d'une rive à l'autre. Le mur Sud de l'abbaye

fut renforcé par des palissades qui réunissaient les deux crêtes Ouest et Est du plateau. Un poste fut établi dans les deux moulins du monastère¹ et une tour de bois s'éleva le long du ruisseau au-dessous du front Sud-Est du château.

Ces premières mesures prises, le duc fit creuser un fossé avec épaulement traversant le verger du château à portée de trait et unissant les deux crêtes. Ce retranchement de contrevallation fut renforcé de deux tours de bois, une à chaque extrémité avec issues près de chacune d'elles et au



milieu (fig. 39). Le château était ainsi complètement investi (15 mai).

Pendant que ces travaux s'exécutaient, il y avait chaque jour des escarmouches sans importance entre les défenseurs et les assiégeants. On se tâtait, mais on n'entreprenait rien de sérieux. Le duc tenait essentiellement à ce que le sire de la Roche-Pont et ses hommes ne pussent s'échapper; il prenait son temps. Le baron Guy s'enfermait souvent avec un

1. Voyez figure 35 en G.

certain personnage qu'il appelait son chapelain et qu'il avait amené de Palestine. Dans le château, ce chapelain n'était désigné autrement que sous le nom du *Sarrasin*. C'était un grand gaillard maigre, à la peau bistrée, aux yeux et à la chevelure noirs, qui était toujours vêtu d'une sorte de souquenille grise. Il parlait peu, ne buvait que de l'eau, mais ne manquait jamais de se rendre à la chapelle du château pendant les offices, et restait de longues heures en prières. Le baron Guy prétendait que c'était un religieux du couvent de Bethléem. Le fait est qu'il soignait les malades et possédait des remèdes pour toutes les blessures. Il était doux, ne regardait jamais une femme en face, était clerc, et lisait à haute voix, de façon à charmer les oreilles les plus délicates. Son nom officiel était frère Jérôme. Or, pendant les loisirs que laissait l'ennemi aux assiégés, qui n'étaient pas en nombre suffisant pour s'opposer aux travaux d'investissement des Bourguignons, et qui ne pouvaient faire autre chose que se garder soigneusement, on remarquait au château que le baron et frère Jérôme passaient des heures ensemble dans la salle basse d'une des tours, dont eux seuls gardaient la clef. De là, ils sortaient les vêtements souvent noircis.

C'était le huitième jour de l'investissement, qui paraissait alors complet (22 mai). Le baron Guy s'entretint secrètement avec son neveu et frère Jérôme, dans la soirée, et, vers six heures, l'ordre fut donné de dresser un des plus grands trébuchets, dont les charpentes avaient été transportées pendant la nuit précédente, à l'extrémité occidentale des lices, en dehors du fossé.

Vers deux heures du matin, l'engin était monté. En cette saison, il faisait encore nuit close. Aussitôt on essaya le tir contre la tour de droite de la contrevallation des assiégés, avec des pierres; quand ce tir fut réglé, ce que l'on reconnut au bruit des projectiles tombant sur les charpen-

tes, frère Jérôme plaça dans la poche de la pierrière bandée un barillet muni d'une mèche et, en donnant l'ordre de décliquer la verge de l'engin, il mit le feu à la mèche avec un charbon tiré d'un réchaud allumé exprès.

En sifflant, l'extrémité de la verge traça un arc de feu et le barillet s'échappa en laissant derrière lui une longue traînée lumineuse; il frappa la tour de bois et, se brisant, répandit une gerbe de flammes blanches qui semblaient s'accrocher aux charpentes. L'engin, bandé de nouveau, envoya un second barillet et un troisième. La tour de bois ressemblait alors à une fournaise (fig. 40).

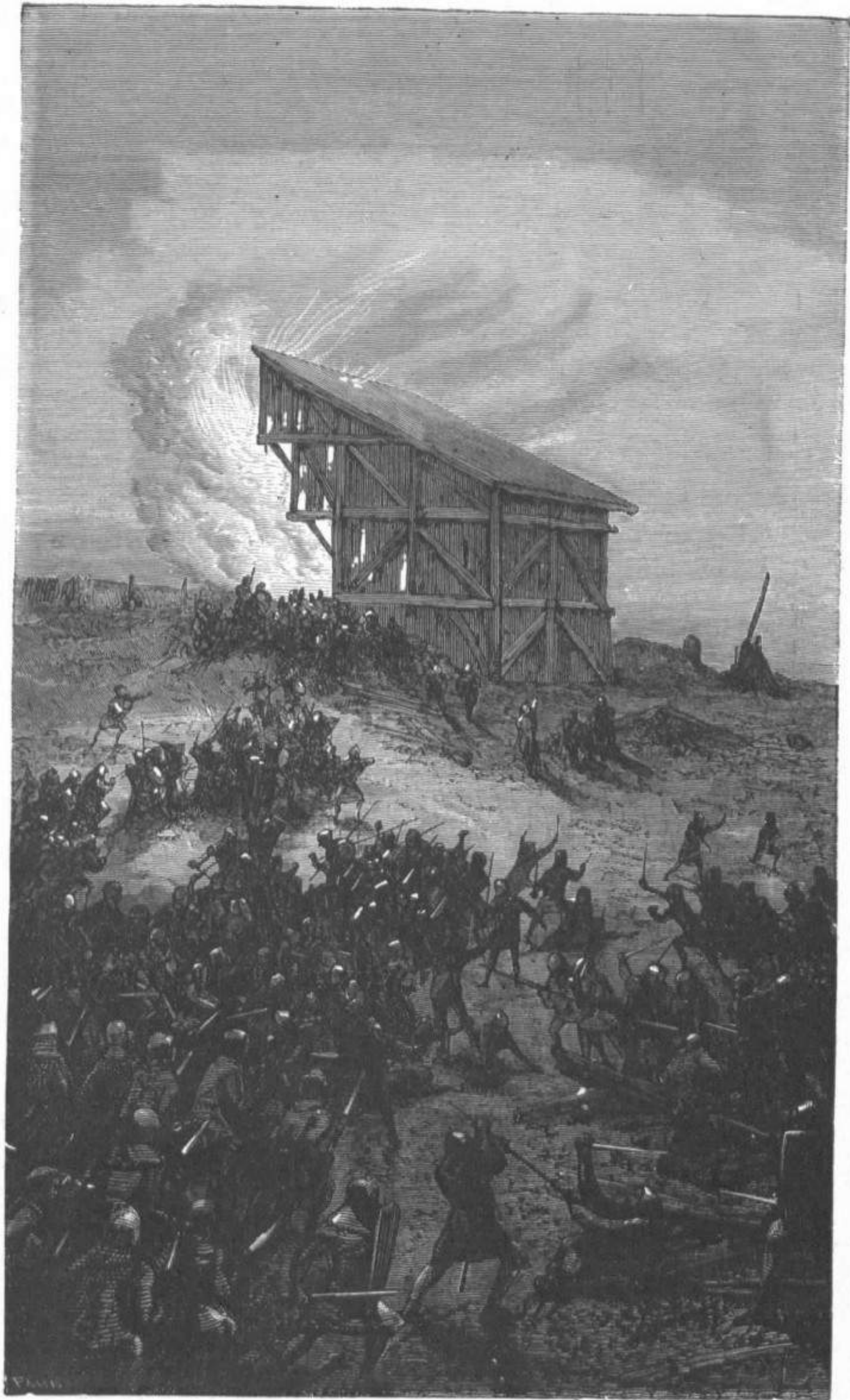
Grand fut l'émoi dans le poste des assiégeants et, des remparts, les défenseurs pouvaient entendre leurs cris. Profitant de ce trouble, Anseric se fit ouvrir la barrière des lices, et, suivi de deux cents hommes, se dirigea au pas de course sur la contrevallation, franchit la porte du milieu qui était à peine gardée, et tourna sur sa gauche, longeant l'intérieur du terrassement ennemi.

Les Bourguignons s'étaient portés vers la tour pour essayer d'éteindre l'incendie. Les assiégeants se ruèrent sur ces gens en désordre, la plupart sans armes.

Le baron Guy était sorti aussi avec une deuxième troupe pour protéger la retraite de son neveu. De l'abbaye, le duc entendit les clameurs, vit le feu, et donna aussitôt l'ordre de marcher en avant.

Mais pendant ces dernières heures de la nuit, les hommes sont peu dispos. Avant que le secours n'arrivât, Anseric avait eu le temps de tuer ou de mettre en fuite tout le poste de guet de la contrevallation. Il put donc rentrer dans les lices au petit pas et sans avoir perdu un seul de ses combattants; quelques-uns seulement étaient blessés.

Le jour parut pour montrer au duc les restes fumants d'une de ses tours.



SORTIE DE NUIT DE LA GARNISON DU CHATEAU

Cette sortie exalta le courage des assiégés ; aucun d'eux, si ce n'est ceux qui avaient fait la guerre outre-mer, ne connaissaient les effets du feu grégeois. Ils se considéraient dès lors comme invincibles. C'était bien là-dessus que comptait le baron Guy en combinant cette attaque, qui n'avait au total, pour les assiégés, qu'un résultat insignifiant.

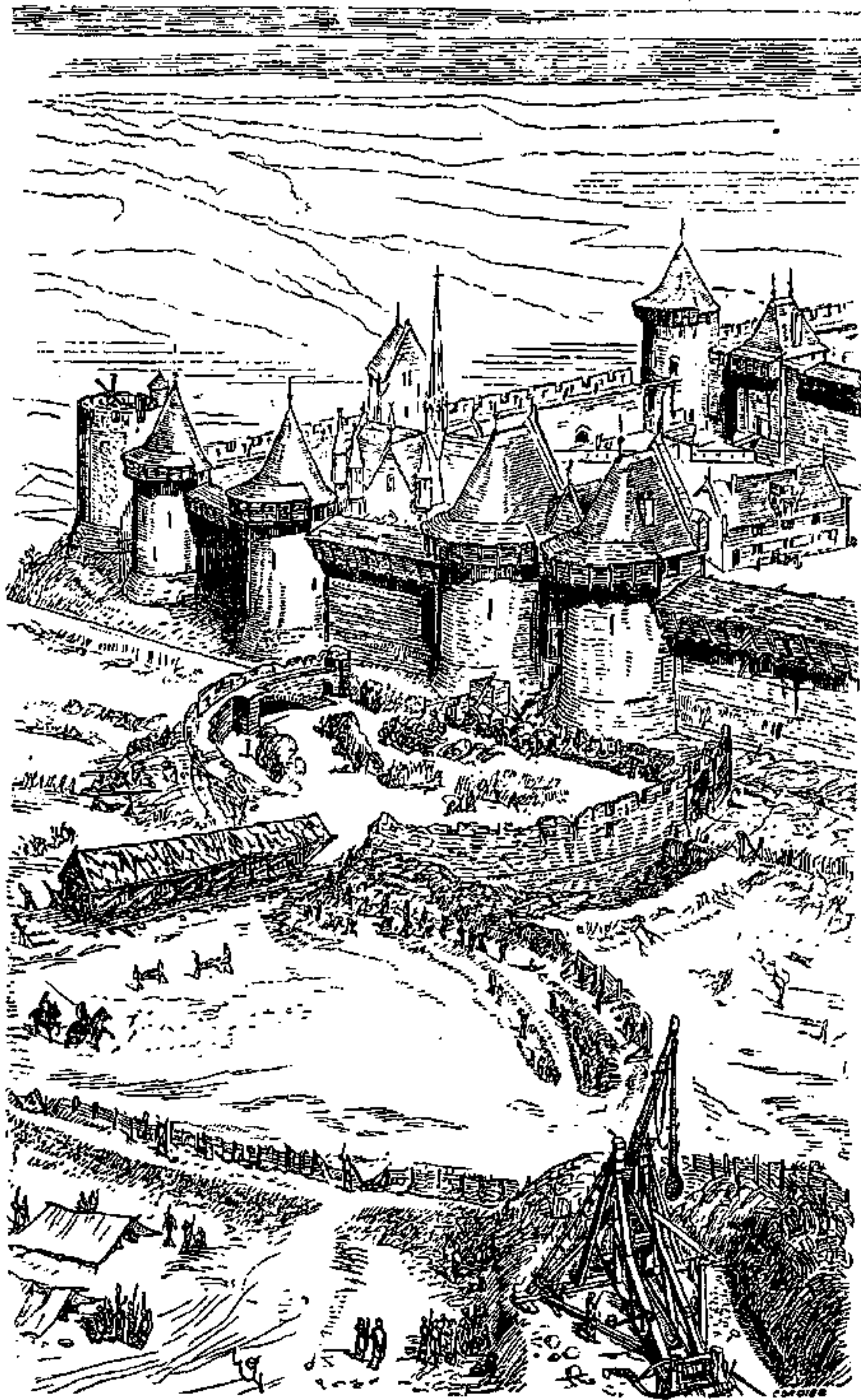
A la place de la tour de bois brûlée, le duc fit élever une terrasse, composée de clayonnages et de gazon, sur laquelle fut placé un bon plancher de poutres pour recevoir un trébuchet qui battait les lices et atteignait presque la barbacane. Puis, une autre terrasse, au milieu même du front de la contrevallation avec un mangonneau dont les projectiles tombaient en plein dans cette barbacane. Les assiégés contre-battaient ces engins avec le premier trébuchet et avec un autre dressé dans la barbacane. De part et d'autre, pendant une journée que dura le tir, on ne se fit pas grand mal, car, sitôt que les soldats voyaient abaisser la verge de l'engin opposé, ils se gênaient. Les assiégeants élargirent la terrasse centrale et alors purent y installer trois mangonneaux qui parvinrent à briser entièrement le trébuchet des assiégés installé dans la barbacane, les palissades en avant et à écrêter le crénelage. Force était aux gens du château de se blottir contre les murs pour ne pas abandonner l'ouvrage. Quand les assiégeants jugèrent les palissades indéfendables et les crénelages suffisamment détruits, l'assaut fut ordonné (25 mai).

D'abord, couverts par des mantelets ou leurs pavois, les archers et arbalétriers s'avancèrent jusqu'à soixante pas de la barbacane, formant autour d'elle un arc de cercle, les archers en avant, les arbalétriers derrière. Sitôt qu'un défenseur se montrait sur le chemin de ronde, il était touché. Ceux-ci, garantis comme ils pouvaient par les débris des merlons et par leurs pavois, ripostaient de leur mieux, mais sans succès, car ils étaient fort gênés. Ne voulant

pas risquer la vie de ses hommes inutilement, Anseric les fit coucher à plat-ventre sur le chemin de ronde pour être prêts au moment de l'assaut.

Deux troupes de Bourguignons s'avancèrent alors munies d'échelles à crochets et de planches qu'ils jetèrent sur le petit fossé de la palissade. Quelques hommes déterminés la défendirent; mais elle était tellement brisée par les projectiles, que ses défenseurs durent l'abandonner. Alors une trentaine d'échelles furent dressées contre la barbacane, et des chapelets d'hommes gravirent leurs échelons; mais les gens du château parvenaient à décrocher les montants et précipitaient les assaillants en bas; d'autres, se servant des débris des merlons, les écrasaient. Ceux de ces assaillants qui parvenaient jusqu'à la crête étaient reçus à coups de fauchards, d'épieux et de leviers.

Le pied de la barbacane était déjà couvert de morts et de blessés, de débris d'échelles et de pierres. Des tours de la porte de la baille, de bons arbalétriers, bien abrités, touchaient la plupart de ceux des assaillants qui parvenaient à enjamber les restes du parapet. L'assaut, trois fois renouvelé, fut trois fois repoussé, avec des pertes considérables chez les Bourguignons. L'assaillant avait brisé la porte de la barbacane; mais le baron, voyant qu'on ne pouvait défendre les lices, avait fait barricader cette porte en ne laissant qu'une étroite issue pour permettre aux derniers combattants des palissades de rentrer. Sitôt ceux-ci en dedans, des chevrons, des tonneaux furent accumulés contre cette porte. Sur ce flanc, les assaillants étaient exposés aux projectiles lancés des tours et courtines de la baille. Ils parvinrent cependant à établir des mantelets pour se protéger, et jetant du soufre et de la résine sur ces débris de la porte, ils y mirent le feu. L'incendie se communiqua à la barricade; mais les défenseurs y apportaient sans cesse de nouveaux débris de bois, et la nuit vint sans



L'ASSIÉGEANT SE LOGE DANS LA BARBACANE

que l'ennemi eût pu occuper l'ouvrage. Il n'en resta pas moins installé autour de la barbacane, se mettant à couvert derrière des fascines et des mantelets, et accumulant contre ses murs des troncs d'arbres, des mottes de gazon, des pailles prises dans les maisons isolées, pendant qu'un trébuchet ne cessait d'envoyer des pierres sur le terre-plein de la défense. Les assiégés l'avaient abandonnée dès le milieu de la nuit et avaient fait tomber le pont donnant entrée dans la baille.

Au lever du soleil (26 mai), les Bourguignons purent donc franchir sans résistance les murs de la barbacane; mais ils se trouvaient exposés directement aux projectiles lancés des défenses de la baille garnies de hourds. Ce ne fut pas sans perdre du monde que l'assiégeant put se loger dans cette barbacane, dont il fit tomber un grand pan de mur.

Puis, après avoir déblayé la brèche, il se mit en devoir de faire avancer un *chat* qui avait été charpenté à l'avance, hors de portée de trait, à quelque distance de la contrevallation, pendant qu'on élevait deux terrasses extérieurement aux murs de la barbacane et s'appuyant sur ceux-ci (fig. 41).

Les Bourguignons ne pouvaient entreprendre une nouvelle attaque avant d'avoir complété ces ouvrages. Le baron Guy voulut employer utilement ce répit. Derrière la courtine de gauche de la porte de la baille, il fit établir sur une plate-forme de charpente les deux trébuchets qui lui restaient, puis réunir par une bonne palissade avec fossé l'angle de la chapelle à l'angle du bâtiment D des écuries¹. Les trébuchets étaient montés en dedans de cette palissade formant retranchement intérieur. Les bois des hourds furent bien mouillés et enduits, autant que le tir de l'ennemi le permettait, de terre détrempée. La précaution

1. Voyez la figure 36.

n'était pas inutile, car les Bourguignons envoyèrent bientôt sur ces hourds, avec leurs arbalètes à tour, des traits garnis d'étoupes trempées dans du goudron et enflammées. Les assiégés, armés de perches auxquelles étaient attachés des morceaux de couverture mouillés, éteignaient ces projectiles sans trop de peine, car cette flamme n'avait pas l'intensité du feu grégeois et ne s'attachait pas au bois. Parfois même les étoupes s'éteignaient pendant le trajet.

Les trébuchets des assiégés furent montés en douze heures et commencèrent à projeter des pierres de soixante et cent livres sur la barbacane occupée par l'ennemi, et même au delà, ce qui le gênait fort, car, ne voyant pas les engins, il ne pouvait, avec les mangonneaux qu'il avait établis sur les terrasses, les contre-battre qu'au jugé, et tous les projectiles passaient bien au-dessus de la tête des défenseurs. Pendant trois jours la situation de part et d'autre ne changeait pas; cependant les Bourguignons étaient parvenus à combler le fossé à la gauche de la porte de la baille, et ils avaient tant lancé de pierres avec leurs mangonneaux contre les hourds des tours voisines, que ces défenses de bois tombaient en pièces; mais en arrière, les crénelages de pierre demeuraient intacts, et les défenseurs étaient encore parfaitement abrités derrière leurs merlons, d'où ils envoyaient force carreaux d'arbalètes et traits d'arc.

Quand le fossé fut comblé (30 mai), le chat s'avancant roulant sur des madriers en passant entre les deux terrasses, par la brèche de la barbacane. Puis, le remblai du fossé ayant une inclinaison vers la courtine, le chat vint de lui-même frapper son museau ferré contre la muraille (fig. 42).

Aussitôt les assiégés jetèrent sur son toit à double pente d'énormes pierres, des poutres, des barillets de feu grégeois. Mais ce toit était solidement ferré; ses pentes, très-



LE CHAT

inclinées et couvertes de terre et de matelas mouillés, laissaient glisser à droite et à gauche les pierres, poutres et barillets. Des gens postés dans le chat, avec de longues fourches, repoussaient au loin les projectiles incendiaires pour qu'ils ne missent pas le feu aux parois de la galerie. Celle-ci résistait donc, malgré les efforts de l'assiégé; les mineurs, protégés par son toit, s'attachèrent au pied de la muraille.

La nuit suivante, le baron Guy résolut de faire une dernière tentative pour incendier le chat. On entendait le travail des mineurs. Sous la porte B¹ de la baille, il existait une bouche d'égout qui rejetait les eaux pluviales de la cour dans le fossé. Cette bouche avait été en grande partie murée au moment où l'ennemi s'était présenté devant la place. Le tablier du pont, en tombant, l'avait d'ailleurs masquée aux assiégeants. Le baron la fit démurer sans bruit, avec des pinces; et quand l'ouverture fut assez large pour permettre à un homme de passer, il choisit trois gailards déterminés qui, avec frère Jérôme, se glissèrent dans le fossé. Montant en rampant sur le remblai qui portait le chat, ils glissèrent sous sa galerie deux barillets de feu grégeois. Allumant les mèches à l'aide d'une préparation que le frère portait dans une boîte, ils se retirèrent comme ils étaient venus; la bouche de l'égout fut de nouveau murée.

Du haut des tours voisines, les assiégés eurent alors la joie de voir les barillets répandre des gerbes de flammes blanches qui, s'attachant aux bois de la galerie, y mirent le feu.

Plus les assiégés jetaient de l'eau sur ces flammes, et plus elles prenaient d'intensité; ils apportaient du gazon, de la terre. Du rempart, les gens du château recommen-

1. Voyez la figure 36.

cèrent alors à lancer sur le toit du chat des poutres et des pierres, puis encore des barillets de feu grégeois, des bottes de paille et des fagots.

Malgré les efforts des Bourguignons, la galerie toute remplie d'une fumée suffocante n'était plus tenable. Il leur fallut l'abandonner, et ce fut à grand peine qu'ils purent, en faisant la part du feu à coups de haches, en conserver trois toises. De leur côté, les assiégés n'avaient pu empêcher partie des restes des hourds, au-dessus du chat, de prendre feu; mais ces hourds étaient déjà hors de service, et leurs efforts se bornèrent à empêcher l'incendie de se propager à droite et à gauche. Toute la tête du chat contre la muraille et sur une longueur de vingt pieds était brûlée. Le travail des mineurs était peu avancé, cependant ils avaient déjà enlevé assez de matériaux pour que deux hommes pussent être à couvert des projectiles tombant des ramparts. A la faveur de la nuit, des pionniers s'attachèrent donc de nouveau au trou de mine en rampant sous les débris du chat. Le temps était sombre et les défenseurs ne les virent pas. Mais frère Jérôme était aux écoutes, et bientôt il vint prévenir le baron que l'on minait de nouveau. « Eh bien! dit celui-ci, recommençons la manœuvre d'hier, fais passer des hommes par la bouche d'égout que ces Bourguignons sont assez sots pour n'avoir pas cherchée, et que de bons coups de couteau nous débarrassent de ces fouilleurs de murailles, mais pas de bruit! » La bouche d'égout fut de nouveau démurée, et frère Jérôme, avec les trois hommes de la veille, armés de longs couteaux, se glissant le long du mur, arrivèrent au trou de mine. Trois pionniers, tout occupés de leur travail, furent égorgés sans bruit, un quatrième qui était en dehors, caché dans les débris du chat pour guetter, s'était endormi, n'entendit rien, et resta là sans que frère Jérôme et ses compagnons l'eussent aperçu. Réveillé peu après,

il appela à voix basse ses camarades.... rien; il avança les mains, toucha un cadavre, puis un deuxième, puis un troisième. Épouvanté, n'osant revenir vers les Bourguignons dans la crainte assez fondée d'être pendu, il longea la muraille, arriva aux débris du pont et se trouva devant la bouche d'égout que l'on murait en silence pour la troisième fois. Une lanterne sourde jetait seulement une faible clarté sur les travailleurs que l'on pouvait apercevoir par la petite ouverture qui restait à boucher. Le Bourguignon comprit et prit aussitôt son parti.... « Transfuge! dit-il à voix basse par l'ouverture. — Ta main.... répondit frère Jérôme. La main se montra à l'entrée du trou, et bon gré, mal gré, non sans écorchures, tout le corps passa comme par une filière, tiré par le frère et un de ses compagnons. Le nouveau venu fut désarmé et conduit devant Anseric et le baron, dès que la bouche d'égout eut été bien fermée. Le pauvre diable demeura tremblant devant les deux sires et raconta naïvement ce qui lui était arrivé. C'était un garçon de Semur en Auxois, qui ne manquait pas d'esprit, comme la plupart de ses compatriotes. Il donna tous les détails qu'on lui demandait sur l'armée du duc : « Écoute bien ceci, dit le baron : Si le château est pris, tu seras pendu par nous, avant l'entrée du premier Bourguignon. Si les gens du duc prennent le château, tu seras pendu par eux, certainement. Si tu nous sers fidèlement et que les troupes du duc soient obligées de lever le siège, le sire de la Roche-Pont te prendra à son service; quel est ton état? — Bourrelier. — Eh bien! tu seras attaché à ses écuries, n'est-ce pas? beau neveu. — Certes, et s'il nous aide efficacement, si les événements nous prouvent qu'il parle clair, il aura deux livres d'argent le siège levé. »

Cette dernière parole délia tout à fait la langue du bourrelier, qui dit tout ce qu'il savait sur le nombre des engins, sur les dispositions des assiégeants, sur les postes

qui gardaient les tours de contrevallation; après quoi, on l'envoya à l'office où il eut bientôt fraternisé avec les gers d'Anseric. Toutefois, frère Jérôme reçut l'ordre de ne pas le perdre de vue.

Ce ne fut qu'au moment où on allait relever les mineurs, que les Bourguignons s'aperçurent de ce qui était arrivé.

Le bourrelier disparu, fut véhémentement soupçonné d'avoir assassiné ses camarades pendant le travail, on le fit chercher, vainement, bien entendu.

Avant le lever du soleil, le baron Guy fit commencer un trou de contre-mine au point indiqué par le transfuge, en dedans du mur de la baille. « Si tu te trompes d'une demi-toise, dit le baron au bourrelier, tu seras pendu!... »

De part et d'autre on travaillait, et vers la fin du jour, les mineurs et contre-mineurs se rencontrèrent et s'attaquèrent dans cet étroit espace à coups de pinces et de pics. Les Bourguignons et le châtelain envoyaient des hommes, chacun de leur côté, pour s'emparer de la mine. Un barillet de feu grégeois fit lâcher pied aux gens du duc; mais la maçonnerie de la muraille dont les mortiers n'avaient pas encore pris toute leur consistance, se lézarda au-dessus de la mine. Ce que voyant les Bourguignons, la nuit suivante, se servant du tronçon du chat resté intact, ils établirent une sorte d'avancée composée de pièces de bois, et amenèrent le matin un *bosson* ou béliet à roues, (fig. 43), avec lequel ils se mirent à battre le pied de la muraille. A chaque coup, la maçonnerie était ébranlée et des moellons tombaient en dedans et en dehors.

Les assiégés essayèrent de briser le bosson, en laissant tomber sur sa tête de grosses pièces de bois ou de mettre le feu aux bois; mais ceux-ci avaient été mouillés, couverts de boue et garnis de fumier à la base; le parapet était si bien battu par les mangonnaux du duc et par les arbalé-